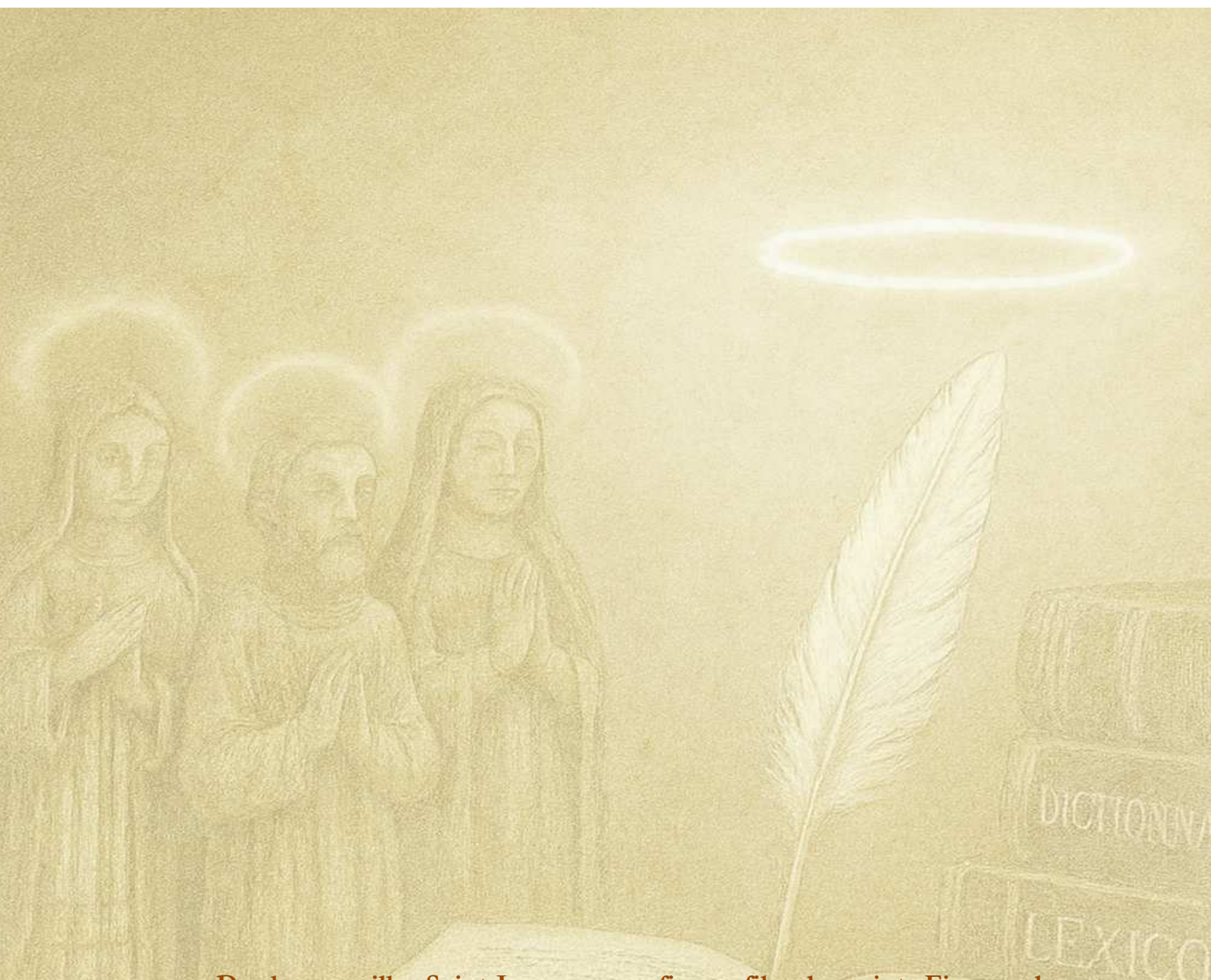
Maurice GILLET

Langage et piété

Les saints auréolent les mots

Chroniques parues dans le Bulletin
du musée de la Grande Ardenne (Piconrue, Bastogne)



De la coquille Saint-Jacques au fiacre fils de saint Fiacre, des tournures qui déshabillent Pierre pour habiller Paul ou qui font de Matthieu un avare, les saints ont glissé leur auréole parmi nos mots. Avec le déclin de la piété populaire, tout un pan de ce rituel langagier s'abime dans l'oubli. Il méritait une résurrection.

C'est l'ambition de ce recueil, qui rassemble dix-sept articles publiés entre 2010 et 2024 par Maurice Gillet dans le Bulletin du musée En Piconrue (Bastogne), voué à l'ethnographie et devenu musée de la Grande Ardenne (MGA).

Pierre, Paul, Jean, Matthieu, Jacques, Barthélemy, Georges, Martin, Agathe, Médard, Blaise, Fiacre, Hubert et même Cucufa sont parmi les vedettes de cette litanie lexicale en odeur de sainteté.

Journaliste retraité des Éditions de l'Avenir (Namur) où il a tenu une chronique de langage, l'auteur a publié en 2007 au musée de Bastogne une étude sur les parodies dialectales du latin liturgique (*Li latin sins dîre amèn'*), ouvrage couronné du prix triennal Langue et Littérature Joseph Hanse.

Maurice GILLET, auteur-éditeur, 2025 *maurice.gillet@belgacom.net*

Langage et piété

Les saints auréolent les mots

Ne tournons pas autour du pot : piété et lieux d'aisances

MAURICE GILLET

Encline à emprunter des chemins obliques, la dévotion, dans d'impertinents écarts, a puisé parmi les noms sacrés pour désigner les lieux de commodité, latrines et vases de nuit : le pape Jules, l'apôtre Thomas et saint Bernard leur ont été associés, tandis que l'évangéliste Luc et Jean le Précurseur le furent au postérieur, selon des exégèses que nous nuancerons.

Aller chez Jules (au petit coin) renverrait au premier pontife ainsi appelé. Cette expression vivace, née en France en 1867, dispose d'un pendant dialectal, *alé adré Jules*, qui, pour Alain Lerond (*L'habitation en Wallonie malmédienne – Ardenne belge*, 1963[1]), a pris chez nous la valeur d'une périphrase plaisante, destinée « *à des enfants à qui l'on veut apprendre à éviter le langage grossier* ». Le volet *Dialectologie*[2] de *L'Ardenne herbagère* (Mardaga, 1992) renseigne à son tour *aler adré Jules* (« *aller au cabinet d'aisances* »).

Sous l'influence, réelle ou supposée, d'un apôtre et d'un pape, le pot de chambre a familièrement été appelé Thomas en 1830, puis Jules en 1866. Quand on va au petit coin, on continue à *aller chez Jules* (*adré Jules* dans une partie de l'Ardenne).

Patron des vidangeurs

À en lire Julie Bardin (*Saints, anges et démons*, 2004), le cas de Jules, lexicalisé en 1866 au sens de « pot de chambre », laisse peu de doutes : prié contre la constipation et patron des vidangeurs, le pape Jules Ier (qui occupa au IVe siècle le *Saint-Siège*) est bien à l'origine de la dénomination familière du récipient. On objectera que le XIXe siècle – dit *Le temps des Jules* par des sociologues – fut l'âge d'or de ce prénom. Sa pléthore même le disposait à se substantiver péjorativement dans le parler populaire, comme avant lui Jean apparié au niais et au cocu. Les prénommés se bousculeront jusqu'aux commandes de l'État (Favre, Grévy, Simon, Ferry), constituant la *République des Jules* (1870) : la polysémie de « *salle du trône* », centre de pouvoir et site d'excrétion, a pu attiser l'ironie déjà attachée au mot. Édouard (*Dictionnaire des injures*, 1979) privilégie un autre éclairage, fondé sur la paronymie entre Jules et l'iule, mille-pattes noir et luisant : cette « *petite bête que l'on trouve dans les végétaux pourris et qui projette un liquide puant quand on l'asticote* » est nauséabonde, tels les jules qui s'en seraient inspirés. L'hypothèse permet au surplus de gloser *se faire appeler Jules* (« *être sermonné* ») par « *se faire traiter de pot à merde, de dépotoir* ».

Avant d'être l'accessoire rangé sous les lits et dans les tables de nuit des particuliers, le jules (ou *Jules* tout court) fit carrière dans les collectivités, casernes, salles de police et prisons : il y identifiait baquets d'urine, seaux hygiéniques et autres latrines mobiles. *Dire bonjour à Jules* fut un euphémisme argotique pour

« pisser » (dans un recoin *pro-pice* ?), et une corvée du bidasse était de *vider Jules* (« *porter la tinette dans la fosse* »), de *tirer l'oreille à Jules* (« *le transporter par les anses* »), ou de *passer la jambe à Jules* (« *vider le goguenot en le basculant* »). L'engin se présentait sous la forme rustique d'« *un tonneau percé d'un bout, posé sur l'autre, et portant deux crochets de fer sur les côtés* » (Merlin, *La langue verte du troupier*, 1888). Dans sa version domestique, où il se maintint jusqu'à la généralisation des sanitaires, il a prêté à méprise : Jean-Charles raconte (*Sacrés gendarmes*, 1977) qu'en 1951, dans une gendarmerie, l'épouse d'une nouvelle recrue croisa celle du commandant de brigade, toutes deux traversant la cour un seau hygiénique à la main et devisant sur la vétusté des installations. « *Bon, je vais vider mon jules !* », conclut gaiement la femme du jeune pandore, qui, le soir, fut toute confuse en apprenant que le commandant se prénommait Jules.

N'attendez pas qu'il soit trop plein !

Mais voici le thomas, qui, dès 1830, sous la bannière présumée de la religion et du calembour, précéda puis concurrença le jules pour baptiser le pot de chambre et de chambrée. « *Mon oncle, prêtre, psalmodiait : / "Videz Thomas, videz le matin / N'attendez pas qu'il soit trop plein / Car il vous coulerait sur la main. / Alléluia !"* » Une aimable tradition, un peu ébréchée, s'est plu à établir que le prénom se réclamait ici de l'Évangile de Jean (chapitre XX) et de l'hymne pascal qui en est issu. Voyons cela. Thomas, l'apôtre, est absent le soir de Pâques, quand Jésus ressuscité rencontre ses disciples, et, à ses compagnons qui lui relatent le prodige, il réplique, méfiant : « *Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'y mets pas le doigt, si je ne plonge pas la main dans son côté, il n'y a pas de danger que j'y croie !* » Le dimanche suivant, les Douze sont au complet devant le Christ, qui fait la leçon à l'incrédule en lui montrant les plaies encore béantes de son supplice : « *Porte ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incroyant, mais croyant !* »

Humble trône détrôné par les sanitaires modernes, le secourable accessoire avait sa place sous les lits ou dans les tables de nuit.

Mais encore ? Dans les églises, qui parlaient toutes le latin, cette scène édifiante trouvait un large écho grâce au récit sacré, que renforçait l'hymne de la Résurrection *O filii et filiae* (« *Ô fils et filles* »), ouvert par « *Rex cœlestis, Rex gloriæ / Morte surrexit hodie / Alleluia !* » (« *Le Roi des cieux, le Roi de gloire / A surgi de la mort aujourd'hui / Alleluia !* »). Des Écritures et du cantique d'allégresse, les ouailles retinrent surtout l'injonction au récalcitrant Thomas, soit, dans le latin de la Vulgate : « *Vide, Thomas, vide latus, vide pedes, vide manus* » (« *Regarde, Thomas, regarde mon flanc, regarde mes pieds et mes mains* »). Prononcé et compris « *Videz* », l'impératif suivi du prénom fut interprété par les paroissiens les moins avertis, ou les plus farfelus, comme une pressante invitation à « *vider thomas* », ingrate besogne d'hygiène. « *Vide latus* » se traduisit du même coup, dans la candeur ou l'irrespect, par « *Vidé, l'as-tu ?* », histoire de vérifier si la tâche rébarbative avait bien été accomplie.

Sceptique et septique

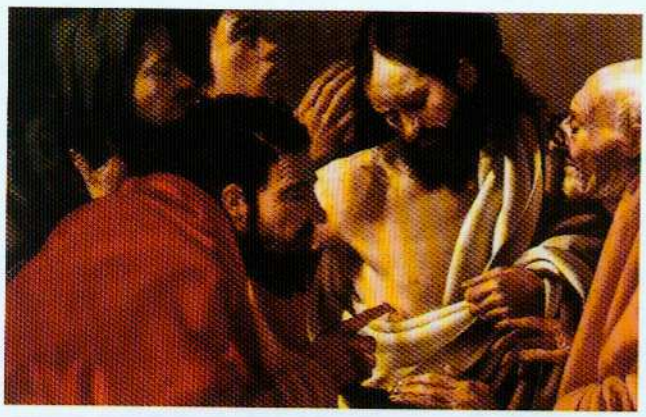
Où vider son thomas ? Le grand sceptique de référence requiert une fosse septique, risquerons-nous. Un homme dubitatif peut en cacher un autre ou en prendre le relais : serinée vers 1850, la rengaine *J'suis comme Jules, incrédule !* aurait préparé Jules, qui rime avec *Thomas l'incrédule*, dans sa vocation de réceptacle d'hygiène. Telle était la thèse d'Esnault (Dictionnaire des argots, 1965), trop ingénieuse pour le Dictionnaire historique (1992). Delvau (1866) pensait toutefois qu'en substituant *jules* à *thomas*, les faubouriens avaient voulu « *décharger la mémoire de saint Thomas des ordures dont on la couvrait depuis si longtemps* », et Rigaud (1888) convenait qu'il fallait remiser le « *vieux Thomas, source d'éternelles plaisanteries* ». Les deux termes ont cependant coexisté (« *les thomas de faïence et les jules de zinc* », Huysmans, 1903), et Pagnol (*La gloire de mon père*, 1957) les a confrontés avec saveur aux prénoms correspondants : « *Il* [l'oncle] *ne s'appelait pas Jules. Son véritable prénom était Thomas. Mais ma chère tante ayant entendu dire que les gens de la campagne appelaient Thomas leur pot de chambre, avait décidé de l'appeler Jules, ce qui est encore plus usité pour désigner le même objet. L'innocente créature, faute d'avoir fait son service militaire, l'ignorait, et personne n'osa l'en informer, même pas Thomas-Jules, qui l'aimait trop pour la contredire, surtout quand il avait raison !* »

Reproduites par l'étymologiste Alain Rey, qui leur accorde la mention « *peut-être* », les prétentions évangéliques du Thomas devenu nom commun ont été repoussées par d'autres spécialistes. Michel (1856) n'y voyait qu'un vieux mot espagnol signifiant « *abîme* », par extension « *estomac* » et « *vase* », ce « *reçoit-tout* » qui recueille tant les vomissures que les fèces et l'urine. Peterson (1929) a souscrit par d'autres voies au lien *Thomas / estomac*, l'un étant déjà mis pour l'autre chez Rabelais (*Pantagruel*, 1532) : « *Mangera-t-il de l'herbe aux chiens pour descharger son thomas ?* » Encore en usage « *dans le vulgaire parisien* » au début du XXe siècle, *décharger* (*son*) *thomas* a effectivement pu conduire à *vider thomas*, le pot adoptant par métonymie le nom d'un de ses « pourvoyeurs », l'estomac (*toma* dans divers patois). Pas question, insistait Sainéan (1927), de chercher dans (*vide*) *thomas* des équivoques sacrées : il n'y a là que facétie d'un « *loustic de chambrée* ». Cellard (1990) dénonce aussi une « *plaisanterie d'un goût douteux* », alors que Trésor de la Langue française penche pour le phénomène classique de dépréciation d'un prénom piégé par sa banalité.

Ni le crucifix, ni le vase de nuit ne sont absents de cette chambre d'ecclésiastique, en l'occurrence celle de l'abbé Bérenger Saunière (1852-1919), dont on peine à croire, à voir la modestie des lieux, qu'il découvrit le fameux trésor de Rennes-le-Château.

À vrai dire, rien n'empêche que se soit produite une reconversion fort profane de l'apôtre, mais elle a certainement bénéficié de stimulations linguistiques extérieures : à cet égard, le Grand Robert et d'autres sources invoquent pour leur part des régionalismes de l'est de la France : le verbe *tomer* (« *renverser, déborder* ») et l'adjectif *toma* (« *qui se verse facilement* »).

Toujours est-il qu'entre 1850 et 1910, a foisonné une phraséologie triviale accaparant le prénom dévoyé : la *mère Thomas* ou la *veuve Thomas* (chaise percée) ; le *Thomas grosses lèvres* (modèle à large rebord, ou orné d'un œil ou d'un dessin coquin, Bruant, 1901) ; *faire ronfler Thomas* (« *faire ses besoins* », Delesalle, 1896) ; *prendre Thomas par les oreilles* (« *saisir la cuve* ») ; *avoir avalé Thomas* (« *répandre une haleine putride* »). *Aller voir la mère* (ou *la veuve*) *Thomas* (« *déféquer* ») a été comparé par Sainéan (1920) à l'anglais *to pay a visit to Mrs Jones*.



Parole du Christ montrant ses plaies à l'apôtre dubitatif, « *Vide, Thomas* » (« *Regarde, Thomas* ») a été trafiqué en « *Videz Thomas* » par des fidèles ignorants ou facétieux. On allait donc vider son thomas le matin, sans attendre qu'il soit trop plein (Tableau d'Hendrick Terbrugghen, *L'incrédulité de Thomas*, vers 1604, Rijksmuseum, Amsterdam).

Prier dans les latrines

Aller chez Bernard et *aller voir Bernard* (« *se rendre aux toilettes* ») ont aussi été employés par l'argot (Perret, 1982), et ces stéréotypes, « *trouvailles de séminaristes prisées par les bourgeois* », furent rapportées au saint, « *représenté d'ordinaire ayant en main des tablettes qui passent pour le papier de rigueur* » (Larchey, 1880 ; Rigaud, 1888). L'équivalence entre Bernard et le derrière (« *s'essuyer le Bernard* », « *tomber sur son Bernard* ») fut justifiée par une démonstration analogue. À notre connaissance, le fondateur de l'abbaye de Clairvaux est le seul élu qu'une anecdote, propagée par le réformateur Philippe Melanchthon († 1560) et citée par Gaignebet (*L'homme et l'excretum*, 1990), décrive en train de prier sur une fosse : « *Un jour qu'il récitait des psaumes dans les latrines, le Diable vint à lui et lui fit des reproches, disant : "Pourquoi récites-tu les saints psaumes aux latrines ?" Bernard répondit : "Ces grandes choses qui sortent de ma bouche à Dieu sont offertes, mais ce qui sort de mon ventre par en dessous, toi, Diable, mange-le !"* »

Les déconvenues sémantiques de Bernard s'appuient pourtant moins sur la vie et l'œuvre du docteur de l'Église que sur son nom même, qu'une simple métathèse (permutation de lettres) assimila au *brenard*, « *celui qui défèque dans sa culotte* » (Di Stefano, *À chaque saint sa chandelle*, 2007). Le pas fut en effet vite franchi entre *bern* (*ours*, radical germanique du prénom) et le *bren*, excrément pur jus du Moyen Âge – du latin *brennus*, résidu rejeté des céréales, d'où viendra l'acception de « *déjection humaine* ». L'adjectif *brenneux* (« *maculé de matières fécales, merdeux* ») a subsisté dans divers dialectes, où *embrener* veut dire « *salir* ». Le bernatier (*bèrnati* en Wallonie) est un vidangeur dans les patois du Nord. Le saint du XIIe siècle suggère tout de même le fondement avec la *raie de saint Bernard*, nom vernaculaire de l'arc-en-ciel (« *On voit la raie de saint Bernard quand le soleil sort après une averse* »). Ajoutons que l'appellatif *Bernard puant* (localement *bernat-pudent*) allait autrefois aux animaux, spécialement aux insectes, exhalant une mauvaise odeur.

Luc à rebrousse-poil

« *La feste sainct Luc trouverés / Quand vostre cul retournerés* ». Ainsi que le professait au XVe siècle Molinet (*Pronostications joyeuses*), *Luc* est bien un *cul* chamboulé – techniquement un mot anacyclique : lu à rebours, il change de signification (cf. *Léon* donnant *Noël*). On imagine tout le parti qu'ont tiré de cette propriété la gouaille du peuple et la plume des écrivains, pour qui le popotin devint donc *Luc* ou *le luc*, *l'anagramme de Luc* ou *Messire Luc*. Si *jouer du luc renversé* était défini chez Oudin (1640) par « *jouer du cul : faire l'action venerienne* », une feinte pruderie auréolera le séant pour en faire un *Saint-Luc*, composé illustré au Robert par une phrase de Balzac (1837) : « *Marche et fais que tout soit bon, sinon je te flanque un Ut majeur dans ton Saint-Luc !* » Le bon saint Luc aura même été un temps « *le patron de ceux qui n'appréciaient plus le* noc », enseigne Bologne (*Histoire de la pudeur*, 1986), en rappelant combien fut prospère par le passé la manie de chambarder hardiment les mots.

Le Saint-Luc synonyme de « *derrière* » n'a pas déserté les manières de dire, quitte à y voisiner avec ce qu'il devrait occulter : « *"T'as un beau cul, tu sais !" (...) J'vais lui dire que j'aime voir ses fesses onduler devant mes yeux vitreux d'envie de la prendre sur la carpette du salon. J'vais pas faire dans le mièvre et le ruisselant, des "Mon amour", des "Que je t'aime" fadasses, mais je vais lui dire que son Saint-Luc est magnifique* » (site *Ballades d'esprit et des sens*, 2009). Édouard (1979) n'hésite pas à affirmer que, même amputé du label « *saint* », le luc, cible des éternels coups de pied, vise bien l'évangéliste Luc, tout comme saint Mathieu a motivé *fesse-mathieu* au sens vieilli d'« *avare* ». Sans désemparer, cet auteur croit même pouvoir débusquer derrière le *jean-foutre* l'apôtre Jean, et il en conclut que trois des quatre évangélistes ont ainsi nourri des injures flétrissant l'usurier.

Lu de droite à gauche, Luc ne pouvait mener qu'au séant, parfois rebaptisé *Saint-Luc* par feinte pruderie (Imagerie Pellerin, Épinal).

Les rondeurs du fessier

À l'arrière-train, la langue verte a réservé une autre estampille irrévérencieuse, celle de *saint-Jean-le-Rond* : « *Il fait à l'ennemi l'affront / de lui montrer saint Jean le Rond / (...) son gros vilain postère* » (Fougeret de Monbron, 1745) ; « *- Je parie que tu ne me fouetteras pas, dit ma petite cousine, et, se tournant, elle troussa ses jupes et m'étala Saint-Jean-le-Rond* » (*Les propos du commandeur*, dans Hector France, 1908). Répercuté par analogie sur les rotondités du fessier, l'adjectif *rond* distinguait aussi le chevet, de forme arrondie, des sanctuaires dédiés à Jean le Baptiste, et on fera valoir de surcroît que le chevet est la partie *postérieure* du chœur : elle se situe *derrière* lui.

Pour la petite histoire, le bébé abandonné par sa mère le 16 novembre 1717 sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond, à Paris (édifice détruit en 1748), fut

baptisé Jean-le-Rond. Il passera pleinement à la postérité : c'était le célèbre encyclopédiste d'Alembert.

Notes

1 Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, publié à Paris.

2 Dû à Jean-Marie Pierret, Marie-Thérèse Counet et Léo Wintgens.

La disgrâce sémantique de Bernard se fonde moins sur la vie et l'œuvre du saint que sur la ressemblance de son nom avec le mot ancien *brenard*, « celui qui fait dans sa culotte » (Vitrail de saint Bernard, vers 1450, Musée national du Moyen Âge, Paris).

Les saints aussi sont entrés en politique

MAURICE GILLET

Entre 1992 et 1999, quatre expositions thématiques du musée sur le rôle des saints au fil des saisons, du printemps à l'hiver, ont démontré à suffisance combien ceux-ci, en imprégnant *L'almanach des vieux Ardennais*, ponctuaient la vie rurale. Si leur prépondérance ancestrale s'est estompée, les bienfaiteurs ont ressurgi dans le domaine où on les attendait le moins : la politique. Certes, ici encore, ils rythment le calendrier, mais leur nouvelle vocation procède bien davantage d'une lubie d'observateurs que de la dévotion. La dernière crise gouvernementale, la plus longue de l'histoire du pays, en a fourni un parfait exemple.

« À la Saint-Saturnin / L'hiver est pour demain », promet le dicton du 29 novembre, supplanté, en 2011, par *« À la Saint-Saturnin / Le Gouvernement est en chemin »*.

Saturnin, André, Lucide

« Miracle de la Saint-Amateur ? », demande Pascal Vrebos à ses invités de *Controverse* (RTL-TVI) le dimanche 27 novembre 2011, au lendemain de l'accord sur le budget, prélude à l'éclosion du *Di Rupo 1er*. Tant qu'à lancer une boutade, il aurait dû invoquer sainte Delphine, fêtée au même moment, et qui patronne les couples en mal d'enfant : les partenaires avaient enfin *accouché* ! Le 29, les humoristes de *Votez pour moi* (Bel RTL), consultant aussi l'éphéméride, y vont d'un dicton d'opérette : *« À la Saint-Saturnin / Le Gouvernement est en chemin. »* On touche effectivement au but, et un consensus sur l'équipe Papillon se dégage le mercredi 30 : *« L'accord est tombé / À la Saint-André. »* C'est ce qu'annonce La Première, en gratifiant ses auditeurs d'un autre adage de circonstance, écho au caractère proverbialement nocturne des négociations : *« À la Saint-André, la nuit / L'emporte sur le jour qui suit. »*

Le jeudi 1er décembre, les Éditions de l'Avenir claironnent à la une : *« On aura un gouvernement lundi, jour de la Saint-Lucide ! »*. Allusion fondée sur le nom prometteur de ce moine du XIe siècle, toute référence à sa *vita*, pourtant baignée *« d'une grande sagesse »*, étant escamotée. Dans le même numéro, en dernière page, les internautes répondaient à la question posée la veille : *« Saint Nicolas nous apportera-t-il un gouvernement mardi ? »* Ils sont 32 % à l'espérer (*« On a été assez sages pour le mériter »*) ; 50 % à estimer que *« Père Fouettard viendra encore contrarier les plans »*, et 18 % à penser que la patience sera de mise *« jusqu'à la venue du Père Noël »*. En définitive, la prestation de serment est reçue par le roi le 6 décembre : le vénérable saint est passé par le palais, où l'on

était dans ses petits souliers depuis 540 jours et autant de nuits. Mais, pour le citoyen, si douloureuses sont les mesures d'austérité que le barbu mitré devient illico bouc émissaire : *Saint Nicolas a choisi son camp et ce n'est pas le nôtre*, titrera le mensuel syndical *Le droit de l'employé* (décembre 2011).

« Manœuvre diabolique »

Et BHV ? Ici, le terrain d'entente sur la scission a été obtenu près de trois mois plus tôt, le 14 septembre, ce qui inclinait La Première à parler des *accords de la Saint-Corneille*, d'après le pape et martyr du IIIe siècle honoré ce jour-là. Néanmoins, dans un billet d'humeur paru le 15, Thierry Dupièreux, le rédacteur en chef de *L'Avenir*, repoussait cette trouvaille et lui préférait, goguenard, celle d'*accords de Sainte Nothburge de Rottenburg*, autre figure du 14 élevée sur les autels. Pourquoi ? Pour six bonnes raisons au moins argumentait-il, la plus percutante étant que cette pieuse identité serait si difficile à prononcer qu'on échapperait une fois pour toutes « *à cette vilaine tradition qui est de mêler les saints à nos désespérantes négociations politiques qui relèvent plus de la manœuvre diabolique que de la sanctification* ».

Quand ils ne recrutent pas les élus célestes, les commentateurs s'immergent dans la métaphore jusqu'au mysticisme : « *Certains rient déjà en faisant allusion à la sainte Cène où Jésus avait réuni les douze apôtres autour de lui* », écrit, à propos du nombre de ministres, Catherine Ernens (*L'Avenir*, 6 décembre). Quel Judas déparera en effet l'« *équipe à treize* », chiffre maudit ? Diffusé le 30 novembre par BeTv, le documentaire *Bêtes de com'*, de Georges Huercano, sur les coulisses du marathon des discussions, emprunte lui aussi une image forte au dernier repas et à sa coupe légendaire : « *Ça fait plus de 500 jours que les négociateurs cherchent le Saint-Graal.* »

Saint Michel est inséparable des accords qui ont scellé l'État fédéral : « *À la Saint-Michel / On a bricolé / Une Belgique nouvelle / Mais fort compliquée* », chanteront, sur l'air d'*À la Saint-Médard*, les artistes de la revue *Sois belge et tais-toi* (Jaume Huguet, *L'archange Michel*, 1456, Musée national d'art de Catalogne, Barcelone).

La glace de Boniface

Baptiser un accord du nom du saint fêté le jour de sa conclusion est une marotte belge assez récente, qui a vite pénétré le vocabulaire des politologues. On peut y voir la survivance, désacralisée bien sûr, d'une époque où les solennités religieuses et les échéances calendaires du martyrologe scandaient l'existence. Le phénomène répond en outre à un besoin de simplification : une formule brève, agrémentée d'un prénom souvent familier ou pittoresque, suffit à résumer les textes copieux et complexes issus d'interminables palabres.

La première trace à dénicher est, croyons-nous, celle des *accords de la Saint-Jean*, par lesquels on a désigné, sous le gouvernement Leburton, le pacte médico-mutualiste signé en juin 1964, après une longue grève des médecins. En 1992 et 1993, les *accords de la Saint-Michel* et ceux *de la Saint-Quentin* consacrent et cimentent la structure fédérale du pays ; en 1999, les *accords de la*

Saint-Éloi refinancent l'enseignement et élargissent l'autonomie des communautés ; en 2000 (mai), ceux *de la Saint-Honoré* visent notamment le secteur non-marchand et ceux *de la Sainte-Thérèse* (octobre) attribuent des compétences supplémentaires aux régions et à leur fiscalité, ce que feront aussi l'année suivante leurs successeurs *de la Saint-Polycarpe*. La dotation de la Région wallonne s'accroît en 2001 à l'issue des *accords de la Saint-Boniface*, saint fort opportun, puisque, selon la sagesse populaire, il « *brise la glace* » et incite donc à conclure. En 2003, lors des *accords de la Saint-Thibaut*, socialistes et libéraux mêlent leurs couleurs dans une coalition violette.

Signés le 1er décembre 1999, les *accords de la Saint-Éloi* n'ont pas été soutirés à coups de marteau, attribut du saint, mais dans une relative sérénité. L'outil s'insérait d'ailleurs autrefois dans la comparaison *froid comme le marteau de saint Éloi*, appliquée à un individu serein, calme, maître de lui : pas plus que l'instrument figé de la statue, un tel homme ne saurait en effet s'échauffer ! (*Saint Éloi*, église de Cens, collection Musée en Piconrue).

« *Qu'est-ce que tu veux que la bonne y fasse, Boniface ?* » Cette formule de résignation, au plaisant effet d'assonance, eut son petit succès à partir des années 1910. Elle va comme un gant à saint Boniface : loin de se douter qu'on l'associerait un jour de juin 2001 au fédéralisme à la belge, il fut l'un des artisans de l'unification de l'Europe par les Carolingiens (Timbre émis en 1954 aux Pays-Bas pour le 1200e anniversaire de sa mort).

La galette de Perlette

Que seraient les réformes de l'État et des institutions sans cette lumineuse procession des saints ? On leur a difficilement cherché des substituts laïques : *Lambermont 1* pour *sainte Thérèse*, *Lambermont 2* pour *Polycarpe*. Il arrive que deux saints se bousculent au portillon le même jour : à la mi-octobre 2000, les saintes Edwige et Perlette sont sollicitées l'une et l'autre pour les accords sur la répartition des « *fruits de la croissance* » et l'extension des prérogatives régionales. *La Libre Belgique* (17 octobre) choisira la seconde, dont la vertu va jusqu'à l'offrande d'une rime riche : « *À la Sainte-Perlette, / Verhofstadt distribue aux Régions la galette* », ironise l'éditorialiste. Un autre bon « placement » a consisté à détecter un vague gage de rentabilité dans l'authentique dicton associé au saint patron du ministre Reynders, naguère aux Finances : « *Sème tes haricots à la Saint-Didier / Pour un, tu en auras un millier.* »

Distiques jubilatoires, qu'on ne se prive d'ailleurs pas de tripoter un peu plus au besoin. Depuis que le 6 février a été promu *Journée sans portable*, on recommande, avec la bénédiction posthume de Nino Ferrer, auteur du mémorable tube de 1966 : « *À la Saint-Gaston, / Débranche ton téléphon !* » Une semaine plus tôt (29 janvier), les petits malins auront décrété : « *Si ton âne pète à la Saint-Gildas, / Tu seras bientôt plein aux as* », ou « *À la Saint-Gildas, / Je me sers un Chivas* ». Saluons ici la sainte et saine alliance du profane et du sacré dans ce titre du *Soir*, le 16 août 2002, jour du 25e anniversaire de la mort du rocker Presley : *On fête Elvis à la Saint-Roch*. Et un coup de chapeau à l'élégance candide et amusée de la *Litanie des écoliers* du poète belge Maurice Carême († 1978) : « *Saint Anatole, / Que légers soient les jours d'école !* ; (…) *Sainte Cordule, / N'oubliez ni point ni virgule !* ; *Saint Nicodème, / Donnez-nous la clé des problèmes !* ; *Sainte Tirelire, / Que grammaire nous fasse rire !* ; (…) *Sainte Clémence, / Que viennent vite les vacances !* ; *Sainte Marie, / Faites qu'elles soient infinies !* »

Mais revenons à nos moutons – ceux que « *d'ordinaire à la Saint-Aubin on tond* ». Du saint « politisé », des plumes peuvent confisquer l'auréole, et donc occulter la qualité même de saint, non par inconvenance ou désinvolture, mais par souci de concision. C'est le cas de Polycarpe, deux fois décoiffé, le 26 juin 2001, dans les colonnes du *Soir* : « *Il faudrait que le FDF revoie ses positions Polycarpe* » ; « *Lancé à l'hiver, le thriller Polycarpe est à deux petits jours de son dénouement.* » Michel, lui, avait été dûment couronné par ce journal pour ses fameux *accords*, mais les propos, vieux de vingt ans, où il apparaissait, témoignent que fort peu de choses ont changé sous le soleil du bon Dieu : « *Il est important que les accords de la Saint-Michel soient signés et que l'on puisse cesser de se crêper le chignon pour enfin se préoccuper du chômage, de la dette publique.* » C'est un patron de banque qui pérorait de la sorte !

En 2001, la presse a fait état d'un *thriller Polycarpe* à l'occasion des accords portant le nom de cet évêque de Smyrne (aujourd'hui Izmir, Turquie), mort martyr en 167. L'étymologie grecque de Polycarpe, « *riche en fruits, fructueux* », conviendrait bien en tout cas à un programme politique.

On paie à la Saint-Michel

Par le passé déjà, la Saint-Michel détenait une fonction civile, qui en faisait une échéance majeure. Ainsi l'habitude de s'acquitter de ses dettes une fois l'an, le 29 septembre, est-elle encore décrite en 1923, dans le *Knock* de Jules Romains : « *Ici, les clients vous paient à la Saint-Michel* », indique la femme du Dr Parpalaid au nouveau médecin. « *Mais,* s'inquiète celui-ci, *quel est le sens de cette expression ? Est-ce un équivalent des calendes grecques, ou de la Saint-Glinglin ?* » « *Qu'allez-vous penser, mon cher confrère ? La Saint-Michel est une des dates les plus connues du calendrier. Elle correspond à la fin septembre* », explique Parpalaid, qui a naturellement pris bien soin de vendre son cabinet début octobre.

Dans les campagnes, et selon les régions, la Saint-Jean (celle d'été, le 24 juin) représentait,

toujours abstraction faite de sa dimension religieuse, un autre moment fort pour les transactions, en particulier les *louées* : vachers, bergers, valets, cuisinières proposaient leurs services aux fermiers pour la saison des moissons. Jadis établie au 1er octobre, la Saint-Remy constituait une date régulièrement citée dans les contrats de location (« *Je déménagerai à la Saint-Rémy* »), ou une étape dans l'activité scolaire (« *Ce collégien n'entrera en Physique qu'à la Saint-Rémy* »). Le calcul du temps donnait sa pleine mesure à la Saint-Martin, en un 11 novembre qu'éclipseront les commémorations de l'armistice de 1918. En France, jadis, les travaux des Académies royales reprenaient à ce moment, auquel on recourait volontiers au surplus pour les anniversaires (comme l'on dit « *J'aurai quarante ans aux prunes* ») : « *Cette gamine est au jour d'aujourd'hui une belle femme qui aura dix-huit ans vienne la Saint-Martin* » ; « *Je la connais depuis vingt ans à la Saint-Martin sonnée* ». Devant le Parlement de Paris, une vacance s'observait entre la Saint-Simon et la Saint-Martin, soit pendant deux semaines : « *Les plaidoiries cessent à la Saint-Simon et recommencent à la Saint-Martin.* » Au XVIIe siècle, dans sa chronique familiale, l'Angevin Pierre Audouys situe la naissance de son père par ces mots : « *Il était né le vendredi devant la Saint Martin mil cinq cent quatre vingt un.* »

Même pour le plus impie des fêtards, la Saint-Sylvestre est le distingué synonyme de dernier jour de l'an. Pape mort en 335, Sylvestre met fin à l'année civile comme il mit fin, selon la légende et cette image, à la férocité d'un dragon, symbole du mal (Maso di Banco, vers 1337, Florence, Basilique Santa Croce).

Comme si les milliers de saints officiellement répertoriés ne suffisaient pas à son bonheur, le peuple, farceur et insolent, en a inventé d'autres pour cadencer le temps : la Sainte-Touche est jour de paie, la scatologique Saint-Trou-du-Cul a rejoint la Saint-Glinglin pour un événement hautement hypothétique ou tributaire d'un « futur insondable » (Merceron, 2002).

Sanctodatation

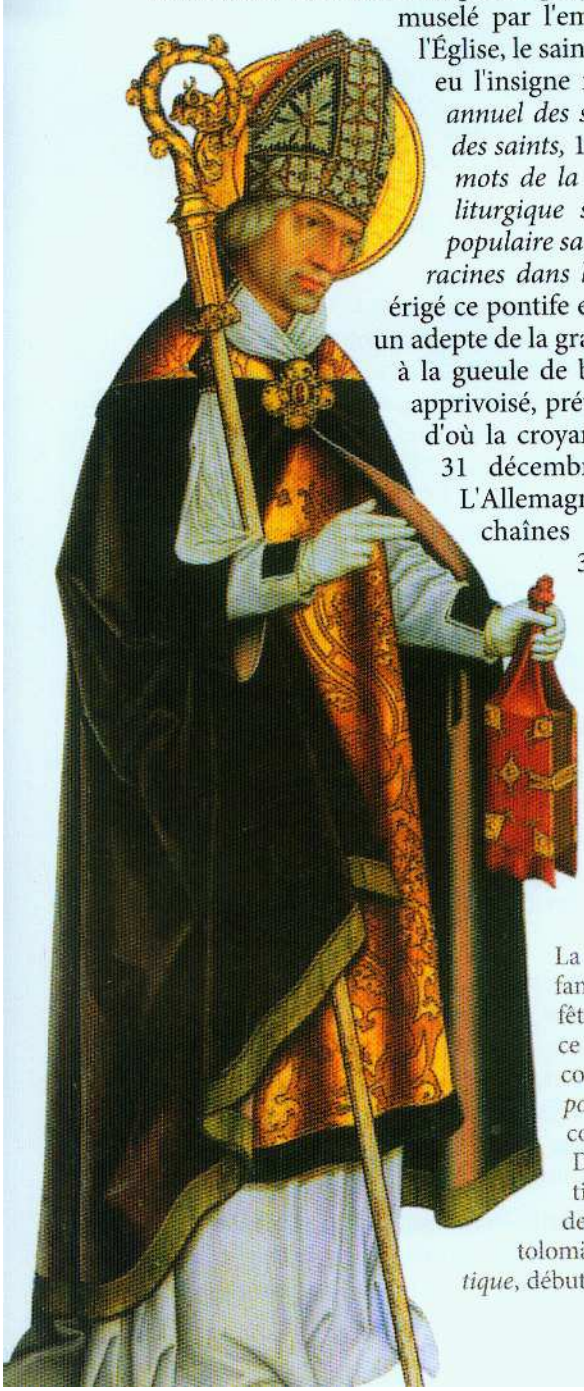
Ainsi va la datation par les saints, que Christian Vanrobays (*Francophonie vivante*, juin 2011) nommait joliment « *sanctodatation* » – terme judicieux encore ignoré de l'ogre Google alors que nous tapons ce texte. Son remarquable article (*Quelques aspects du temps dans les siècles antérieurs*) considérait cette pratique comme « *un usage perdu* », en dehors de sa restauration sporadique, dans notre vie politique, par les fantaisies de la presse francophone.

Coutume perdue, vraiment ? C'est faire l'impasse sur ces jalons essentiels que sont, même pour les plus mécréants des amoureux et des fêtards, la Saint-Valentin et la Saint-Sylvestre. Retenons au moins ces deux-là, quitte à laisser au purgatoire Médard ou les saints de glace, qui n'agissent après tout que sur le temps atmosphérique.

Dragon et gueule de bois

À l'approche du 14 février, foisonnent les slogans publicitaires du type « *Offrez une montre à votre Valentin* » ou « *Fleurissez votre Valentine* ». Les restaurants de l'enseigne Léon servaient en 1998 des casseroles de *moules à la valentine* (un waterzooi) et une pièce de bœuf *façon Valentin* (au poivre rose et à la crème). Dans le jargon des restaurateurs français, une table pour deux clients dînant en tête à tête s'appelle une *Saint-Valentin*. Plusieurs sites invitent les fervents de la Toile à *surprendre leur Valentin(e)* par l'envoi de baisers virtuels.

« *Chaque Saint-Sylvestre sonnée / Nous fait plus vieux d'une année* », larmoie-t-on à contre-courant de l'euphorie propre au réveillon. Obscur pape du IVe siècle, muselé par l'empereur Constantin qui gouvernait alors l'Église, le saint éponyme de l'ultime jour de l'année aura eu l'insigne mérite « *de venir en serre-file du cortège annuel des saints* », selon le père Englebert (*La fleur des saints,* 1976, rééd. 1984). Pour Xavier Renard (*Les mots de la religion chrétienne*, 1993), « *le calendrier liturgique sert ainsi à dénommer une réjouissance populaire sans lien avec le christianisme et plongeant ses racines dans le paganisme romain* ». On a quelquefois érigé ce pontife en patron des lève-tard, car il passait pour un adepte de la grasse matinée, imité en cela par ses protégés à la gueule de bois des lendemains de la veille. Il aurait apprivoisé, prétend-on, un dragon cracheur de flammes, d'où la croyance bretonne qui prêtait à l'enfant né un 31 décembre le pouvoir de guérir les brûlures. L'Allemagne le met à toutes les sauces : sur cinq des chaînes d'outre-Rhin captées en Belgique le 31 décembre 2002, *Silvester* se pavanait dans l'intitulé de huit émissions : *Silvesterkonzert, Die Silvester-Hitparty, Die grosse André Rieu Silvester-Gala, Silvesterfeuerwerk* (feu d'artifice), etc. D'après Van Hoof (1998), la tournure *On le verra à la Saint-Sylvestre*, qui signifie « *Il est toujours en retard* », correspond à l'anglais *He wouldn't be in time for his own funeral* (« *Il ne serait pas à l'heure pour son propre enterrement* »).



La Saint-Valentin mobilise surtout un intérêt profane. Une croyance médiévale faisait coïncider la fête du 14 février avec l'appariement des oiseaux, ce qui justifierait qu'elle soit devenue si chère aux couples d'amoureux. Le verbe latin *valere* (« *se porter bien* », par extension « *être gaillard* ») a contribué à ce succès. À Bockholtz (Grand-Duché), ce sont les cochons que protège Valentin : après la messe, le prêtre bénit des morceaux de porc fumés, vendus ensuite aux enchères (Bartolomäus Zeitblom, *Saint Valentin guérit un épileptique*, début du XVIe siècle, Augsbourg, Staatsgalerie).

Pierre qui roule : un apôtre parmi les mots

Maurice GILLET

La proximité entre l'église Saint-Pierre et le musée n'a pas échappé à l'œil scrutateur de *Google Street View*.

À Bastogne, un jet de pierre sépare l'église Saint-Pierre de Piconrue. Ce voisinage invite à examiner quelques-unes des traces laissées, parmi les mots et les stéréotypes, par le dédicataire du remarquable édifice, l'apôtre le plus cité des Écritures. Anciennes pour la plupart, ces manières de dire constituent au demeurant un modeste miroir de la culture populaire, des mentalités, et leur survol répond donc à la vocation du musée en matière d'ethnologie.

Première pierre, premier Pierre

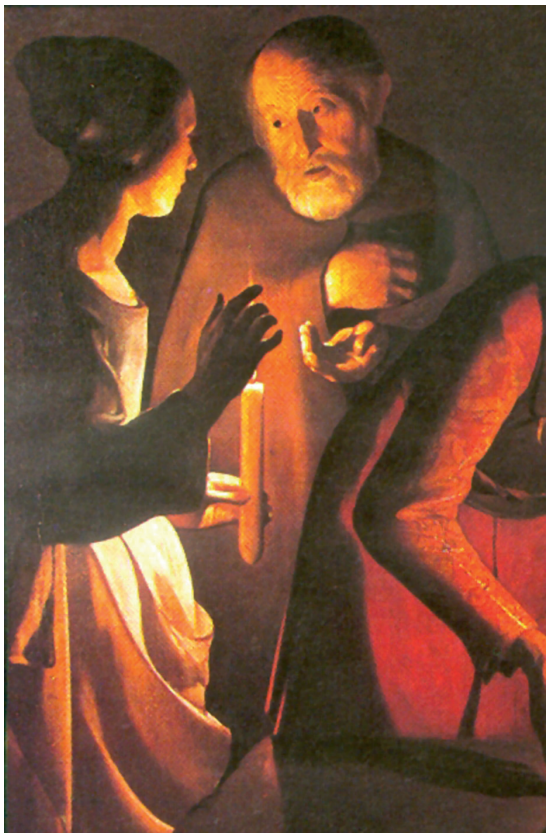
Pierre, la pierre : telle une harmonie préexistante, la concordance semble parfaite entre le roc et l'identité du premier pape, figée dans un prénom qui a franchi les siècles sans jamais s'éroder. Dans *Le père Noël est une ordure*, la pièce culte du Théâtre du Splendid (1981), l'un et l'autre font encore joyeuse équipe : « *Je ne vous jette pas la pierre, Pierre !* » – avec un « *jeter la pierre* » issu pour sa part de l'Évangile de Jean (8, 7) sur la femme adultère (« *Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre* »). Pour mémoire, Pierre n'était pas le véritable nom de l'apôtre (il s'appelait Simon), mais le surnom que lui attribua le Christ dès qu'il reconnut « *le Messie, le Fils du Dieu vivant* » : « *Eh bien moi, je te le dis : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église* » (Matthieu 16, 18). La scène scelle l'institution d'une communauté dont Pierre devint ainsi le socle, la *pierre* angulaire. L'épisode figure aussi chez Jean (I, 42), la phrase, toujours exprimée en araméen, étant alors : « *Tu t'appelleras Képhas, ce qui veut dire Pierre.* » *Képhas* (« *pierre, roche* ») fut rendu par le grec *petros* (« *rocher* », – d'où jaillira *pétrole*), et par le latin *petra*, l'ajout de la désinence masculine (*Petrus*) menant au prénom.

Ce propos de Jésus, les forcenés du calembour le tiennent pour le brevet de noblesse d'un genre décrié, et les linguistes le produisent comme un modèle d'*antanaclase*, figure de style où un mot change de sens en se répétant dans un énoncé. Toutefois, certains considèrent que la parole ne comportait pas l'astuce que révèle sa traduction française, et ils observent que la déclinaison latine rend impossible la confusion de Pierre avec l'accusatif : « Tu es *Petrus* et super hanc *petram*… » Par parenthèse, on retrouve, au procès de Jésus, un autre Képhas, transcrit cette fois en *Caïphe* : c'est le grand prêtre juif, Joseph de son vrai nom.

Des quilles pour un couard

En Wallonie, l'hégémonie céleste du portier du paradis, qui y fait la pluie et le beau temps, se vérifie, en cas de coups de tonnerre, par le tour proverbial « *Gn-a sint Piêre qui djouwe aus guîyes* » (« *Voilà saint Pierre qui joue aux quilles* »). Un autre adage, « *I n'faut nin mète sint Pîre au d'dizeû di bon Diu* » (« *Il ne faut pas*

mettre saint Pierre au-dessus du bon Dieu »), rappelle qu'il convient de respecter toute hiérarchie, ou, plus platement, qu'une boisson de moindre qualité ne se sert jamais avant un breuvage délectable. Si *consulter saint Pierre à Rome* a pu se dire pour « *compliquer une chose simple* », *aller écrire à saint Pierre* fut une périphrase pour « *s'isoler* » (là où le roi va à pied), et, autre vive impertinence, *mette sint Pîre à Rome* (*mettre saint Pierre à Rome*) correspondait, selon une étude sur le « wallon érotique » (*Kryptadia*, 1902), à ce que l'on entend aussi par « *mettre le petit Jésus dans la crèche* ». Les Picards, eux, annexaient le saint dans une réplique de défiance, d'incrédulité : « *Ch'est vrai comme saint Pierre a passé pa m'manche* » (« *aussi vrai que le saint m'est passé par la manche* »).



« *Je ne connais pas l'homme dont vous parlez !* », répéta avec force Pierre à la servante qui le dévisageait et à ceux qui le désignaient comme un compagnon du Nazaréen (Georges de La Tour, *Le reniement de saint Pierre*, détail, 1650, Musée des Beaux-Arts de Nantes).

Dans l'imagerie populaire, le coq, emblématique du désaveu, est inséparable du prince des apôtres (estampe, seconde moitié du XVIIIe siècle, Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, Paris).

« *Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois* » (Matthieu 26, 34). Ébranlées par l'attitude de celui qui désavoua son maître la nuit de la Passion, les âmes simples et oublieuses de son repentir l'ont parfois davantage perçu comme un renégat que comme le pilier du christianisme. Même si le prénom Pierre fut historiquement le plus diffusé après Jean – y compris en Belgique, où Peeters demeure au surplus le plus répandu des patronymes (33 000 titulaires) –, il arrivait à des parents de le récuser au baptême : « *Ni enfant appelé Pierre, ni âne noir !* », prêchait un dicton andalou. Dénoncée au XVIIe siècle, une croyance recommandait, en dépit du précepte d'abstinence du carême, de manger un coq

le jeudi saint, pour bien se pénétrer de l'inconstance du disciple défaillant. Dans la *Farce de Maître Pathelin* (XVe), l'interjection *Par l'apôtre saint Pierre !*, constamment associée à la fausseté et à la tromperie, prouve le peu d'estime que les esprits du temps accordaient à un opportuniste qui avait retourné sa veste ou qui, telle la girouette au profil d'*oiseau de saint Pierre* (coq) coiffant les clochers, avait tourné avec le vent. Au XVIIIe, cette lâcheté suscita l'expression antinomique *hardi comme un saint Pierre*, signifiant « *poltron* » ou dénotant l'entêtement. En 1866, Delvau (*Dictionnaire de la langue verte*) ira plus loin au moment de gloser par « *grossier* » (paltoquet) le tour *paroissien de Saint-Pierre-aux-Bœufs* : « *L'argot du peuple sait que ce saint est le patron des "grosses bêtes"* » (sic).

« Un petit poisson, un petit oiseau »

L'image négative a heureusement été compensée par celle du « *pêcheur d'hommes* », métaphore qui le distingua à l'issue de la pêche miraculeuse dans le lac de Tibériade (Luc 5, 10). Mais il fut d'abord un pêcheur tout court, puisqu'il vivait de cette activité, et il est à ce titre l'éponyme d'un poisson à la chair ferme et délicate, le *saint-pierre* (autrefois *poisson Saint-Pierre* ; nom scientifique *Zeus faber*). Présent dans la bouillabaisse et sur les meilleures tables, ce spécimen porte sur ses flancs une trace circulaire caractéristique, qui, selon une tradition fondée sur le récit de Matthieu (17, 27), aurait été laissée par les doigts de l'apôtre. Un jour qu'il discutait avec celui-ci du paiement de l'impôt, le Christ l'invita à lancer son hameçon et à ouvrir les mâchoires du premier poisson capturé pour y trouver une pièce d'argent destinée aux percepteurs. Pierre s'exécuta et retira effectivement de la bouche de sa prise une pièce valant quatre drachmes (le statère), soit de quoi régler l'impôt annuel de deux personnes, versé au Temple. C'est en saisissant sa proie entre le pouce et l'index qu'il lui aurait imprimé sa marque. La légende bénéficie de variantes. L'une d'elles, motivée par le grognement sourd, presque plaintif, qu'émet le saint-pierre quand on l'empoigne, assure que c'est en

Les flancs du saint-pierre conserveraient depuis deux mille ans la trace très nette des doigts du disciple pêcheur. À qui objecterait que jamais cette espèce n'a vécu dans le lac de Tibériade, la légende rétorque que c'est précisément sa capture par Pierre qui l'éloigna de ces eaux.

Si une croyance relie le saint-pierre et ses marques rondes au saint, ce poisson, aussi bon que laid, a également été baptisé le *zée*, d'après son appellation scientifique de *Zeus faber* (« *Zeus forgeron* »), ses taches noires étant alors données pour séquelles d'un martèlement par le maître des dieux. D'autres dénominations courantes ont été *poule de mer*, *dorée*, *jean-dorée*, voire *truie* en raison du bruit qu'il produit en se comprimant (Timbre algérien émis en 1989).

libérant de ses filets son prisonnier à écailles, très geignard, que le pêcheur de Tibériade lui grava son sceau. Dans une autre, la signature ainsi apposée l'aurait été au moment où Pierre se fit fort d'indiquer de la main le plus savoureux de tous les poissons qui garnissaient sa barque. Mais il y a un hic : le saint-pierre vit en mer le long des côtes, et il n'a donc jamais frétillé à Tibériade, bien qu'on ait pu dire de ce lac qu'il regorgeait d'autant d'espèces que l'océan.

Voici venir à présent un bel *oiseau de Pierre*, distinct du coq : le pétrel, ce palmipède marin, toujours baptisé *Petersvogel* en Allemagne. En se réclamant d'un nouvel extrait de Matthieu (14, 29), l'étymologie populaire a vu en lui un autre legs du chef des apôtres. Convié par Jésus, Pierre s'était en effet risqué à marcher sur les eaux (de Tibériade encore), et, vers 1720, on compara sa progression hasardeuse à celle du pétrel frappant les vagues de ses pattes pour se nourrir de plancton. L'analogie s'arrête là, puisque « *l'homme de peu de foi* », lui, manqua de couler faute de confiance.

Le pétrel est resté le *Petersvogel* des Allemands. La progression incertaine de saint Pierre sur l'eau a été comparée à celle du palmipède marin en quête de nourriture au ras des flots, d'où le nom ancien d'*oiseau de Pierre*. Il vit surtout au nord-ouest de l'Europe et au nord du Canada ; l'interprétation populaire ne l'a d'ailleurs jamais décrit survolant la Palestine.

À ce bestiaire, pourraient indirectement s'ajouter d'autres volatiles, tels le perroquet et la perruche (de *Perrot*, un Pierre médiéval) ; le pierrot (le piaf, d'après le diminutif illustré par le personnage de la pantomime) ; et, localement, le geai apprivoisé. En Haute-Bretagne, c'est le renard qu'on appelait Pierre (le loup étant Guillaume et la fouine Jacques) : pratique rurale de superstition, qui, par l'attribution d'un nom familier, cherchait à amadouer les prédateurs des basses-cours et des troupeaux.

« Quand mouille Pétronille »

La dévotion a conduit, par dérivation de Petrus, à la vénération d'une Pétronille, que la piété institua fille spirituelle ou gouvernante de l'apôtre, avec un balai pour attribut. Martyre probablement légendaire, cette sainte n'en fut pas moins, jusqu'au XVIIe siècle, l'une des patronnes de la France, où abondèrent, à la faveur de son culte, des formes féminines de Pierre. « *Quand mouille Pétronille / Sa jupe au long du jour, / Elle est quarante jours / À sécher ses guenilles* », pronostiquait un dicton en cas de pluie le jour de sa fête (31 mai). Par jeu de consonance, elle fut priée en Lorraine par les femmes qui ont la « *trop-fille* », corruption d'« *atrophie* » : selon Le Duchat (XVIIe), il s'agissait en l'occurrence du mal menaçant le poumon des fileuses, « *trop appliquées à leur rouet, particulièrement*

celles qui, n'usant pas de mouilloir, se servent de leur salive pour humecter la filasse ». Si, dans le Gard, *pétronille* qualifiait « *une petite fille amusante* » (Leguay, 1999), ce nom a fait fortuitement les frais de la locution vulgaire *se dévisser la pétronille*, définie chez Rigaud (1888) par « *se creuser la cervelle, dans le jargon des voyous* » et chez Delesalle (1896) par « *se tourmenter* » (trivialement *se casser le c…*). L'origine serait ici l'argotique « *pétard* » ou « *pétrousquin* » (arrière-train), volontiers rhabillé en *pétrus* (« *On a l'pétrus tout boutonneux* », Pierre Perret, *Les jolies colonies de vacances*, 1966), un *pétrus* rapporté par d'aucuns à *pet*(*e*)*rus*, « *rustre, balourd* ».

Autre féminin de la tribu, Péronnelle fut tôt discrédité : vers 1290, dans ses *Lamentations*, Matheolus de Boulogne-sur-Mer décrivit sous le jour le plus noir son épouse de ce nom, lequel était déjà fort disgracié par les paronymes *peroner* (« *pérorer, jacasser* ») et *pironnelle* (« *toupie* », d'où « *mégère écervelée* »). Une rengaine ressassée à l'envi au XVe siècle, « *Av'ous point veu la Perronnelle ?* », accentua la dépréciation : *chanter la péronnelle* revint à « *déraisonner* », et « *péronnelle* » fut bientôt synonyme de « *sotte et bavarde* » (« *Taisez-vous, péronnelle* », lance Chrysale à l'Armande des *Femmes savantes*, 1672). Pernelle aussi a subi le dénigrement, la sottise s'alliant à la débauche : « *une pernelle des Flandres, femme publique de ce pays* », lit-on chez un commentateur de La Fontaine. Quant à Perrette, qui, chez ce fabuliste, échafaude des projets mirobolants avec son pot au lait, ce fut à nouveau un sobriquet de « *femme sotte* », et, sous une graphie picarde (*Pérette*), un « *terme de mépris dont on se sert en parlant des femmes* » (Zanardelli, 1891).

Les masculins ne sont guère mieux lotis, Pierre souscrivant jadis à la bêtise qui entachait Jean : « *Deux Jean et un Pierre font un asne entier* », décrétait en 1568 le *Trésor des sentences* de Gabriel Meurier. Le rustique Pierrot, par ailleurs soufflеté dans ses substantivations (« *simplet* », « *empoté* », « *jeune recrue* », etc.), renvoyait au « *paysan naïf et facilement content* » (Beaucarnot, 2004). Peter, lui, était surtout pris en mauvaise part en Alsace, où l'on traitait de « *Pierre des poux* » (*Flohpeter*) une mauviette.

Le nom de sainte Pétronille a été emprunté à celui de saint Pierre (*Petrus*), dont elle aurait été la fille spirituelle, et peut-être, a-t-on dit parfois, la fille biologique. Mais son hagiographie s'est encombrée d'éléments contradictoires ou apocryphes, au point que l'on ignore à quel siècle elle vécut et les circonstances de sa mort. Lorsqu'il n'est pas le balai, son attribut est, comme ici, la clé, si typique de l'apôtre (Bertold von Nördlingen, *Sainte Pétronille*, détail, 1415, Rheinisches Landesmuseum, Bonn).

L'iconographie montrant à l'occasion un Pierre en larmes après son reniement, des Wallons transformèrent l'élu en un saint *Breya* (« *brèyadje* » équivalant à « *pleurnicherie* » dans le dialecte), et, sous ce label, ils l'invoquèrent pour apaiser les *brèyauds* (bambins pleurnichards) et ménager les nerfs de leurs parents (Lefèvre, 1977). *Faire le pitre*, notons-le, n'émane pas du *Pieter* flamand (ou du *Zwarte Piet*, le pendant du Père Fouettard), mais de *piètre* (médiocre), du latin *pedester* (piéton) : aux yeux du cavalier, celui qui circulait à pied était forcément de basse condition.

Armoise et fenaisons

Protecteur naturel des pêcheurs, le saint l'est tout autant des serruriers : ne détient-il pas les clés du Royaume, n'en arbore-t-il pas le trousseau ? On frappe à la bonne porte en s'adressant à lui pour les affaires les plus délicates : « *Qui trouve saint Pierre à l'huis n'a que faire d'aller querre* (chercher) *à Rome* ». *Clé de saint Pierre* fut également un des noms vernaculaires de la primevère, et *tabac de saint Pierre* de l'armoise, dont on fumait les feuilles, en Ardenne et ailleurs, en y incorporant des feuilles de ronce pour en accentuer le goût. Relevons sans mégoter que c'est à un Pierre, l'écrivain et poète français Pétrus Borel, que l'on doit le vocable *cigarite*, qui donna *cigarette* en 1830.

« *Saint-Jean faucher, / Saint-Pierre faner* » témoigne de la coutume ancienne des fenaisons à la Saint-Pierre (29 juin), cinq jours après la Saint-Jean. Plus rares que ceux de la Saint-Jean, les *feux de la Saint-Pierre*, aux bûchers parfois couronnés d'une manne à poissons, étaient l'apanage des pêcheurs (Alpes-Maritimes, Côte picarde). Sous peine de malheurs collectifs, ces brasiers devaient flamber du premier coup. Les enfants du Pas-de-Calais les alimentaient avec le combustible récolté par leurs soins (paillassons, papiers, vieux tonneaux).

Le protecteur naturel des pêcheurs l'est aussi des serruriers, lui qui détient dans son trousseau les sésames du Royaume (Francesco del Cossa, *Saint Pierre*, détail, vers 1470, Pinacothèque de Brera, Milan).

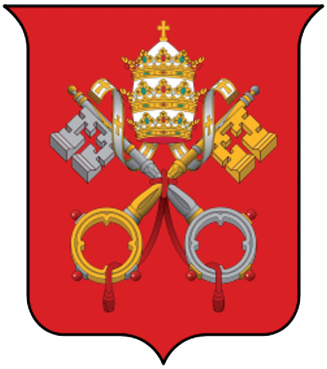
Une étrange abbaye

Menu fretin : le *saint-pierre* est un plant de vigne charentais, la *saint-pierre* une variété de tomates de plein champ, le *pouligny-saint-pierre* un fromage de chèvre du Berry, le *saint-pierre doré* ou *saint-pierre de l'Allier* un cépage de ce département. Mais, chez les Franco-Canadiens, *boire du saint-pierre*, c'était consommer de l'alcool de fabrication artisanale ou de contrebande : il transitait par l'archipel français de Saint-Pierre-et-Miquelon, plaque tournante de tous les trafics à l'époque de la Prohibition aux États-Unis (1919-1933). À Paris, à la fin du XIXe siècle, un calembour à caractère sans doute conjuratoire désignait l'emplacement de la guillotine de la prison de la Roquette par *abbaye de Saint-Pierre*, pour « *de cinq pierres* » : cinq grosses pierres insérées parmi les pavés matérialisaient l'accès à l'instrument de supplice.

Les expressions convoquant le saint dans un registre plus religieux ne sont pas à la traîne. Retenons la *chaire de Pierre*, symbole de l'autorité doctrinale du pape

(et monument de bronze, dû au Bernin, dans la basilique Saint-Pierre), ou encore le *denier de saint Pierre*, contribution des catholiques aux besoins matériels de l'Église, collecté le 29 juin. Si on ignore la durée exacte du premier pontificat, des érudits l'estimèrent à vingt-cinq ans (d'autres à plus). Le laps de temps d'un quart de siècle se coula dans la formule *années de Pierre*, et on le prétendit inatteignable par ses successeurs au trône. « *On dit à chaque nouveau pape : " Non videbis annos Petri" ("Vous ne verrez pas les années de Pierre"), et en effet aucun pape ne les a jamais vues* », calculait en 1842 Pierre-Marie Quitard. La suite allait vite contredire ce lexicographe, puisque Pie IX, Léon XIII ou Jean Paul II franchirent le cap réputé inaccessible.

Sur le blason du Vatican, se croisent, sous la tiare pontificale, les clés de saint Pierre. L'une est en or, l'autre en argent.



Déshabillons Pierre pour habiller Paul

Maurice GILLET

Pierre et Paul ont péri martyrs à Rome sous Néron (représenté à gauche avec un sceptre), mais ni au même endroit, ni au même moment. La crucifixion du premier la tête en bas (au centre) résulte d'un récit apocryphe. Citoyen romain, le second mourut par décapitation (à droite). Sa tête tranchée roule vers le bas de l'image sur cette miniature du XIVe siècle qui, à l'instar de la fête du 29 juin, unit les deux apôtres dans leur supplice (Abbaye de Saint-Denis).

Après notre exploration de l'héritage semé parmi les mots et les usages lexicaux par le portier du paradis (cf. Bulletin, n° 108), penchons-nous ici sur la dette de la langue envers l'apôtre des gentils. Morts martyrs à Rome, les deux pionniers du christianisme sont unis dans une solennité commune, mais les circonstances de leur ministère ont divergé et il serait donc aventureux de déposséder l'un au profit de l'autre. C'est cependant ce qu'encourage à faire, prise au pied de la lettre, l'expression *décoiffer saint Pierre pour coiffer saint Paul*, véhiculée depuis quatre siècles par nos manières de dire.

Chez Oudin (1640), cette locution n'intégrait pas encore les verbes *dé*(*coiffer*) ou (*dés*)*habiller*, mais bien (*dé*)*couvrir*, soit, selon l'auteur, « dérober ». Son sens figuré s'est maintenu : « prélever d'un côté de quoi combler un vide ailleurs », « remédier à un inconvénient par un second », « faire œuvre vaine », ou, pour un débiteur, « emprunter pour rembourser un premier prêteur ». La qualité de saint peut s'effacer (« prendre à Pierre pour donner à Paul »), et l'ordre des noms s'inverser : « On ne déshabille pas Paul pour habiller Pierre », se justifiait en 1993 un ministre rétif à un transfert de crédits. Il arrive parfois qu'on change le pieux attelage, par parachutage d'un tiers : ainsi pratique le wallon avec *disbiyî sint Pôl po rabiyî sint Djan* (Jean).

Mauvaise boutonnière

Sur la genèse de la vieille tournure, aucune explication ne convainc, soutient Xavier Renard (1993). Il en hasarde pourtant une : les deux figures de proue de l'Église primitive, si soudées dans la mentalité chrétienne, seraient substituables ou se confondraient, de sorte que prendre à Pierre reviendrait à prendre à Paul, en une démarche aussi inopérante ou stérile qu'un emprunt à son propre créancier pour lui régler son dû. Mais, objecterons-nous, le bon peuple, loin d'amalgamer les deux saints, était pleinement capable de les différencier, lui qui recourait d'ailleurs à la métaphore « prendre saint Pierre pour saint Paul » au sens de « se méprendre, se tromper ». En outre, ne dit-on pas encore ici ou là « attacher Pierre avec Paul » pour « commettre une erreur », notamment en glissant un bouton dans la mauvaise boutonnière ? Non, Pierre n'est pas Paul, à telle enseigne que d'aucuns ont précisément fondé l'expression présumée mystérieuse sur leur disparité et leur rivalité, favorisées par le conflit théologique qui les opposa. « *Je lui ai résisté parce qu'il s'*était *mal comporté* », a écrit Paul à propos de Pierre (Galates 2, 11) : convaincu que la croyance au Messie et à son sacrifice était l'unique source de salut, il lui reprochait en effet de vouloir soumettre aux préceptes de la loi juive les nouveaux convertis, non juifs (les *gentils*).

L'éclairage de nature moins savante apporté par plusieurs plumes (dont Rey et Chantreau, 1989) mérite l'attention, ne serait-ce que pour son côté attendrissant : les paroisses pauvres ne disposant pas de parures en suffisance pour vêtir chaque statue de saint au jour de sa fête, les ornements prévus pour l'un passaient à l'autre, avance-t-on ainsi. Cette justification semble toutefois ignorer la vénération simultanée, traditionnelle, de Pierre et de Paul (le 29 juin) et faire peu de cas de la piété populaire d'autrefois, si fervente, et qui avait donc à cœur d'honorer les élus, même avec les moyens les plus modestes.

« *De Pierre à Paul, en passant par Jules et Félicien, / Embrasse-les tous, / Dieu reconnaîtra le sien !* », chantait Brassens (*Embrasse-les tous*, 1960). Rejoints par Jacques, Pierre et Paul composent un trio typique, figé, et visant aussi le tout-venant : « N'importe qui est capable d'accomplir ce travail, Pierre, Paul ou Jacques ! » Ces glorieux anonymes produits en exemple seraient les descendants des saints, au moins par le biais de leur culte et de leur prénom, que la dévotion distribua à profusion.

Une Porsche et un whisky

Avec Laurent, Paul partage une étonnante propriété langagière, celle d'animer un stéréotype usuel sans même y être cité : en effet, pas plus que le premier, patron des rôtisseurs, n'apparaît dans être sur le gril (« être *sur des charbons ardents, se consumer d'impatience* ») – qui se réfère pourtant à son martyre sur des braises incandescentes –, le second n'est mentionné dans *trouver son chemin de Damas*, reflet de l'épisode clé de sa conversion. Jusqu'à ce voyage en Syrie, postérieur à l'an 35, Paul rejetait l'enseignement du Christ (qu'il n'a pas connu) et, « mû par une rage meurtrière », pourfendait ceux qui y adhéraient, parmi lesquels le protomartyr Étienne, dont il approuva la lapidation. C'est alors qu'il faisait route vers Damas pour y capturer des chrétiens qu'une lumière aveuglante l'enveloppa, et que, projeté au sol, il entendit la phrase fameuse : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Devenu depuis sa vision « *l'instrument choisi par le Seigneur pour faire parvenir son nom auprès des nations païennes* » (Actes 9, 15), il déploya un zèle missionnaire intense, dont témoigneront ses

Les Actes des Apôtres ne précisent pas comment voyageait Paul sur le chemin de Damas, et, selon la même source, sa vision ne fut pas partagée par ses compagnons. Pour restituer le choc qui entraîna sa conversion, les artistes n'ont pas hésité à peindre des toiles à la mise en scène fastueuse, avec chevaux et cavaliers (Luca Giordano, *La conversion de saint Paul*, 1690, Musée des Beaux-Arts, Nancy).

voyages autant que ses épîtres (antérieures aux évangiles), destinées à propager la doctrine et à stimuler les jeunes communautés qu'il suscita.

Il est théoriquement malaisé d'introduire « *trouver son chemin de Damas* » dans la langue de tous les jours : en effet, selon Bologne (1991), « l'allusion suppose une révélation extraordinaire suivie d'une conversion brusque, qui entraîne un bouleversement dans la vie intérieure. Conditions rarement réunies, faut-il le dire, *ce qui ajoute un brin d'ironie à l'emploi de l'expression* ». Mais de subtiles extensions autorisent à définir cette dernière par « s'amender », « rencontrer son véritable destin », « voir la lumière » (les Anglais la rendent par « *to see the light* »). Certes, on l'a mise à toutes les sauces. Analysant la stratégie de la marque Porsche, Gilles Bonnafous observe que ce constructeur « a trouvé son chemin de Damas en se recentrant sur son métier, à savoir le concept historique de la 911, pour opérer une mutation dans la continuité » (*Motorlegend*, janvier 2001). Quant au chroniqueur Philippe Alexandre (*L'Express Culture*, 1er février 2006), il rapporte que

George W. Bush, alors président des États-Unis, « a trouvé son chemin de Damas dans un salon d*u Holiday Inn de Midland, Texas* » : il s'y était entretenu avec le révérend Blessitt (littéralement : *Bénis cela*…), qui lui demanda si, en cas de mort subite, il était sûr d'aller au paradis. Bush, qui répondit par la négative, prit soin depuis lors de faire précéder d'une prière les séances de travail à la Maison-Blanche, en confessant que, sans cette rencontre providentielle, il serait encore attablé dans un bar texan à chercher le paradis au fond d'un whisky.

Front dégarni et bouche ouverte

Juif mais citoyen romain pour être né dans la province romaine de Cilicie (Turquie), l'évangélisateur qu'Alain Decaux a décrit comme un épistolier grandiose et un convertisseur génial (*L'avorton de Dieu*, 2005) troqua son nom hébreu de Saül (« le demandé, le requis ») pour celui de Paulus (« petit, *sans importance* ») : référence à sa faible taille, mais surtout signe d'humilité et souci d'ouverture au monde latin. Il maîtrisait aussi le grec, ce qui développa encore son apostolat. Cette polyvalence laissera une trace, profane et insolite, dans *Le Point* (25 juillet 977), cet hebdomadaire qualifiant Jacques Séguéla de « saint Paul de la pub », « qui se fait grec avec les Grecs et romain avec les Romains » : le célèbre publicitaire avait admis ne souscrire à aucune opinion politique, et être tantôt mitterrandiste, tantôt chiraquien.

Sur le plan physique, et selon son disciple Onésiphore, saint Paul était bien bâti, mais plutôt petit sur ses jambes arquées. S'il offrait « *parfois l'air d'un ange, parfois d'un homme* », la postérité a surtout retenu de lui sa calvitie : d'un individu au front dégarni, on affirmait au Moyen Âge qu'il était (*pelé*) *devant comme saint Pol* – comparaison qui alla entre autres au poète Eustache Deschamps (1346-1406). On distinguait jadis la *tonsure de saint Pierre*, ronde et classique, de *la tonsure de saint Paul*, crâne totalement rasé, avec, le cas échéant, maintien d'une bande de cheveux d'une oreille à l'autre en arrière de la tête.

« Parler comme saint Paul, *la bouche ouverte* » revenait à « s'exprimer de manière claire ». La propagation du message chrétien fut facilitée par la parfaite connaissance des langues qu'avait l'apôtre des gentils. On le voit ici s'entretenir avec des Juifs et des Grecs, mais il savait aussi le latin (Émail du XIIe siècle, Victoria and Albert Museum, Londres).

Le fougueux prédicateur – qui connaîtra lui-même les geôles de Damas – ne mâchait pas ses mots. Par « *parler comme saint Paul, la bouche ouverte* », on entendait naguère « s'exprimer *avec clarté, de manière à bien se faire comprendre* » : « Je parle comme saint Paul, la bouche ouverte… ; qui se sent morveux se mouche… ; je vous dis votre fait, et ne vais pas cher*cher midi à quatorze heures* » (*Sermon en proverbes*, Anonyme, XVIIIe). Par dérision, cette formule a bientôt ciblé le phraseur ou le plaisantin qui s'écoute discourir. Elle demeure en vogue chez les Angevins, sous l'acception de « parler à tort et à travers, quitte à dire des bêtises » (Briand, *On cause comm'ça icitt*, 2002).

Même si les prénommés Pol vivant en Belgique sont treize fois moins nombreux que les Paul (en gros, 3 600 contre 47 000 – chiffres de 2000), la graphie Pol a

Cette gravure sur ivoire date du VIIe siècle. D'autres portraits furent fabriqués en terre de Malte, le bienfaiteur de l'île y figurant souvent avec les serpents qu'il vainquit.

longtemps été dominante (« la feste de sainct Pol »). Au XIXe siècle, d'après le folkloriste Sébillot (Paul de son petit nom), les marins de la Manche personnifiaient le soleil en l'appelant Pol : « V'là *Pol qui se lève !* » *Pô* est un Paul dialectal, wallon, dans èsse à Sint-Pô, pour « avoir le gousset vide » : « Tout Liégeois saisit le jeu de mots entre pô (*peu*) *et* Sint-Pô, *la cathédrale Saint-Paul à Liège* », soulignait Jean Haust (1923), en notant qu'au XIIIe siècle déjà, Rutebeuf invoquait dans le même esprit la *paroisse Saint-Pou*.

Un serpent et des mamelles

Qu'était la *grâce de saint Paul*, dite également *terre* ou *pierre* du même saint ? Une terre blanche, crayeuse, dont on produisait des tablettes et des poteries (bols, écuelles, plats) à son effigie en leur prêtant des pouvoirs thérapeutiques. Après le naufrage en Méditerranée du bateau qui le menait à Rome, Paul avait échoué sur l'île de Malte, qu'il n'allait pas tarder à christianiser, mais où, dès son arrivée, il fut mordu par une vipère en ramassant du bois. Tous craignaient de le voir tomber raide mort, mais il ne ressentit aucun trouble. Il jeta le reptile au feu et on le salua comme un dieu (Actes 28). À dater de ce jour, l'île fut définitivement délivrée des serpents et des scorpions. Son bienfaiteur, qui y resta trois mois, en guérit tous les malades, dont le père du premier citoyen du lieu, Publius, chez qui il logeait.

Cuite et garnie de son image, la terre qu'il avait foulée et comme sanctifiée fit très tôt office de panacée contre les morsures, les venins et les poisons, puis contre les fièvres et les dysenteries. Navigateurs et fidèles s'approvisionnaient des portraits, objets miraculeux ou simples souvenirs qu'on en tirait. Ceux-ci furent très prisés jusqu'au XVIIIe siècle, époque où Sonnini, naturaliste et secrétaire de Buffon, récusa les propriétés de leur matière première : « *censée guérir une multitude de maladies dans les pays (Espagne, Italie) où les esprits sont plus disposés qu'ailleurs à la crédulité, mais aux yeux de la raison et de l'expérience, ses vertus se réduisent à fournir un léger sudorifique* ». Avec ou sans amulettes, Paul est toujours prié contre les infestations de serpents, et, en raison de son naufrage, contre les tempêtes en mer.

Des traités d'histoire naturelle, ainsi que le *Supplément* à la sixième édition (1835) du Dictionnaire de l'Académie, nommaient *mamelle*

Quelques années après sa conversion et son baptême, Paul, revenu à Damas, y fut à son tour emprisonné comme chrétien. Il parvint à s'échapper de la ville dans un panier que firent descendre ses amis, du haut des remparts (Détail d'une mosaïque du XIIe ou XIIIe siècle, cathédrale de Monreale, Sicile).

de saint Paul ou *téton de saint Paul* une variété d'oursins fossiles à gros mamelon, provenant sans doute des parages maltais. Un champignon a été identifié à son tour par cette locution, pour la forme de sa partie supérieure ou chapeau. Quant au *saint-paul* seul, c'est un cépage noir des Alpes-Maritimes.

« Fais usage d'un peu de vin »

Pierre et Paul fraternisent à leur manière dans la botanique populaire, puisque la primevère, dite *clé de saint Pierre*, est aussi *herbe de saint Paul*.

Passons sur le *mal de saint Paul*, qui fut localement associé aux pathologies épileptiques, convulsives et hystériques, pour épingler la valeur curative considérable attribuée par le passé à l'*herbe de saint Paul*, appellation vernaculaire recouvrant en fait deux espèces botaniques : d'une part, la primevère officinale (*Primula veris*, dite aussi *clé de saint Pierre*, *herbe divine*, *coucou*, *primevère de printemps*, *guérit-vite*) ; d'autre part, la grande aunée, aux fleurs jaunes et à la racine aromatique et tonique.

Une autre *herbe de saint Paul* est l'aunée. On l'ajoutait au vin pour obtenir une potion salutaire, procurant « joie et plaisir ».

Pour certains herboristes commercialisant le vin d'aunée, les vertus de la seconde auraient été célébrées par saint Paul en personne, qui la conseilla à son collaborateur Timothée pour sa santé délicate. En réalité, Paul s'est borné à lui recommander du vin (ce qui n'est déjà pas si mal) : « Ne continue pas à ne boire que de l'eau, mais fais usage d'un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions » (1 Timothée 5, 23). Mais par la suite (XIIe siècle), s'établit l'usage thérapeutique d'ajouter au vin des feuilles d'aunée, ou d'y faire macérer ce végétal pendant vingt-quatre heures avant consommation. On obtenait ainsi une *potion de saint Paul* (*potio sancti Pauli*), réputée fébrifuge, efficace contre la contagion des pestiférés, et souveraine en cas d'attaques des nerfs. La médecine du temps prescrivait de surcroît, pour soulager les maux respiratoires, l'*antidote de Paul* (*antidotum paulinum*), où le vin, servi chaud, était à nouveau enrichi d'aunée. Pour ses facultés touchant au corps, mais aussi à la pureté de l'âme et à la foi, cette plante vivace (nom scientifique : *Inula helenium*) fut magnifiée en 1675 par l'écrivain Helmhardt von Hohberg dans son *Jardin de joie et de médecine du roi David* : « L'Inula *résiste au poison, éclaire la poitrine malade / Et donne au cœur joie et plaisir. / Celui qui aime la parole de Dieu et son Église, / Qu'il traverse sans peine la vallée des soupirs de la vie* » (in *Encyclopédie des symboles*, dir. Michel Cazenave, 1999).

Le front dégarni est une caractéristique de l'iconographie de Paul.

Sur ce détail de la *Cène* signée Philippe de Champaigne (1652),
Judas tient dans la main gauche la bourse aux trente deniers (Musée du Louvre).

Judas : le réveil maudit

Maurice GILLET

Par ses couleurs et sa puissance d'évocation, le *Baiser de Judas*, peint par Giotto au début du XIVe siècle, est la fresque la plus remarquable de la chapelle des Scrovegni à Padoue.

« La presse belge est-elle passée en mode Judas, les médias sont-ils devenus sans foi ni loi ? », s'interrogeait naguère (2012) *Le Vif/L'Express* en invoquant les fuites de la médiation confidentielle entre Michèle Martin et Jean-Denis Lejeune, ou encore l'une ou l'autre rumeur propagée par le livre *Question(s) royale(s)* du journaliste Frédéric Deborsu. *« Vatican : les judas au tribunal »*, titrait la *une* de *Libération* (28 septembre 2012) au moment du procès, pour divulgation de documents secrets, du majordome de Benoît XVI. Au gré des commentaires, la vie politique se parsème de *baisers de Judas* : en France, celui de Mitterrand à Mendès-France (1981), celui d'un DSK déchu à son *« amie »* Martine Aubry (2011), celui de Patrick Buisson à un Nicolas Sarkozy enregistré à son insu (2014).

Ainsi, même hors du contexte religieux, le paria des Évangiles revient-il périodiquement à l'avant-scène, par les flétrissures attachées à son nom. Un nom qui, au IVe siècle déjà, puis surtout au Moyen Âge, devint le terme d'injure, synonyme de *« félon »*, qu'il restera : *Judas !* (avec ses variantes *Tu n'es qu'un Judas !, Sale Judas !, Nouveau Judas !, Espèce de Judas !*) *« s'emploie couramment pour*

accuser un faux ami de trahison ou un amant (voire un mari) d'infidélité » (Édouard, 1979). Longtemps étalon suprême de la déloyauté pour avoir livré à l'ennemi l'armée de Charlemagne, le légendaire Ganelon fut à son tour traité de *Judas*, et, dans les mentalités, sa vilenie s'effaça devant celle de l'apôtre réprouvé. Celui-ci, perçu comme l'emblème du Juif déicide, sera associé à l'antisémitisme : *À mort Judas !*, scandait-on en 1940 lors des rassemblements nazis à Berlin. Dans ce cas, l'identité même prédestinait à l'ostracisme : les mots *Juif* et *Judée* sont rapportés à l'araméen *Yehuda*, tiré d'un verbe signifiant « *louanger* » et qu'illustra Juda (sans *s*), l'un des fils du biblique Jacob et ancêtre éponyme d'une des tribus d'Israël. C'est en l'honneur de ce patriarche de la Genèse, voire de son homonyme Judas Macchabée, gloire de l'histoire juive du IIe siècle avant notre ère, qu'avait cours, à l'époque du Christ, le prénom que discrédita le fourbe disciple. Il fut néanmoins encore chichement dévolu chez nous jusqu'en 1910, alors que, sous une forme voisine, le violoniste Yehudi Menuhin († 1999) lui conféra une notoriété planétaire. Des sites français de prénoms continuent à répertorier *Judas*, l'un d'eux prédisant sans rire que les enfants appelés de la sorte seront « *directs, charmants et francs* ».

« *Judas se pend* », une des illustrations des *Très Riches Heures* du duc de Berry (XVe siècle). Dans les Actes des apôtres, Luc, seul dans son cas, fait état d'une mort plus répugnante : par explosion des entrailles et éventration (folio 147, manuscrit du musée Condé, Chantilly).

Au plus larron la bourse

Seul des Douze à provenir de la province de Judée (les autres étant Galiléens), Judas, redevable de son surnom d'Iscariote à sa naissance dans le village de Kériyoth, fut, selon Jean, le trésorier de la communauté : en garde trace la vieille formule « *Au plus larron la bourse* », avertissant du danger qu'il y a à déposer son argent entre les mains de celui dont devrait le plus se méfier. « *Ne jamais faire confiance à un baiser de Judas, à un chien étranger et à un pied de cheval* », enseignait un proverbe allemand. Fielleuse étreinte, le baiser était un signal convenu : « *Celui que je vais embrasser, c'est lui ! Prenez-le !* », avait annoncé le misérable aux soldats venus arrêter Jésus. Au sens d'« *acte de délation, d'hypocrisie ou d'affection feinte* », de « *caresses que fait un homme à un autre pour le trahir* » (Furetière, 1690), l'expression *baiser de Judas* (ou *baiser de la mort*) dénotera parfois la vénalité, comme le font les *deniers de Judas*, « *salaire d'une trahison* ». Dans son sillage, on relèvera *judacerie* (« *accolade sournoise* ») et *judacer* (« *embrasser pour tromper* »), sortis d'usage, mais que renseignaient des lexiques d'argot (Vidocq, 1837). « *Plus traistre que Judas* » apparaît dans la *Comédie des proverbes* (1633), tandis que le

nom propre s'utilise adjectivement en 1670 chez Molière (« *Que voilà qui est scélérat ! Que cela est judas !* », dans *Le Bourgeois gentilhomme*), et, trois siècles plus tard, chez Frédéric Dard (« *la bouche constipée, le regard judas* »).

Le judas, dispositif permettant d'observer « *pour ainsi dire en trahison* », est devenu un allié de la sécurité domestique.

Plus d'un personnage des textes sacrés aura nourri le vocabulaire : un moïse (« *couffin* », en 1889, réminiscence du berceau voguant sur le Nil) ; un balthazar (« *fastueux festin* », en 1851, d'après les orgies du dernier roi de Babylone) ; un jésus (en 1704, « *format de papier* » filigrané IHS, puis, en 1881, « *saucisson* » par analogie avec l'enfant emmailloté), etc. Quand il n'est pas un gros mot, le judas, avec une minuscule, désigne, lui, et depuis 1770, le petit système, optique ou non, permettant d'épier au travers d'une porte, sans être vu, « *pour ainsi dire en trahison* », comparait l'astucieux Littré. « *Un judas dans une église !* », faisait mine de s'indigner Guy Bedos dans son sketch *Saint-Tropez, c'est trop snob !* (1970) : par l'œilleton, on filtrait les entrées dans l'édifice, accessible seulement sur invitation.

« On hait beaucoup les rousseaux »

Les croyances populaires se sont emparées de la figure du renégat. Dans les mystères médiévaux, il arrivait que le titulaire du rôle odieux se fasse réellement lyncher par la foule. (En Italie, à Pâques 2000, l'acteur jouant Judas dans une Passion s'est pendu accidentellement en mimant la scène du suicide.) La tradition et l'iconographie ont prêté à l'infâme la couleur de l'enfer, d'où la malédiction qui visa les roux, ces porteurs de *poils de Judas* ou de *barbes de Judas* : « *On tient que Judas était rousseau ; c'est pourquoi on hait beaucoup les rousseaux* » (Furetière). Les taches de rousseur elles-mêmes, que l'on prétendait effacer au contact des feuillages agités lors du dimanche des Rameaux, étaient qualifiées de *brans de Judas* (« *bran* », partie grossière du son) ou, simplement, de *taches de Judas* (*tatche*, *taque*, *tètche*) : « *Al a s'visache plein d'taques d'Judas.* » *Bren de Judas* a fonctionné également comme sobriquet dénigrant les roux, à l'instar de *Poil de carotte*.

Par *point de Judas*, des joueurs de cartes entendaient le pli de treize points, et, si être treize à table porte malheur, c'est, a-t-on soutenu, en raison des treize convives de la dernière Cène, prélude à la mort de Jésus – et de son délateur. Mais le chiffre treize était déjà réputé funeste dans l'antiquité grecque, où Philippe de Macédoine périt assassiné alors qu'il venait d'ajouter sa propre statue à celle des douze dieux. Une des locutions les plus récentes fait appel au *cul de Judas*. Originaire du Portugal (« *Os cus de Judas* »), elle symbolise le bourbier où s'empêtra ce pays pendant la guerre coloniale d'Angola (1961-1974) : une descente aux enfers ou « *dans le trou du cul du monde* », cet « *anus mundi* » qui baptisa aussi le camp d'Auschwitz selon le propos d'un médecin SS.

Exil lunaire

La tournure *être comme Judas sur des épines* (« *dans une situation embarrassante* ») s'inspire d'une légende franc-comtoise selon laquelle le perfide, seule créature ainsi châtiée, fut relégué par Dieu dans la lune, pour l'éternité, la tête

serrée entre deux fagots d'épines. Une autre superstition a même cru voir dans les tavelures de la pleine lune la silhouette du maudit, « *pendu à un arbre touffu, sureau pour les uns, prunier ou abricotier pour d'autres, qui y distinguent la corde avec le nœud coulant* » (*L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1911). Notre satellite a volontiers renvoyé à l'imaginaire les profils fantasques de proscrits ou d'exilés, sortes de croquemitaines répondant à ceux des mares et des étangs : *Bruno au fagot*, aspiré là-haut pour inconduite, pouvait capturer dans son repaire les enfants désobéissants ; capables de rapts analogues, *Jean des Choux* et *Jean Navet*, bannis pour vol de légumes ou non-respect du repos dominical, allumaient des feux dans leur antre céleste.

La *Judas*, bière brassée en Belgique, est forcément *traître* : à la dégustation, on ne s'aperçoit pas de son taux d'alcool élevé.

En Lorraine, le samedi saint, le prêtre enflammait le *feu de Judas*, un bûcher rituel. En Alsace, on brûlait le judas, coutume dite aussi *brûlage des Juifs* ou *brûlage du Juif rouge*. Dans les rues de Metz, un des enfants de chœur maniant la crécelle (les clochettes ne tintent pas du jeudi saint à Pâques) était « *le judas* » pour ses camarades qui le pourchassaient. En pays rhénan, la *semaine de Judas* (*Judaswoche*) correspondait à la semaine pascale. En Belgique, selon Reinsberg-Düringsfeld (1862), à la messe du jeudi saint, « *on ne se donne point la paix comme dans les autres fêtes, par horreur pour le baiser sacrilège que le traître donna à son maître* ».

Le feu de l'enfer

En raison de ses accointances supposées avec le feu de l'enfer ou avec le rouge ardent de sa tignasse, Judas a été embrigadé dans des incantations rimées censées soulager les brûlures, la plus typique, déjà condamnée dans le *Traité des superstitions* de Thiers (1679), étant : « *Feu, perds ta chaleur / Comme Judas perdit sa couleur / Quand il trahit Notre Seigneur !* » On répétait trois fois la prière, en prononçant les nom et prénoms du brûlé, ou bien, en Wallonie, en soufflant trois fois en forme de croix, et en terminant par cinq *Pater* et cinq *Ave* en mémoire des cinq plaies (Herman et Boomans, *Médecine populaire*, 1929). Un des *Secrets magiques pour l'amour* (Anonyme, 1868) expliquait comment faire revenir un amant : on allume un fagot en l'honneur de Belzébuth pour que la personne à séduire tombe dans les vingt-quatre heures à la merci du solliciteur « *aussi véritablement que Judas est parti après la Cène pour vendre et trahir Notre Seigneur* » ; on récite ensuite le *Pater* et le *Credo*, mais à rebours.

Dans les Vosges, où Judas endossait seul la responsabilité de tous les tourments de la Passion, y compris les crachats au supplicié, on faisait suivre son nom de « *Cratche i nâz !* » (« *Crache au nez !* ») pour éconduire et blâmer un goujat, auteur d'une telle offense. Au XIVe siècle, le vendredi saint, une complainte de ménestrels résumait ainsi la bassesse de l'apôtre : « *Traître Judas, tu fus bien déloyal, / D'avoir trahi, vendu le sang royal ; / Trente deniers aux Juifs, tu l'as*

vendu, / Tu en seras puni et confondu. » Mais, dans un chant profane de la nuit des Rameaux, les Bretons invitaient le malfaisant au repentir, en lui promettant l'indulgence : « *Tu l'as vendu, tu l'as trahi / Sur la croix tu l'verras mouri ! / Judas de rage et de dépit / Trouva un arbre et s'y pendit. / – Judas, Judas, ne t'y pends pas, / Demande ton pardon, tu l'auras !* »

Brassée par Alken-Maes, la bière Judas, qui titre 8, 5°, joue la duplicité : « *Le goût de l'alcool ne se fait pas sentir, ce qui est traître !* », diagnostique un amateur avisé. Judas a laissé d'autres « *reliques* » : au Trésor de la basilique de Saint-Denis, on montrait la lanterne qu'il brandissait au jardin des Oliviers pour guider la troupe vers sa proie ; dans l'abbaye de Saint-Corneille, près d'Aix-la-Chapelle, la marque de Judas aurait été visible sur le linge avec lequel le Seigneur essuya les pieds des apôtres après les avoir lavés. Mais un autre linge issu du même épisode était conservé à Rome : « *Il faut bien que l'un des deux soit faux* », tranchait Calvin (*Traité des reliques*, 1543).

L'oreille et l'épine

En matière de faune et de flore, plusieurs noms vernaculaires se sont appuyés sur celui que Jean décrivit comme « *le fils de la perdition* » :

L'*oreille-de-Judas*, un champignon prisé par la cuisine asiatique.

– L'*oreille-de-Judas*, jadis *aureille de Judas* (ou *de Judée*, *Hirneola auricula-judæ*) est un champignon noir sans queue souvent présent dans la cuisine asiatique, et dont les replis font penser à une oreille humaine. Il croît de préférence sur les troncs des sureaux, un arbre auquel Judas se serait pendu (La Curne, 1749). Le même nom, *oreille-de-Judas*, est allé à un mollusque gastéropode, à coquille oblongue et spiralée, « *aux espèces nombreuses, vivantes et fossiles* », dont trois s'appellent *oreille-de-Midas*, *enfant au maillot* et *chiure de puce* (Rolland, *Faune populaire*, 1877).

Poisson de mer venimeux, la vive a reçu le nom vernaculaire d'*épine de Judas*.

– L'*épine de Judas* est la vive, un poisson de mer des fonds sablonneux, comestible mais redouté pour les épines venimeuses de son dos et de ses branchies. Par l'étymologie, le mot *vive* fait d'ailleurs cause commune avec la vouivre (serpent fabuleux) et la vipère.

– L'*arbre de Judas* (ou *de Judée*) est un gainier (*Cercis siliquastrum*). C'est sous cette variété ornementale à fleurs roses qu'aurait été donné le baiser tristement célèbre. Un autre éclairage insiste sur la forme des

feuilles, évoquant les deniers de la trahison ; une troisième affirme que Judas se serait pendu à l'une de ses branches. *Arbre de Judas* a aussi caractérisé le sureau noir (*Sambucus nigra*), autre arbre de la mort.

- La *vigne de Judas* (ou *vigne de Judée*) est la douce-amère (*Solanum dulcamara*), arbrisseau aux fleurs violettes et aux fruits rouges disposés en grappes rappelant les baies du sureau rouge. Ce végétal à la toxicité établie répondait aussi aux noms de *crève-chien* et d'*herbe à la fièvre* pour ses vertus fébrifuges.
- La *médaille de Judas* est la lunaire, l'aspect de ses fruits (dont on fait des bouquets secs) suggérant, outre le disque lunaire, les pièces d'argent versées en contrepartie de la forfaiture. La langue du peuple l'a aussi pieusement promue *monnaie-du-pape*, en plus d'*herbe aux écus*.

Cet arbuste, le gainier, a été appelé *arbre de Judas* : le baiser aurait été donné sous sa ramure, la forme des feuilles rappelant au surplus celle des deniers de la trahison.

La *vigne de Judas* ou douce-amère. Ses grappes de fruits renverraient aux baies du sureau, un des arbres associés au suicide de l'apôtre.

Par analogie avec la couleur et la forme de ses fruits séchés (à droite), la lunaire est à la fois *médaille de Judas* et *monnaie-du-pape*.

« C'est Judas qu'on a trahi ! »

Loin du champ lexicographique enfin, le réveil de celui qui, de façon parfois pathétique, incarna jusqu'au mythe l'image du mal a été stimulé en 2006 par la diffusion, sinon le matraquage, du fameux *Évangile de Judas* (dont il n'est pas l'auteur, mais le protagoniste), transcription d'un texte ardu, anonyme et fragmentaire du IIe siècle, découvert en 1978 en Égypte parmi plusieurs papyrus très détériorés. Cet apocryphe se fait l'écho d'une « *révélation* » du Christ à

En 2006, la publication de la traduction française de *L'Évangile de Judas* s'est accompagnée d'un battage médiatique digne de celui qui entoura, trois ans plus tôt, le *Da Vinci Code*. Dénominateur commun aux deux textes : des secrets que l'Église dissimulerait aux fidèles pour conserver son crédit.

Judas, celui-ci étant exonéré de sa cupidité et de sa perversité, et présenté comme l'apôtre le plus proche du maître : par son geste, n'en accomplit-il pas la volonté de « *sacrifice de l'enveloppe charnelle* » et de rédemption ? Le document a donné du grain à moudre aux indécrottables théoriciens du complot et aux partisans d'une réhabilitation, dont la quête a traversé les siècles, mais que Rome a toujours repoussée : « *C'est Judas qu'on a trahi !* », claironnera un slogan provocateur (*Nouvel Observateur*, décembre 2010).

Gardons à l'esprit que cet écrit, à contrepied des évangiles canoniques, est une œuvre gnostique, propre à un système de pensée initiatique du début de l'ère chrétienne, et qui instituait certains privilégiés en dépositaires d'un savoir caché. Il est d'un tel hermétisme aujourd'hui qu'il ouvre la voie aux interprétations les plus audacieuses. Pour le professeur Maurice Sartre (*Historia*, décembre 2006), si l'idée d'un Judas « *instrument du plan de Dieu* » n'est pas neuve, le personnage reste aussi fantomatique qu'hier, et il serait vain de fantasmer sur sa prétendue disculpation, son Évangile, en définitive, « *ne modifiant pas d'un iota ce que l'historien aujourd'hui peut connaître de Jésus et du milieu dans lequel il enseigne et agit* ».

Sortie en 1545 des ateliers de l'imprimeur toulousain Jacques Colomiès, cette modeste gravure est sûrement la seule consacrée à la naissance de Judas Iscariote (Bibliothèque municipale de Toulouse).

Saint Jean,
entre flore, faune et argot

Maurice GILLET

Le panneau central du *Triptyque de la vie de Saint Jean Baptiste* peint vers 1450 par Roger van der Weyden montre l'épisode le plus classique : Jean baptisant Jésus dans le Jourdain (Berlin, Musées d'État).

S'il existe autant de saints Jean que de jours dans l'année, seuls trois d'entre eux auront pourvu la langue de tournures et de vocables imagés, aujourd'hui parfois désuets. Nous les convoquons ici, comme nous l'avons fait naguère pour Pierre, Paul ou Judas (cf. *Bulletin*, n°s 108, 113 et 117).

Voici l'évangéliste, vecteur d'une Bonne Nouvelle qui l'institua au XVIe siècle bienfaiteur des métiers diffusant l'information et le savoir : typographes,

imprimeurs, éditeurs. Dans leurs ateliers, l'outillage (pinces, casses, composteurs) s'appelait un *saint-jean*, et sa fête, jadis chômée, y suscita l'expression *prendre son Saint-Jean* pour « *quitter l'ouvrage, abandonner son patron* ». Les tonneliers l'érigèrent à leur tour en protecteur, en raison du martyre auquel il aurait échappé à Rome, près de la Porte latine : comme eux en effet, « Jean porte la tine » (le tonneau), interprétèrent-ils, avec cette nuance que la tine serait également la cuve, emplie d'huile, où on voulut l'ébouillanter.

Ensuite le Chrysostome (en grec « Bouche d'or »), père de l'Église d'Orient, et, à son corps défendant, de l'étiquette de *saint-Jean bouche d'or*, accolée par ironie au beau parleur ou au bavard « qui ne saurait *garder son secret* ». Chez Brassens (*Le sceptique*, posthume), elle symbolise le baratineur, le doreur de pilules : « *Les "saint-Jean bouche d'or", les charmeurs d'auditoire, / Les placements de sentiments de tout repos, / Et les billevesées de tous les répertoires, / Et les morts pour que naisse un avenir plus beau, / "Je ne crois pas un mot de toutes ces histoires".* » Mais ce syntagme n'est plus guère compris : un étudiant de l'ULB l'orthographia *Singe en bouche d'or* (!), indiquait le linguiste Marc Wilmet (*Grammaire critique*, 1997).

Des herbes, du pain et des petits pois

Le champion de la productivité phraséologique reste cependant, et de très loin, Jean-Baptiste, le Précurseur, « le plus grand saint après Marie », selon feu François Lebrun, historien du catholicisme. C'est lui dont la fête du 24 juin, proche du solstice d'été dont elle a perpétué les rites anciens et propitiatoires, qui est l'éponyme des *herbes de la Saint-Jean* – verveine, armoise, renouée, fougère, joubarbe, marguerite, millepertuis, cuscute, etc. Pour vaincre fièvres et douleurs par exemple, on cerclait le corps d'une *courroie de saint Jean*, en lierre tressé. Le nom spécifique de *saint-jean* alla même quelquefois à toute plante, qui, réduite en cendres par les *feux de la Saint-Jean*, s'appliquait sur la partie malade. Dans l'arsenal thérapeutique, ces simples bienfaisantes (wallon *ièbes di sint Djan*), cueillies à l'échéance calendaire, n'étaient qu'une dizaine, mais, au gré des usages, on en a recensé plus de deux cents. De quoi motiver l'adage « C'est plus compliqué que toutes les herbes de la Saint-Jean » en cas de situation complexe, et la locution « *employer toutes les herbes de la Saint-Jean* » pour « mettre toutes les chances de son côté ». Cette panacée botanique n'aura pas produit d'effets chez Brassens (encore lui, ici dans *Une jolie fleur*, 1954) : « Puis un jour elle a pris la clé des *champs / En me laissant à l'âme un mal funeste / Et toutes les herbes de la Saint-Jean / N'ont pas pu me guérir de cette peste.* »

Le millepertuis, une des multiples *herbes de la Saint-Jean*, fut également connu sous les dénominations vernaculaires de *barbe de saint Jean* et de *sang de saint Jean*. Le même registre disposait de *bâton de saint Jean* pour la renouée, de *tête de saint Jean* (verveine), de *ceinture de saint Jean* (armoise), etc. La cueillette à reculons n'était pas rare parmi les pratiques magiques qui accompagnaient la récolte dans la rosée du petit matin.

Rayon végétal encore, le *pain de Saint-Jean* (allemand *Johannisbrot*) est à base de caroubes, que Jean aurait consommées dans le désert : la ressemblance des

gousses avec l'insecte vaut aussi au caroubier de s'appeler *arbre à sauterelles* (anglais *locust tree*), ce qui mettrait la tradition en accord avec l'Évangile, qui, hormis le miel, ne mentionne que les sauterelles pour tout aliment rompant le jeûne de l'ascète. La comptine, elle, a préféré retenir les pois : « Saint Jean-Baptiste dans le désert / Ne mangeait que des pois verts / Et vous, petit polisson / Qui ne mangez que des bonbons / Vous voudriez aller au Paradis ? / Nenni, nenni, nenni ! »

L'ermite du désert se serait nourri de caroubes, d'où le nom de *pain de Saint-Jean*. Leurs gousses font penser aux sauterelles dont parlent les textes sacrés, mais aussi aux cosses garnies des pois verts de la comptine.

« Donne-moi du rouge »

Essaimant dans la flore, le prédicateur se propagea de la même manière dans la faune populaire, l'entomologie surtout. La *mouche de Saint-Jean* (la cantharide, non luminescente) correspond plutôt en Ardenne et à Liège (*mohe di sint-Dj'han*) à la luciole : « *La mouche de Saint-Jean sillonne nos nuits d'été avec sa lanterne d'acétylène* », poétisait l'abbé Conrotte, curé des Éneilles (Durbuy) et ancien professeur de rhétorique au Séminaire de Bastogne (*Les Éneilles à travers les âges*, Arlon, 1912). Promu *ver de Saint-Jean*, le ver luisant (lampyre) fut regardé tel un porte-bonheur, ou comme l'âme d'un enfant mort sans baptême. Par *hanneton de la Saint-Jean* (*baloûje di sint Djan*), on entendait un spécimen jaunâtre ou rouge rouille, plus petit que son congénère commun, et dont le nom savant (*Amphimallon solstitiale*) rappelle le solstice. Dans la province française, on se préservait des chutes en portant sur soi les cornes d'un autre coléoptère, le *barbot de saint Jean* (variantes : *bête* ou *escargot de saint Jean*). « *Donne-moi du rouge, je te donnerai du blanc !* », disaient les gosses en crachant sur ce scarabée bousier : sous l'effet de la salive (le blanc), la bestiole secrète une substance (le rouge), assimilée par la croyance aux gouttes

En Ardenne, on a volontiers désigné la luciole par *mouche de Saint-Jean*.

Plus petit et plus velu que les autres, le *hanneton de la Saint-Jean* est de sortie au moment du solstice d'été.

de sang dont elle se serait abreuvée au pied de la Croix. Sont au surplus notés çà et là *cerf Saint-Jean* pour le cerf-volant (lucane), *oiseau de saint Jean* (martin-pêcheur), *poule de Saint-Jean* (coccinelle). Quant à l'*œuf de la Saint-Jean*, sa coquille ne craignait pas les chocs : en Wallonie et dans les Vosges, lors des lancers d'œufs où se mesuraient les jeunes gens le dimanche, les plus malins ne juraient que par ce projectile.

Davantage que le 1er janvier, le 24 juin a représenté une date charnière de la vie rurale, celle où fermiers et domestiques réitéraient pour un an leurs accords verbaux ou les résiliaient : « – *La Saint-Jean qui s'approche / Maîtresse, je m'en vais* ! / – *Reste donc, ma servante / Ton gage doublerai* ! », confirme la vieille chanson. À cette époque, les brebis mettent bas l'*agneau de la Saint-Jean* : ce premier-né, emblème ancestral d'innocence, de renouveau et de sacrifice, est rapporté à l'annonce, par Jean, de la venue de l'Agneau de Dieu. Moins prestigieuses étaient les naissances ultérieures, d'où le belgicisme (*chat*) *d'après la Saint-Jean*, qualifiant le petit d'homme : « enfant malingre né de parents âgés » (Doppagne et al., 1994) ; « le maigrelet, chétif, le mal-parti, c'est un chat d'après la Saint-Jean, allusion à la dernière portée de l'année, quand la chatte est déjà épuisée » (Lefèvre, 1977). Si un ingénu est réputé *doux comme un Saint-Jean-Baptiste*, la comparaison être comme le feu de la Saint-Jean, plus péjorative, a visé un propos enflammé mais insipide, « allumé, tel le bûcher, en *ce beau jour de juin où l'on a le moins besoin de se chauffer* ».

Saluant le début de l'été depuis des temps immémoriaux, la coutume des *feux de la Saint-Jean* s'est aujourd'hui estompée au profit des brasiers, allumés pendant le carême mais non christianisés, qui préludent au renouveau de la nature.

Comme Robert Charlebois

Au XVIe siècle, *hériter de la besace saint-Jean* équivalait à « *mener une existence de pauvreté et d'errance* », alors que *faire comme saint Jean qui donnait le baptême sans l'avoir reçu* revenait à « se mêler d'enseigner ce qu'on n'a pas appris ». Le *mal Saint-Jean* nomma l'épilepsie : selon une légende auvergnate, Jean se vit refuser par Dieu le privilège de voir le tonnerre, car il risquait de mourir de frayeur ; en insistant, il obtint satisfaction, mais il fut foudroyé et souffrit toute sa vie du mal caduc. C'est depuis lors qu'un éclair précède le tonnerre en guise d'avertissement, renchérit une version nivernaise.

Au début du XIXe siècle, les Canadiens français, spécialement dévots envers le pieux modèle dont ils distribuaient le prénom de façon pléthorique, furent surnommés des *Jean-Baptiste* (Gaidoz et Sébillot, 1884). En 1977, le 24 juin a même été officiellement proclamé Fête nationale des Québécois, croyants ou non. Dès

1834 et jusqu'à une récente laïcisation, de fastueuses processions avec chars s'ébranlaient ce jour-là, où un enfant, flanqué d'un mouton, tenait le rôle du saint. Tous les garçons aspiraient à *faire le Jean-Baptiste*, privilège que connut dans sa jeunesse le chanteur Robert Charlebois. Selon Yvan Lamonde (*Histoire sociale des idées au Québec*, 2000), au temps où une part de la population était analphabète et où on lisait les journaux en public dans les auberges, la presse, pour répandre ses thèses, tablait sur d'édifiants dialogues impliquant toujours un nommé Jean-Baptiste. *Saint-Jean-Baptisard*, avec suffixe dépréciatif, est renseigné par Dulong (*Dictionnaire des canadianismes*, 1999) comme une désignation dénigrante de certains francophones de la Belle-Province, *« aux idées dépassées et retardataires »*. L'imprécation *Batisse !*, liée au saint et qui traduit l'agacement, l'incrédulité, la surprise, relève de l'habitude propre aux Franco-canadiens de *sacrer* (jurer) en mobilisant des personnages, concepts ou objets religieux (cf. *Tabarnac !*, *Osti !*, *Câlisse !*), tandis que, réduit à *Baptiste*, le sobriquet générique a eu cours là-bas dans le parler familier pour cibler le tout-venant : *Paye, Baptiste !* rend ainsi l'idée que ce sont toujours les petits contribuables qui déboursent.

Irrévérencieux

N'être que de la Saint-Jean, qui évoque le dénuement du Baptiste, s'est employé *« pour abaisser le mérite de quelqu'un, et faire entendre qu'un autre lui est bien supérieur »* (*Dictionnaire du bas-langage*, 1808). D'après l'iconographie, Jean s'était dévêtu pour baptiser le Christ, détail dont s'empara la langue verte pour faire de la formule *être en saint Jean* un synonyme d'*« être nu »* : *« Pas besoin d'être le fakir Birman pour s'apercevoir qu'elle était en saint Jean sous sa robe à fleurs. La pointe de ses roberts perçait l'étoffe »* (Auguste le Breton, 1950). À Liège, le même dépouillement trouvait un écho dans *nou comme saint J'han-l'ognaî*, soit *« nu comme saint Jean à l'agneau »* (Defrècheux, 1886). Rigaud (*Dictionnaire d'argot*, 1888) donnait *faire son petit Saint-Jean* (*« faire l'innocent, le niais »*), ainsi que *nu comme un petit saint Jean* (*« à peine vêtu de mauvaises guenilles, tout nu »*), stéréotypes fondés sur le jeune figurant qui, dans une peau de mouton, campait le saint aux cérémonies de la Fête-Dieu.

La bière lancée en 2012 par une brasserie québécoise pour la fête nationale du 24 juin s'appelle naturellement la Saint-Jean.

À en lire le lexique de Vidocq (1837), l'argot recourait aussi à *faire le saint Jean* pour *« poser un signe convenu entre malfaiteurs »* : se décoiffer, placer la main sur son foulard ou ôter son chapeau, les autres filous sachant alors ce qu'on attendait d'eux. Pour Delesalle (*Dictionnaire d'argot*, 1896), ce *saint-Jean* à allure de signal consistait plutôt à communiquer avec son complice en levant l'index et le médius : n'est-ce pas dans cette attitude que sont souvent représentés les célestes élus ?

Quant au *jour de la Saint-Jean-Baptiste*, « *compris même des plus ignorants et des plus païens* », il a identifié, dans le parler des prisonniers, celui d'une exécution capitale : le supplicié ne périssait-il pas sous la lame, par décollation, à l'instar du saint décapité sur l'ordre d'Hérode après la danse des sept voiles de la lascive Salomé ? (Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, 1866). En cette funeste matinée, *jour du torticolis* chez les Anglais adeptes du gibet, les détenus, complétait Virmaître (*L'argot fin de siècle*, 1894), ne descendent pas à l'heure réglementaire à l'atelier, et ils savent bien ce que cela veut dire : c'est le jour de la Saint-Jean-Baptiste, on décolle un copain.

Enfin, et à nouveau au XIXe siècle, le jargon de certains cabaretiers français et de leurs clients transformait en « *un saint Jean-Baptiste* » le débitant qui *baptisait* son vin : il l'allongeait par une eau qui, sans être celle du Jourdain, le rendait « *digne d'être bu par des chrétiens* ».

Sur le volet droit du retable de van der Weyden, le prédicateur est décapité et sa tête posée sur un plateau tenu par Salomé. L'expression « *offrir sur un plateau d'argent* » passe pour une réminiscence de cette scène, dont se souvenaient aussi les prisonniers parisiens d'autrefois, pour qui le *jour de la Saint-Jean-Baptiste* était celui où fonctionnait la guillotine.

Sur ce détail, l'apôtre Matthieu, tout juste recruté et encore occupé à compter ses pièces, est interloqué par un choix qu'il juge improvisé. Dans l'église Saint-Louis des Français, le tableau décore la chapelle Cantarelli, qui garde mémoire du prélat et mécène français Matthieu Cantarelli, commanditaire de plusieurs peintures sur la vie de son pieux patron.

Bel exemple de clair-obscur, la toile du Caravage, peinte à la Renaissance, montre Matthieu et son entourage dans des costumes de cette époque. À droite, le Christ, accompagné de Pierre, tend le bras vers le percepteur, qui, déconcerté d'être ainsi désigné, porte la main sur sa poitrine, comme pour obtenir confirmation. La scène est rapportée par l'évangéliste lui-même, qui renonça à un parcours jusque-là très lucratif : « En passant, Jésus vit un homme, nommé Matthieu, assis au bureau du fisc, et il lui dit : "Suis-moi". Il se leva et le suivit. »

L'heure de fesser saint Matthieu

MAURICE GILLET

Si son modèle est le *Poverello* dont il prit le nom en accédant à sa charge, un autre saint marque le pape François, comme il l'a confié en 2013 à la revue jésuite *Études* : Matthieu, l'évangéliste. Devenu pontife, le successeur de Pierre a fait sienne la plainte poignante du chef des apôtres, celle qu'exprime, chez Bach, la *Passion selon saint Matthieu* : « *Erbarme Dich* » (« *Aie pitié de moi* »). Mais surtout, il se reconnaît dans le personnage éponyme de *La vocation de saint Matthieu*, cette toile du Caravage (1598) accrochée à l'église Saint Louis des Français, à Rome. Il parle au cœur du Saint-Père, ce tableau-là : « *Je me sens comme Matthieu. C' est son geste qui me frappe : il attrape son argent comme pour dire :"Non, pas moi ! Non, ces sous m'appartiennent !" Voilà, c'est cela que je suis : un pécheur sur lequel le Seigneur a posé les yeux. C'est ce que j'ai dit quand on m'a demandé si j'acceptais mon élection.* »

« *Ces sous sont à moi !* », semble en effet protester ce Matthieu barbu, attablé à son bureau du fisc. De la main droite, il palpe ses pièces, et, de l'index gauche, il se désigne, hésitant, cherchant à savoir s'il est bien le destinataire de l'appel du Christ (« *Suis-moi !* »).

En 1621, l'œuvre du Caravage inspira au peintre hollandais Henrick ter Brugghen une illustration du même épisode, en plan rapproché, et baptisée, non plus « La vocation », mais « L'appel de saint Matthieu » (musée central d'Utrecht).

Son rapport à l'argent avant sa (re)conversion a rencontré de pittoresques échos : là où on emploie volontiers « radin » pour « avare », on recourait naguère à « fesse-mathieu ». De la sorte, et sous réserve de nuances (cf. *infra*), on insinue qu'un grigou est si pingre qu'il serait capable, pour lui soutirer de l'argent, d'infliger une raclée à plus rapiat que lui, en l'espèce ce collecteur d'impôt doublé d'un usurier. Le mot composé, attesté en 1570 et désormais archaïque, figurait chez Molière (*L'Avare*, 1668), où Maître Jacques lance à Harpagon : « *Jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.* » Il apparaît chez Brassens (*La femme d'Hector*, 1958) : « *Chantons pas la langue des dieux / Pour les balourds, les fess'-mathieux.* » Enfin, sous une plume fustigeant « les poncifs europhages », on lit dans *Le Vif* (1er novembre 2002) : « *Français grande gueule ?, Italien combinard ?, Hollandais fesse-mathieu ?* »

Harpagon, dans une gravure contemporaine de la comédie de Molière. « Fesse-mathieu » : ainsi Maître Jacques qualifie-t-il son patron, qui ploie aussi sous les épithètes d'avare, de ladre et de vilain (Bibliothèque nationale de France).

Du fagot au magot

Celui que Pie XII proclamera patron des comptables, et qui l'est aussi, localement, des banquiers, agents de change, douaniers et vigiles, a traîné comme un boulet son statut de publicain, synonyme à son époque de collecteur de taxes au profit de l'occupant. Il encaissait de copieuses commissions et pratiquait des taux d'ntérêt considérables, jusqu'à 45% : « *Véritables oppresseurs au service des Romains, les percepteurs escroquaient les gens pour augmenter leurs revenus. Ils étaient exclus de la communauté religieuse, interdits de Temple et tout le monde les évitait* » (Jones, 1992 ; Giorgi, 2002). Le seul moyen licite de gagner sa vie était le travail, ce châtiment d'Adam (« *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* ») auquel se soustrayaient ces hommes d'argent, qui, de surcroît, pour calculer leurs profits, spéculaient sur un temps qui n'appartient qu'à Dieu.

Le fesse-mathieu est-il vraiment l'avare ou le prêteur sordide qui en remontrerait, en le corrigeant, à l'apôtre décrit comme plus cupide encore ? « *La discussion reste toujours ouverte sur le rôle que joue Mathieu dans cette expression et même sur l'origine de celle-ci* », tempérait Doutrepont (1929).

De l'étymologie populaire, non scientifique, on peut dire ce que l'on a dit de la superstition : par son côté attractif mais peu rationnel, elle est « la poésie de l'ignorance ». Il faut se garder de la prendre au pied de la lettre. Ainsi l'élément *fesse* ne suggère-t-il pas ici la partie charnue de l'individu, mais renvoie au terme sorti d'usage *faisce* (latin *fascia*, lien), qui, signifiant « assemblage par un lien », a produit *faisceau* et *fesser*, ce dernier au départ étonnamment étranger à la *fesse*, héritière, pour sa part, de *fissa* (fente). Les punitions s'administrant d'ordinaire sur le postérieur à l'aide de verges réunies en *faisce* (en fagot, en gerbe), les deux

mots ont fini par se rejoindre. Une explication érudite subsidiaire ne verra dans *Mathieu* qu'une corruption de *métiaus* (métaux), *métal* distinguant la monnaie, opposée aux billets. Le *faisce-métiaus* ne serait donc rien d'autre que celui qui ramasse la monnaie en botte, en tas, avec une prompte avidité. Un sens oublié de *fesser* (« accomplir rapidement, expédier », – à l'image des coups de fouet donnés à la hâte) nourrirait cette interprétation : le *fesse-pinte* était l'ivrogne buvant vite et en quantité ; le *fesse-maille* le grippe-sou raclant de ses doigts crochus les plus humbles piécettes ; les curés pressés fessaient leur bréviaire ; on fessait le requiem en chantant l'office des morts « à la galopée » (Oudin, 1640 ; Bologne, 1986).

Couver son trésor

Cette démonstration (trop) savante, la seule en vérité à épargner Matthieu, n'aura guère convaincu le peuple, ni la plupart des lexicographes. Ils lui ont préféré la référence, plus originale, à l'apôtre rudoyé, ou, à défaut, ils en convoquaient d'autres. L'Académie (1694) comprenait *fesse-mathieu* comme étant celui qui « fait le [saint] Matthieu », en se montrant âpre au gain, tel le percepteur des textes sacrés, thèse encore défendue en 1986 par un commentateur de *L'Avare*. Du Bellay, en 1549 déjà, entendait par *enrichir saint Mathieu* « engraisser un prêteur » : « *S'obliger en beau langage ; / Et puis mettre tout en gage / Pour enrichir S. Matthieu.* » Au siècle suivant, *confrère de saint Mathieu* et *Mathieu* seul furent des sobriquets de l'usurier et du ladre.

D'autres exégètes ont traduit *fesse-mathieu* par *face-*(*de*)*-mathieu*, au motif que l'avare a une face de rat, ou une gueule de mercanti, bref le physique de l'emploi. D'autres encore, dont Ménage (XVIIe siècle), ont décelé dans le vocable une altération de *feste-Matthieu* : le jour de la fête de cet élu était une date majeure, chômée par les banquiers, honnêtes ou non, groupés sous sa bannière. *Fesse-mathieu* a aussi été démembré par astuce phonétique en « faire son Matthieu » : le thésauriseur « *fait s'Matthieu* » là où le pudibond *fait son Joseph*, où la mijaurée *fait sa Sophie* et la chichiteuse *sa Julie*. Pour Édouard (1979), *faire le fesse-mathieu* a simplement consisté à « *frapper la statue de ce saint pour attirer son attention et l'inciter à mieux veiller sur les entreprises placées sous sa protection* », tandis que, de l'avis Sheller (1862), *fesse-mathieu* dénigrait l'homme qui, inspiré par la prudence présumée du saint, pose ses fesses sur sa fortune : couvant sa cassette, il la tient au chaud.

On aura remarqué combien les imaginations s'exercèrent sur le sujet, auquel elles se sont attelées « *en deux coups de cuiller à apôtre* », selon la plaisante *calembourde* recueillie par la linguiste Marie Treps (1999). Reste que l'avarice associée à la figure de l'évangéliste a été répercutée par la comparaison triviale *sec comme le cul de saint Mathieu* (Dubart, 2004), pour un aliment desséché, dont il n'y a plus rien à tirer, et, chez les Méridionaux, par l'injonction ironique *Mange Mathieu, Tu manges du tien !*, destinée au visiteur à qui l'on sert les provisions qu'il a lui-même apportées (de la Colombière, 1868) : bel exemple d'économie forcée ! Si les deux sens familiers et récents (1950) du prénom (« campeur sans chic » et « alpiniste novice », Van Hoof, 1998) sont sans rapport avec son lointain titulaire, il s'est trouvé des auteurs pour rattacher à celui-ci le *matou* (« chat mâle ») : « *Nos anciens faisaient des noms d'animaux avec des noms de saints ; marcou vient de Marc, comme matou de Mathieu* » (La Curne de Sainte-Palaye,

1756). Peut-être est-ce vrai pour le premier, mais pas pour le second, fruit probable d'une onomatopée.

La bévue de l'avocat

Mais voici qu'un autre mot a été imputé au saint : le *galimatias* (« discours confus, charabia ») proviendrait, assure-t-on, du grec « *Kata Matthaion* », soit « selon (saint) Matthieu ». Le premier chapitre de son évangile énumère une longue généalogie du Christ (« *Jéchoniais engendra Salathiel, Salathiel engendra Zorobabel, Zorobabel engendra Abioud, Abioud engendra Éliakim, Éliakim engendra Azor, Azor engendra Sadok, Sadok engendra Akhim, Akhim engendra Élioud, Élioud engendra Éléazar, Éléazar engendra Matthan, Matthan engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus* »). Elle se débitait à l'église « sur un ton de monotone psalmodie » (Rey, 1992), et les fidèles y perdaient leur latin, d'où ce dévoiement sémantique vers le baragouin, sans doute favorisé par les goliards, ces parodistes médiévaux experts en détournements de la liturgie. Cependant, ici encore, cette filiation est discutée : d'aucuns l'ont repoussée au profit du latin tardif *balimathia* ou *ballematia* (« chansons obscènes »), voire *ballimatia* (« cymbales ») ; du provençal *Galimatié*, issu d'*Arimathie* ; du picard *carimafliache* (« galimafrée, mets rebutant, d'où, figurément, monceau de sottises ») ; d'un amalgame de *gallus* (« coq »), sobriquet d'étudiants à la Renaissance, avec le grec *mathêma* (« science », cf. *mathématiques*) ; d'une racine *gal* de l'ancien français exprimant l'amusement (cf. *galant*, *galéjade*).

Que de spéculations ! La justification la plus récréative est ignorée des étymologistes patentés (dont Bloch-Wartburg, 1932). Elle collait néanmoins à la graphie du mot chez Voltaire, pour qui la langue anglaise était « *un galli-mathias de plusieurs autres* ». Il se racontait donc que, dans un procès pour une querelle de voisinage née de cocoricos intempestifs, un avocat novice et ému, plaidant en latin, substitua à la formule adéquate – *gallus Mathiæ* (« le coq de Mathias ») – la bévue *galli Mathias* (« le Mathias du coq »). Sa méprise fit s'esclaffer le juge et, du coup, devint typique des propos confus, quiproquos, imbroglios et coq-à-l'âne. Encore heureux que la fantaisie n'ait pas embauché ici saint Matthias, l'apôtre choisi par ses pairs pour remplacer Judas.

Adopté par les sociologues

« *On ne prête qu'aux riches* », prêche le proverbe déjà repérable dans la parabole des talents (les pièces antiques), où un maître récompense les deux domestiques qui, en doublant le capital, ont rentabilisé ses biens, et où il punit celui qui s'est borné à enfouir l'unique talent reçu. Ce maître ordonne que l'on retire cet argent au paresseux pour qu'il profite à ses compagnons méritants, « *bons et fidèles serviteurs* ». Il enjoint aussi de précipiter ce troisième homme, inutile, « *dans les ténèbres du dehors, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents* ». Quelle affinité avec saint Matthieu ? C'est lui, fin connaisseur en matière de placements, qui a reproduit ce récit (chapitre XXV), dont la leçon est la suivante (verset 19) : « *À celui qui a, il sera beaucoup donné et il vivra dans l'abondance, mais à celui qui n'a rien, il sera tout pris, même ce qu'il possédait.* »

L'aigle pour Jean, le lion ailé pour Marc, le bœuf pour Luc : l'emblème des évangélistes est un animal, sauf pour Matthieu. La tradition et l'iconographie l'associent à un ange, qui veille à la rédaction de son récit (Enluminure du livre de prières d'Anne de Bretagne, vers 1500).

INICIV SANCTI EWĀGELII SECVN'OV MATHĒ

Négligeant la dimension allégorique de la parabole, où les talents sont dons de Dieu à faire fructifier, la sociologie s'est appuyée sur cette phrase pour dégager, en 1968, la notion d'*effet saint Matthieu* ou d'*effet Matthieu*. Sous ce concept, on émet le principe que les bénéficiaires d'avantages obtiendront des privilèges supplémentaires : les détenteurs d'un pouvoir ont en effet tendance à l'accroître en développant leur hégémonie aux dépens d'autrui. Ainsi les universités et les chercheurs de renom, une fois leur notoriété acquise, éclipsent-ils des institutions et des scientifiques tiers, au point de se voir parfois attribuer la paternité de découvertes imputables à moins illustres qu'eux, ce qui leur vaut, par effet boule de neige ici, un surplus de considération et de crédits. Ce mécanisme de la loi du plus fort se vérifie dans d'autres domaines, comme l'apprentissage, la vie artistique, le statut social : les plus doués, les plus habiles, les plus riches ou les plus en vue creusent leur avance de façon exponentielle, en projetant une ombre paralysante sur ceux demeurés en retrait de leur niveau. Le phénomène est un cercle vicieux : la réussite concentre les regards ; elle s'amplifie du seul fait de leur convergence. Une variante de l'*effet Matthieu* est l'*effet Matilda*, du prénom de la militante féministe américaine Matilda Joslyn Gage († 1898). Misogyne, il sous-estime la part des femmes dans l'essor des sciences et la reporte d'office sur des collègues masculins plus prestigieux.

L'imagerie populaire réserve pour attribut à Matthieu son coffre de percepteur ou, comme ici, la hallebarde qui aurait servi à son martyre, qu'on situe en Éthiopie. Le tranchant de l'instrument n'est pas étranger au choix de l'apôtre comme patron des menuisiers, bien avant saint Joseph. C'était le cas au XVIe siècle à Namur, où ces artisans promenaient fièrement l'« afflige » de leur bienfaiteur, un médaillon corporatif en argent et en vermeil daté de 1509.

Salé

Dans l'inventaire religieux de la province de Luxembourg (José Gennart, 2003), on ne trouve nulle trace d'un édifice ou d'un culte voué à saint Matthieu. Seul évangéliste dans ce cas, il partage son sort avec le saint Matthias précité, si l'on excepte, pour ce dernier, un pèlerinage (en 1971 à Nothomb, d'après les registres décanaux). En France, les reliques de Matthieu étaient prisées : quatre églises certifiaient détenir sa tête (Jones, 1992). En Allemagne, Matthias, lui, donna son nom à l'abbaye bénédictine de Trèves où l'on pèlerinait dès le haut Moyen Âge : elle fut construite autour de ses restes (sinon ceux d'un homonyme), offerts, croit-on, par sainte Hélène, qui séjourna dans cette ville, capitale de son fils l'empereur Constantin.

Au-delà de ses vicissitudes langagières, Mathieu – qui, huit fois sur dix, se contente désormais d'un simple « *t* » à l'état civil – est l'un des noms de famille les plus diffusés en Wallonie (où le trio de tête réunit Dubois, Lambert et Martin) : il y occupe une belle quinzième place (Germain, 2007). Il se classe même huitième en province de Namur, et seizième dans le Luxembourg, juste avant les Antoine, François, Jacques ou Lemaire. Bien pourvu en flexions (Thys, Matisse, Matelart, etc.), ce patronyme a prolongé un prénom toujours très couru.

Par *Matî-salé* (Mathieu salé), le dialecte rectifiait l'identité de Mathusalem, patriarche mort à 969 ans (Genèse V, 27) : « *Ossi vî qu'Matî-salé.* » Les Wallons rebaptisaient *Matî* ou *Mathî* les Mathieu, souvent de manière péjorative : à Liège, *Matî l'ohé* (Mathieu l'os) est cet os de jambon promené le 16 août, dans le burlesque rituel de l'enterrement des réjouissances. Les écoliers du XIXe siècle appelaient *Matî l'ohé* les plus maigrichons : « *Matî l'ohé / Kwat' bos', kwat' ohê !* » (« Quatre bosses, quatre os ! »). *Matî* prit à l'occasion le sens de « nigaud » : « *Ça n'est né ô Matî come ti !* », se moquait-on à Verviers. À Namur, le *mâti-fé-to* (Mathieu-fait-tout) s'assimilait à l'homme de peine, alors qu'à Charleroi, on chassait un gêneur par cette sommation vulgaire : « *Va-z-è bôji Matî !* » (« Va baiser Mathieu ! »). Autre grossièreté : « *I'n'chêyie qu'avou l'cou d'a Mathi* » (« Il ne ch... qu'avec le cul de Mathieu »), pour une personne influençable, se fiant au jugement d'autrui plutôt qu'au sien propre. « *Fé one barète* (ou *dès bonètes*, ou *one brayète*) *à Matî* » (« faire un bonnet de nuit, ou des bonnets, ou une braguette à Mathieu ») s'employait pour interrompre une discussion, changer de sujet : « *Lèyans ça po* (Laissons cela pour) *fé one brayète à Matî.* » Enfin, Mathî était un pochard dans « *beûre comme Mathî Frénai : cèque et tonai* », soit « boire comme Mathieu Frénai : cercles (du fût) et tonneau » (Monseur, 1892 ; Somme, 1997 ; Denis, 2010 ; Fontaine, 1999 ; Defrecheux, 1886).

Saint Jacques sort de sa coquille

Maurice GILLET

Le saint est représenté avec les mêmes attributs que ses fidèles en chemin, comme dans cette sculpture de style luso-flamand du premier quart du XVIe siècle, époque où les échanges commerciaux entre le Portugal et la Flandre encouragèrent un développement artistique commun (Collection particulière, R. Giorgi).

Dans l'inventaire diocésain *Paroisses et édifices du culte – 1808-2002*, établi par le chanoine José Gennart († 2012), saint Jacques n'apparaît que six fois : à Bande, Fontenaille, Messancy, Vaux-Chavanne, Monceau et Haut-le-Wastia. Chiffre modeste face à ceux d'autres dédicataires : Martin (102 occurrences), Pierre (55), Lambert (48), Hubert (40), Joseph (27), Nicolas (27), Remy (25), Jean-Baptiste (25) et Étienne (21) – la palme (145) revenant à Marie sous ses divers vocables. En France, où 4 600 des 36 497 communes portent un nom de saint, Martin en baptise 238, suivi par Jean, Pierre, Germain et Michel, tous devançant à nouveau Jacques, en l'honneur de qui, pourtant, ce pays a été traversé par tant de fidèles depuis un millénaire. Empoignons notre bâton de pèlerin à la rencontre de cet apôtre[1], moteur d'une dévotion dont nos manières de dire renvoient encore l'écho.

Le massacreur de Maures

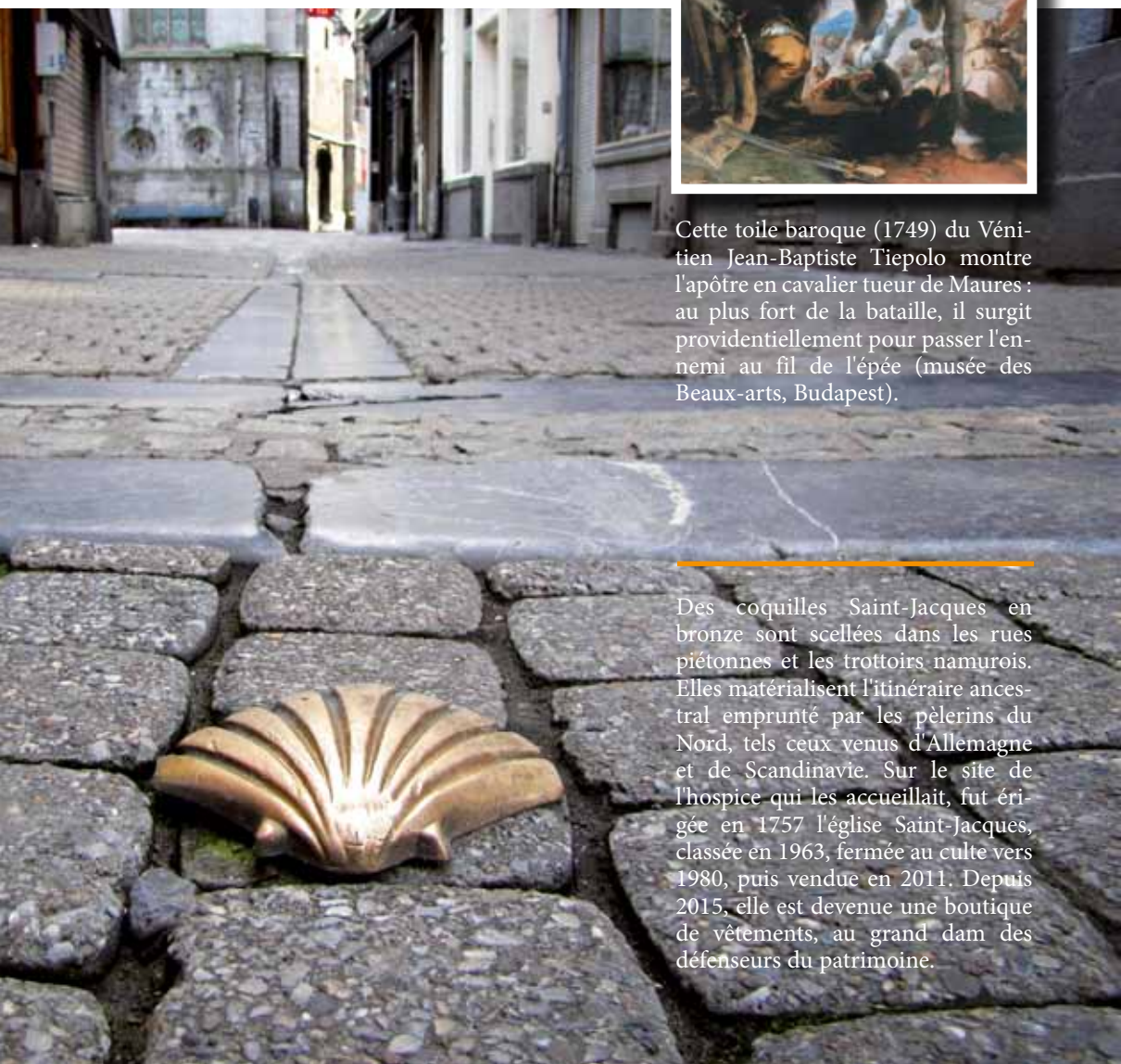
Selon l'évangéliste Marc, Jésus le surnomma, lui et son frère Jean, « *fils du tonnerre* », en raison d'un caractère impétueux. Son mythe consacrera sa fougue : en 844, un prodige le propulsa au milieu de la bataille de Clavijo, où, vigoureux cavalier épaulant le roi des Asturies, il terrassa les troupes de l'émir de Cordoue. En l'instituant *matamore*, soit « *tueur de Maures* » (les occupants musulmans de l'Espagne), cet épisode fabuleux stimulera la *Reconquista*, reconquête du territoire sur l'envahisseur. S'il a gardé sa valeur étymologique, *matamore* a perdu de sa superbe : il se cantonne au fanfaron, ici sous l'influence, au XVIIe siècle, d'un personnage de comédie, archétype du faux brave. De ce fier-à-bras, on dirait aujourd'hui qu'il *fait le Jacques*, au sens de « *parader, se donner en spectacle* ».

S'il périt décapité à Jérusalem, la légende soutint que ce premier apôtre à mourir pour sa foi avait prêché en Espagne, où ses disciples ramenèrent sa dépouille. *Compostelle*, autre terme qui le particularise, se fonde sur la croyance en la localisation de sa sépulture par une étoile qu'aperçut en Galice un ermite du IXe siècle (*Campus stellæ*, *Le champ de l'étoile*). Plus pertinente paraît l'hypothèse qui relie le toponyme aux cendres (latin *combusta*), et de là à une urne funéraire, le site ayant accueilli à l'époque

romaine un cimetière où se pratiquait l'incinération (Deroy et Mulon, 1992).

Par *chemin de saint Jacques* (wallon *vôye sin Djâk*), le Moyen Âge identifia la Voie lactée, censée montrer la direction de l'illustre sanctuaire. Une tradition provençale y voyait la route céleste tracée par l'élu afin d'indiquer le meilleur itinéraire à Charlemagne guerroyant contre les Sarrasins. Chez les Bretons, l'expression qualifiait un amas nuageux semé de taches rougeoyantes, vestiges supposés de la lapidation d'un voyageur par ses deux frères : revenu par miracle à la vie, il les retrouva à Saint-Jacques et leur pardonna, mais le sang de leurs mains macula le ciel pour remémorer leur crime. Les marins de la Manche, eux, réservaient la tournure à une formation nuageuse, blanche, observée

Cette toile baroque (1749) du Vénitien Jean-Baptiste Tiepolo montre l'apôtre en cavalier tueur de Maures : au plus fort de la bataille, il surgit providentiellement pour passer l'ennemi au fil de l'épée (musée des Beaux-arts, Budapest).



Des coquilles Saint-Jacques en bronze sont scellées dans les rues piétonnes et les trottoirs namurois. Elles matérialisent l'itinéraire ancestral emprunté par les pèlerins du Nord, tels ceux venus d'Allemagne et de Scandinavie. Sur le site de l'hospice qui les accueillait, fut érigée en 1757 l'église Saint-Jacques, classée en 1963, fermée au culte vers 1980, puis vendue en 2011. Depuis 2015, elle est devenue une boutique de vêtements, au grand dam des défenseurs du patrimoine.

par beau temps au Nord-est : c'est par là, assuraient-ils, que le saint est monté au paradis, d'où il les guide. Dans les Vosges, le *chemin de saint Jacques* caractérisait plaisamment les traces répandues sur le sol lors du transport d'un récipient trop rempli, ou, pendant un repas, celles laissées sur la table entre le plat et l'assiette (Pierron, 1998). *Faire le chemin de Saint-Jacques* correspondait aussi de façon imagée à « *s'égarer en détours, tergiverser* » : allusion aux multiples péripéties d'un pèlerinage.

L'escale de saint Jame

L'empreinte la plus riche née du culte est la plus savoureuse : la *coquille Saint-Jacques*, dont la chair décoquillée, la *noix de Saint-Jacques*, s'abrège en *Saint-Jacques* (des *Saint-Jacques aux truffes*). De ce mollusque abondant sur les côtes de Galice, les pèlerins accrochaient une valve à leur chapeau ou à leur manteau, en signe de ralliement et en gage du parcours accompli. Au XIIe siècle, on l'appelait l'*escale* (écaille) *de saint Jame* : *Jame*, forme ancienne de Jacques via *Iacominus*, tous deux héritiers de Jacob, nous a laissé *James*, le prénom masculin le plus porté de nos jours aux États-Unis.

Avec ses moelleuses ondulations parfois rapportées à la chevelure de la pleureuse des Évangiles, la fameuse madeleine de Proust suggère la non moins fameuse coquille : « *Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines, qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques* » (*Du côté de chez Swann*, 1913). D'aucuns pensent que des pèlerins s'approvisionnaient en gâteaux ainsi striés, typiques de leur démarche et d'excellente conservation (Brécourt-Villars, 1996). Le nom savant du coquillage nous réexpédie dans la coiffure : *Pecten maximus*, « *le plus grand peigne (de mer)* », distinct du *Jacobaeus*, propre à la Méditerranée malgré son nom, et des pétoncles (« *petits peignes* »). Depuis peu, le label *Saint-Jacques* est autorisé pour tous les pectens, ce qui entretient la confusion entre l'authentique spécimen et les pétoncles, dont la chair garnit à l'occasion de vraies coquilles évidées. « *Comme si on permettait aux œufs de lump de s'appeler caviar !* », ironise le site *finemaree.com*. Serait-on en droit de demander à certains commerçants, au prix d'un laborieux jeu de mots : « *Vos coquilles, de quoi se composent-elles ?* »

Debout sur la conque d'une coquille Saint-Jacques, la déesse de l'Amour surgit des flots dans *La naissance de Vénus* de Botticelli (1486). Emblème de fécondité, cette enveloppe protectrice était assimilée aux organes féminins. Son symbolisme n'a pas échappé au peuple, par exemple à travers la locution « *la coquille lui démange* », signifiant « *avoir des ressentiments de nature, être en âge d'être mariée* » (Oudin, 1640). En anglais, *coquille* se dit *shell* : il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de la marque et du logo Shell. Cette société, qui vendait au départ des antiquités et des coquillages aux collectionneurs londoniens, attribua à ses premiers pétroliers un nom de mollusque : la moule en 1897, puis la coquille Saint-Jacques en 1904, qui lui conférera sa notoriété universelle. Plus récent (1975) est un autre legs du saint, par son nom espagnol, Santiago. Les conquistadors nommèrent de la sorte des cités qu'ils fondèrent, dont, en 1541, la future capitale du Chili, d'où provient la *santiag*, botte de cuir à bout effilé et à talon oblique. « *J'ai troqué mes santiags et mon cuir un peu zone* », a chanté Renaud (*Dès que le vent soufflera*, 1983). Avant lui, Hugues Aufray enfila ce type de chaussures, glissées dans le titre de son autobiographie (*Droit dans mes santiags*, 2005).

Dans *La naissance de Vénus* de Botticelli, la coquille est à la fois signe de fécondité et de sexualité (Galerie des Offices, Florence).

Le nez tourné à la friandise

Un diminutif du nom du bienfaiteur différenciait les pèlerins selon leur destination : *miquelot* (Mont-Saint-Michel) ; *claudin* (Saint-Claude, Jura) ; *jacquet* (Compostelle). Par mimétisme, l'iconographie représente Jacques équipé tel un jacquet : chapeau, coquille, ample manteau (d'où *pèlerine* au XIXe), besace, bâton ou bourdon surmonté d'une gourde taillée dans une courge séchée.

L'argot a mis le grappin sur ce lexique, en recourant à *jacquot* et *jacques*, par analogie avec le bâton, pour un gourdin, une trique, une pince-monseigneur (« *Un casseur sans son jacques est une nénette sans amoureux* »), et à *faire chanter le jacquot* pour « *fracturer un coffre* ». Dans ses *San-Antonio*, Frédéric Dard emploie *coquille Saint-Jacques* pour une oreille, une paupière, voire un crâne. Au XIXe siècle, quand un imprimeur commettait de grossières fautes, on insinuait qu'il *allait à Saint-Jacques* : calembour où la coquille, typographique, répond à la bourde, erreur de composition qui évoquerait le bourdon. En Corrèze, toujours par métaphore, les jacques furent des châtaignes (les pèlerins en consommaient beaucoup) ; ailleurs, *jacques* et *jacquots* allèrent aux mollets, nécessairement musclés pour de si longs déplacements. Au XVIIe, dans le jargon des cuisiniers, un jacques était « *une piece de rosty qui a traisné longtemps à la broche, qui est dure et vieille cuitte* » (Furetière, 1690), bref une barbaque juste bonne à rassasier le tout-venant. Il existe toutefois un rapport moins indigeste entre le saint et la rôtisserie : à Paris, l'hôpital Saint-Jacques aux pèlerins, créé en 1319 pour loger jacquets et miquelots, arborait sur son fronton une statue de l'apôtre, au regard braqué sur la rue aux Ours, fief des tourneurs de broche de la ville. D'un gourmand, on proclamait : « *Il est comme saint Jacques de l'Hospital : il a le nez tourné à la friandise* », la friandise étant ce qui allèche et rend *friand*.

L'interjection *Par saint Jacques !*, qui ponctue *La farce de maître Pathelin* (1460) dans les scènes dont la tromperie est le ressort, attesterait que les mentalités du

temps nourrissaient déjà des doutes sur l'authenticité des reliques vénérées au-delà des Pyrénées (Lenoir, 2003). Ce qui n'empêchait pas l'expédition, sa voie française la plus classique dès le XIIe siècle partant du Puy-en-Velay (Auvergne), rendez-vous, bon an mal an, de 300 000 jacquets. Si la plupart prenaient la route en exécution d'un vœu ou par acte spontané de piété, d'autres y étaient contraints sur décision d'un juge ou d'une autorité ecclésiastique, en guise de pénitence ; d'autres encore, vagabonds, se mêlaient aux croyants pour les détrousser, ou, au mieux, les apitoyer – un peu comme ces *hubins* ou *hubineux* produisant un (faux) certificat de morsure et extorquant l'aumône pour financer un prétendu pèlerinage à Saint-Hubert. Ces dévots de pacotille affichaient bien sûr la coquille, passeport essentiel pour berner leur monde, ce qui motiva le mot *coquillard*, synonyme de « gueux, fripon, malfaiteur ».

Les cancans du bestiaire

L'inusable adage le garantit : *La pluie du matin n'arrête pas* (ou *réjouit*) *le pèlerin*. Elle est son alliée, car elle rabat au sol la poussière et prélude souvent à une belle journée. Il importe donc de se lever tôt, « *dès potron-jacquet* » (*de bon matin*) : énigmatique syntagme, où quelques plumes ont décelé une référence à Jacques, « *patron* » (*potron*) privilégié des voyageurs pour avoir lui-même beaucoup circulé. C'est abusif : *jacquet* surnomme dans le cas présent l'écureuil, et *potron* (ancien français *postron*) le postérieur, la signification de la formule étant « *dès que l'écureuil montre son derrière* », ce qu'il fait à la pointe du jour, imité par le chat dans « *dès potron-minet* ».

La faune populaire regorge d'espèces que de plus franches affinités uniraient *a priori* à Jacques : au gré des régions, *jacques*, *jaquette*, *dame jacquette*, *jacotte*, *jacote* ont été associés à la pie ; *jâcque*, *jacquet*, *jacquot*, *jacot*, *jaco*, *jacquard* au geai et au perroquet ; *jaquet* à la bécassine ; *oiseau Jacques* à la chevêche. Il est tentant de rapprocher ces volatiles beaux parleurs ou piailleurs et les pèlerins caquetants : une fois rassemblés, ceux-ci s'empressaient en effet d'échanger leurs impressions de « routards », de colporter ragots et anecdotes. Certains palabraient lors des offices et des exercices spirituels : une confrérie interdira en 1526 de *jacquetter* pendant les processions. En observant le perroquet (le modèle gris cendré à queue rouge, élevé en cage), Buffon notait au XVIIIe : « *Le mot de jaco qu'il paraît se plaire à prononcer est le nom qu'ordinairement on lui donne.* » Pour ce naturaliste, l'appellatif s'est ainsi forgé sur l'onomatopée, mais, d'après Rey (1992), c'est la forte fréquence du prénom Jacques dans les milieux rustiques qui en a dicté le choix. Lorsqu'on veut développer son ramage, la première leçon consiste il est vrai à accommoder l'oiseau d'un nom facilement modulable (*Jaco*, *Coco*), les dérivés de Jacques s'y prêtant mieux que ceux de Jean, qui ne permet pas l'inflexion. Le bavardage intempestif du jacquet de Compostelle ne suffit donc pas à justifier les amplifications ornithologiques, sinon par ricochet du prénom, ou par report péjoratif sur l'individu des braillements de la volière : *jacasser*, « criailler, dire des futilités » ; *un jacquot*, « niais volubile, importun » ; *une jacquotte*, « écervelée, bavarde comme une pie ».

« Shell que j'aime, c'est la coquille Saint-Jacques ! », a dû se dire la compagnie pétrolière, qui en a fait son blason depuis 1904.

Dans l'Occident chrétien, le nom de baptême est celui d'un saint patron. Galvanisé par le culte, Jacques fut copieusement distribué : sous la forme Jaquet, on le trouve en tête des masculins au XVe siècle à Paris, après Jehan, Guillaume et Pierre. Par le passé, et comme tous les prénoms prolifiques, il fut malmené – le pèlerinage demeurant néanmoins à l'écart de ce discrédit. *Dadais*, *naïf*, *dupe*, *bonasse*, *pitre*, *parasite* : tels ont été quelques synonymes dont on l'accabla jusqu'au XIXe, y compris en Wallonie (Wartburg). Prolongé ou non par *Bonhomme*, il fut le sobriquet du paysan français, éponyme de la *jacquerie*, sanglante révolte de 1358, et, par sa tenue, de la *jaque* (justaucorps) d'où naîtra la *jaquette*. La noblesse toisait les jacques de son mépris : « *Dans la société de l'Ancien Régime, la dépréciation du monde rural est une réalité permanente dont notre vocabulaire et certaines expressions courantes ne se sont pas affranchis* » (Le Goff-Lauwers, 1991). Pour l'homme de la terre, n'a-t-on pas parlé, jusqu'il y a peu, de cul-terreux, de plouc, de péquenot ? L'avilissement de prénoms populaires tels Jacques et Jean aura accompagné les dégringolades sémantiques des mots visant les ruraux (Lewicka, 1980) : *rustre*, qui n'éveille par sa racine que le rustique, a glissé jusqu'au malotru ; *vilain*, occupant d'une ferme (*villa*) et paysan libre, a dérapé vers le malséant ; *paysan* a dévié vers le bouseux avant d'être désembourbé par l'engouement pour le terroir.

Né en 1759 à Saint-Hubert, Pierre Joseph Redouté, dit « Le Raphaël des fleurs », a lui aussi été séduit par le *lys de saint Jacques*, une amaryllis rouge comme le motif de l'étendard des chevaliers.

Le riche se flétrira comme la fleur

Après la faune, la flore. *Lys* (*de*) *saint Jacques* et *croix* (*de*) *saint Jacques* ont désigné une plante ornementale, dite aussi « amaryllis très belle » (*Amaryllis formosissima*), originaire du Mexique et introduite en Europe à la Renaissance. Sa couleur rouge vif et la disposition

La rose trémière (à gauche) et la guimauve officinale (à droite) partagent le même nom familier de *bourdon* (ou *bâton*) *de saint Jacques*, par analogie de forme avec l'indispensable compagnon sur lequel le pèlerin prend appui. *Bourdon* est issu d'un vieux mot qui désigna un mulet, puis, par extension, le support d'une charge.

de ses pétales rappellent la croix du drapeau des chevaliers de Saint-Jacques de l'Épée, ordre militaire instauré en 1170 pour protéger les pèlerins contre les Maures. C'est à cette fleur superbe que pensait saint Jacques, dit-on au mépris des anachronismes et par amalgame avec l'apôtre homonyme, dans l'épître où il compare son dépérissement au sort des biens ici-bas : « *Que le riche mette sa gloire dans son abaissement, car il passera comme l'herbe fleurie. Le soleil s'est levé brûlant, il a desséché l'herbe, et sa fleur est tombée et toute sa beauté a disparu ; de même le riche se flétrira avec ses entreprises.* »

Si *saint-jacques* fut une appellation vernaculaire de la jonquille chez les Angevins, un peu partout la rose trémière et la guimauve étaient connues sous le nom de *bâton* (ou *bourdon*) *de Saint-Jacques*, les jardiniers entendant par *bâton* « *toute plante dont les fleurs sont disposées en épi le long d'un axe redressé et rigide* ». Hôte des terrains vagues au moment de la fête patronale (25 juillet), l'*herbe de saint Jacques* s'utilisait en cataplasme pour cicatriser les blessures. Elle est aussi le *séneçon de Jacob* (ou *séneçon jacobée*), où l'on retombe sur l'aïeul biblique : Jacob, de *Ya'aqob* (« Dieu favorise »), ou de *aqueb* (« talon »), car, en naissant de sa mère Rébecca, Jacob aurait tenu par le talon son jumeau Esaü, à qui l'opposera une sombre affaire de droit d'aînesse racheté contre des lentilles. « *Jacob est la même chose que Jacque, avec cette différence dans l'usage que Jacob ne se dit que des hommes qui ont vécu dans le vieux Testament, de tous les Juifs & Rabbins, même récents, & de quelques autres Orientaux, et Jacque se dit des hommes du nouveau Testament* », professait l'érudit Gilles Ménage au XVIIe. Le « *s* » final de *Jacques* ne se généralisa qu'au XVIIIe.

En 1987, le Conseil de l'Europe proclama le chemin de Saint-Jacques « premier itinéraire culturel européen ». Entre 1900 et 1950, après des siècles d'âge d'or, le pèlerinage subit une période de désaffection, bien oubliée désormais : en 2013, à Compostelle, 215 000 voyageurs au long cours ont franchi le porche de la cathédrale, les étrangers étant aussi nombreux que les Espagnols. Quête de ressourcement, éloignement de la routine, retraite itinérante, randonnée prestigieuse, prouesse sportive, tourisme : la prière et la dévotion ne sont plus les seules raisons de prendre la route.

Note

1 Parmi les Douze, figurent deux apôtres nommés Jacques. Nous nous en tenons ici à Jacques le Majeur.

Barthélemy :
l'écorché, l'hécatombe, le caramel et l'anguille

Maurice GILLET

Voici le plus discret des apôtres, effacé tel un banal figurant. L'évangile de Jean ne l'appelle même pas Barthélemy, mais Nathanaël (son surnom), et lui fait dire à Philippe, à propos de Jésus : « *Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ?* » Si l'on en sait peu à son sujet, la tradition a partiellement comblé ces lacunes en entérinant l'hagiographie qui le déclare écorché vif lors de son martyre, d'où son patronage ancestral des métiers du cuir. Selon d'autres sources pourtant, il fut crucifié ou décapité. Au XIIIe siècle, dans un souci de syncrétisme, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine a émis l'hypothèse que, « *pour plus de souffrances* », le supplicié a pu subir les trois tortures à la suite : mise en croix, arrachement de la peau, décollation.

Sur cet édifiant chromo sulpicien, le tortionnaire, couteau entre les dents, a déjà détaché la peau du bras gauche, aux chairs sanguinolentes.

L'écho de ses tourments animait naguère la comparaison écorché comme (*un saint*) *Barthélemy* : « *Parmi les femmes mariées, il y en a aussi de vertueuses, qui se laisseraient plutôt écorcher comme saint Barthélemy que de se laisser toucher le doigt* », objecte l'ex-courtisane Nanna dans les *Ragionamenti* de l'Italien Pierre Arétin (début XVIe) ; « *À peine étiez-vous hors du bois (…) qu'il me rattacha au même chêne et me donna tant de coups qu'il me laissa écorché comme un saint Barthélémy* », raconte le jeune André au Don Quichotte de Cervantès (début XVIIe) ; « *Quand il arriva enfin à la pâture, il était mouillé, crotté comme un barbet, meurtri et écorché comme saint Barthélémy* » (Alain Fouquet, *Le sorcier breton*, 1857).

Pour sa fête, dix mille morts

Qu'est-ce qu'une Saint-Barthélemy ? Un carnage, une destruction, et, au sens figuré, « *toute espèce de massacre* » (Littré). En effet, c'est surtout pour une synonymie avec les mots « *tuerie* » ou « *hécatombe* » que Barthélemy prit pied dans la langue, par l'entremise du composé *Saint-Barthélemy*, du nom de sa fête patronale, celle de l'an 1572, sanglant dimanche précédé d'une sanglante nuit : « *Le 24 août 1572 et les jours suivants, Paris a été le théâtre du massacre de la*

Le peintre François Dubois (1529-1584), un protestant, consacra une toile très expressive au massacre de la Saint-Barthélemy, auquel il échappa. C'est l'un des seuls documents du genre sur ce carnage, qui hante la mémoire collective ; en 2016 encore, une plaque commémorative a été dévoilée à Paris (Musée cantonal des Beaux-arts de Lausanne).

Saint-Barthélemy (…). Plusieurs milliers de protestants furent assassinés du fait de leur religion », rappelle la plaque commémorative dévoilée à Paris en 2016 devant les délégués de la Fédération protestante, reçus ensuite à l'Élysée. Pour l'ensemble du pays, dix mille morts furent dénombrés, ce qui valut à l'apôtre d'être associé bien malgré lui à l'intolérance religieuse et à l'horreur : « *Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner,* égorger*, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthélemy, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe* », fulminera Voltaire en 1764 (*Dictionnaire philosophique*, s.v. *Fanatisme*).

Si des historiens ont invoqué une Saint-Barthélemy pour le génocide arménien (c'est de surcroît en Arménie qu'aurait eu lieu le martyre de l'élu), on recourt sans scrupules à l'emploi imagé du terme pour asseoir une simple idée de perturbation, de grabuge, de remue-ménage : une Saint-Barthélemy des services publics en cas de réduction d'effectifs chez les fonctionnaires, une Saint-Barthélemy des portefeuilles pour un remaniement ministériel. Une lectrice de *La Charente libre* (22 décembre 1985) se scandalise de la « Saint-Barthélemy des pigeons » pratiquée par sa municipalité, tandis qu'une internaute annonce sa « Saint-Barthélemy des magazines » à la veille de ranger son appartement ! Le cas échéant, l'amalgame vise des truands : « *Deux de ces hommes étaient recherchés pour avoir organisé une mini-Saint-Barthélemy privée dans un bar de Saint-Laurent-du-Var* » (Jean-Marie Pontaut, *Le Point*, 4 décembre 1978) ; « *Moi, les peaux-rouges [voyous], je n'vais plus les envoyer devant les jurés de la Seine, comme ça y'aura plus d'non-lieu ni d'remise de peine. Je vais organiser la Saint-Barthélemy du mitan [milieu]* » (Jean Gabin, alias le commissaire Joss, dans *Le Pacha*, film de Georges Lautner, 1968). Quant à la « Saint-Barthélemy des machines », elle serait, selon l'imaginatif Philippe Bouvard, un remède radical au chômage : « *Par une belle nuit, les sans-emploi s'en iraient casser tous les robots qui ont pris leur place* » (*Journal drôle et impertinent*, 1997).

Peu avant 1800, sporadiquement, avait même surgi le verbe (*Saint-*) *Barthélemiser* (« *exterminer* »), conforme au sort funeste des Huguenots de 1572, mais

désormais suranné : « *Eh bien oui !, on l'avait promis ; on devait à la fois Saint-Barthélemiser partout les patriotes ; et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est que c'eût été au nom de la loi* », lit-on en 1824 dans les Mémoires du général Doppet, à propos d'un épisode de la Révolution française ; « *D'autres théologiens ajoutaient qu'il faudrait barthélemiser, brûler les partisans [d'une thèse contraire à un article de foi]* », notait en 1856 le père Jean-Marie Prat dans son étude sur l'Université de Paris au XVIe siècle.

Braillou, Brayard, Braillaud

L'expression *mal* (*de*) *saint Barthélemy*, pour des troubles que l'apôtre était censé guérir ou prévenir si on l'invoquait, a caractérisé en priorité, outre diverses affections nerveuses chez l'adulte, les convulsions des enfants, dites quelquefois *mal violet*. D'après Jones (1995), la coutume de conduire ceux-ci dans une chapelle honorant le bienfaiteur subsiste dans le Puy-de-Dôme (à Saint-Pardoux), où l'on va prier le bon Barthomé et réciter les évangiles aux petits qui n'ont pas encore fait leur première communion, ainsi que dans la Vienne (à Bourg-Archambault), où les mamans présentent devant la statue du saint les nouveau-nés agités ou trop criards. Présentaient plutôt, car cette statue a aujourd'hui disparu, mais non la dévotion : elle s'est reportée sur une Pietà du XVe siècle, rebaptisée des mêmes surnoms significatifs (*Braillou*, *Brayard* ou *Braillaud*) que ceux du protecteur séculaire, et parée de rubans, gages de gratitude. À six kilomètres de là, à Matray, sous le sobriquet de Braillaud, Barthélemy soigne en prime les coliques infantiles, et, en guise d'ex-voto, les parents glissent des pièces dans une boîte à offrandes fixée à un arbre, à l'emplacement du sanctuaire ruiné jadis dédié au saint. Dans les Deux-Sèvres, à Secondigny, ce sont les adultes qui pèlerinaient pour leur propre guérison, et à Montcoutant, à nouveau les jeunes enfants.

En Wallonie, la superbe collégiale Saint-Barthélemy de Liège détient une des sept merveilles du Royaume avec ses fonts baptismaux du XIIe siècle, un joyau de l'art mosan. Le diocèse de Namur rassemble de son côté une dizaine d'édifices du culte ou chapelles voués au saint, la plupart en province de Namur : à Bambois (Fosses-la-Ville), Bioul, Ernage, Frandeux, Houx, Hulsonniaux, Lisogne et Villers-sur-Lesse. En province de Luxembourg, Barthélemy est le dédicataire d'une seule église, celle de Froidlieu (Wellin), bâtie en 1767 pour succéder à sa devancière délabrée, et riche, notamment, de fonts baptismaux du XVIe. Barthélemy est également renseigné comme patron de Muno (Florenville), où la paroisse est consacrée à Martin, mais où sa statue se dresse dans la cour de l'ancien prieuré bénédictin du XIe siècle, classé en 1987.

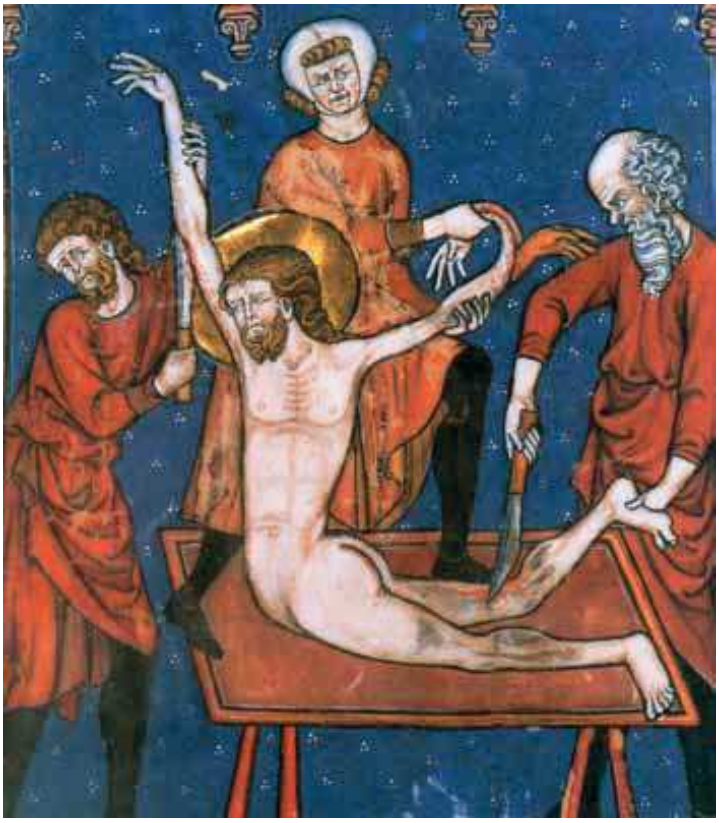
Une plante revigorante et un autoportrait

Par *herbe de saint Barthélemy*, locution de la flore populaire, on entend un arbuste aux baies rouge sang, abondant en Amérique du Sud, et qui bénéficie d'autres désignations : *houx maté*, *herbe du Paraguay*, *herbe des jésuites*, *thé du Paraguay*, *thé du Brésil*. Les feuilles de ce végétal, l'*Ilex paraguariensis* des botanistes, servent à la confection du maté, une infusion tonique, comparable au café par ses vertus stimulantes, et largement consommée en Argentine, Uruguay, Chili, Bolivie, Brésil et Paraguay. La toponymie témoigne que la notoriété du saint atteignit le Nouveau Monde avec Christophe Colomb : découvrant en 1493 une île des Petites Antilles, l'explorateur l'appela San Bartolomeo, Bartolomé prénommant aussi son frère, géographe et cartographe de son état. Français

L'herbe de saint Barthélemy est une variété de houx. Ses feuilles sont utilisées pour la fabrication du maté, boisson très répandue en Amérique du Sud.

depuis 1878, ce territoire, rattaché à la Guadeloupe et couramment raccourci en *Saint-Barth'*, se prévaut d'être l'eldorado des touristes huppés.

Quantité de métiers militèrent sous la bannière de Barthélemy en raison des circonstances de sa mort. En tête donc, les artisans des cuirs et peaux : tanneurs, gantiers, relieurs, fourreurs, pelletiers, selliers, corroyeurs, etc. S'y ajoutèrent ça et là, par amplification sémantique, les négociants en sel (le salage des peaux préservait de la corruption), les crémiers (aux fromages salés et piquants), les bouchers (débitant la chair animale), les tailleurs (dépeceurs d'étoffes). Dans le Centre de la France et en Bourgogne, le vertueux martyr veillait sur le bétail, et, par extension, sur les fermiers. À ces corporations, on pourrait adjoindre les premiers anatomistes, à l'époque où son iconographie n'était pas sans évoquer une séance de dissection.



L'apôtre subit son martyre comme s'il était étendu sur une table de chirurgien, analysait Rosa Giorgi (2002) en légendant cette illustration extraite du Livre d'images de Madame Marie, réalisé vers 1300, moment où, en Occident, se révéla un intérêt particulier pour l'anatomie (Bibliothèque nationale de France).

Dans les représentations picturales et l'imagerie populaire, l'attribut de l'apôtre est le couteau de son supplice, parfois complété par sa propre peau déployée et avachie. C'est le cas sur la fresque du Jugement dernier au plafond de chapelle Sixtine, où Michel Ange l'a peint porteur de cette dépouille. Les experts considèrent que le visage figurant sur celle-ci serait celui de l'artiste lui-même, qui, vieillissant, implorait Dieu de l'aider à finir son œuvre colossale. Est-ce sous l'influence de cette scène que l'on plaça localement sous l'auréole d'un Barthélemy déjà bien pourvu en protégés les décorateurs, les stucateurs et les peintres en bâtiment ?

Le saint représenté par Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine tient dans la main droite un couteau, et, dans la gauche la peau, toute flasque, que ses bourreaux lui ont arrachée. Mais le visage que l'on aperçoit sur cette dépouille serait un autoportrait de l'artiste lui-même.

« Rians, tchantans ! »

Le succès du prénom Barthélemy en Europe dès le XIIIe siècle reflète la vigueur du culte et contribuera à l'essor des patronymes dérivés : Barthomieu, Barthomé, Barthol, Bartolo, Bartali dans le Sud ; Bartley, Bartle, Bart chez les Anglo-Saxons. Quant au nom de baptême féminin Barthélémie, il n'était pas rare au XVIIe dans le Languedoc.

En Wallonie, le prénom hérité du saint a pour variante Biétrumé, qu'illustra un plaisant héros du folklore namurois. En 1956, il l'a transmis à son tour à un caramel, présenté dans des boîtes décorées de son effigie. Le Biétrumé fait les délices des touristes comme des autochtones (Photo Éditions de l'Avenir, 20 février 2013).

Chez nous, le dialecte a volontiers transformé Barthélemy en Biétrumé (*Bièt'mé* à Liège). Ainsi, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, la marche folklorique défilant à Bambois en l'honneur du saint est toujours la Saint-Biétrumé. À Namur, la galerie des personnages légendaires s'égaye d'un Jean-Biétrumé Picar, né en 1843 sous la plume de Victor Petitjean. C'est un aimable farceur, dans l'esprit du Tchantchès de la Cité ardente ou du Thyl Uylenspiegel de Flandre, et dont les exploits, nécessairement *picaresques*, se situent au XVIIIe siècle. « *Comme noss' Djan Biétrumé Picar / Rians, tchantans divant d'iesse mwârt !* », a claironné une fugace chanson du cru. Le joyeux luron est l'éponyme du Biétrumé, un caramel artisanal, mou et volumineux, créé en 1956 par Madame Fronville, pâtissière et confiseuse. Il est élaboré à base de noisettes grillées, de crème, de beurre ou de chocolat.

Anguille sous roche

Sans y être cité, le « saint des écorchés » ne serait pas étranger à la tournure proverbiale « *ressembler à l'anguille de Melun : crier avant qu'on l'écorche* ». Elle vise une personne qui se plaint ou hurle avant d'avoir mal, un braillard, et elle est attestée chez Rabelais (*Gargantua*, vers 1535) : « *Bien, bien, dit Picrochole, vous semblez les anguilles de Melun, vous criez d'avant qu'on vous escorche.* » Les anguilles ne crient pas, bien sûr, mais les poissonnières des marchés d'autrefois ne se privaient pas, elles, de s'égosiller pour en vanter la fraîcheur puisqu'elles les dépiautaient vivantes devant l'acheteur en beuglant : « *Anguille de Melun, avant qu'on ne l'écorche !* »

Fournie par un commentateur de *La comédie des proverbes* (1633), cette explication en éveille une autre, qui convoque l'apôtre, en tout cas celui qui l'incar-

Miracle de l'analogie : le saint des écorchés fut aussi, à Melun, le patron des pêcheurs d'anguilles, un poisson que l'on dépiaute vivant, comme le fait ici Maïté (à droite), préparant une matelote lors de son émission culinaire du 12 juin 1992. La visqueuse anguille, que la cuisinière avait trop sommairement estourbie, lui opposa une résistance si farouche que la séquence enrichit longtemps les bêtisiers (capture d'écran, FR 3 et INA).

nait en août 1480 dans un mystère intitulé *La dolente mort de monsieur Saint-Barthélemy*, joué à Melun devant une foule immense. Confondant reconstitution et réalité, l'acteur, un certain Languille, fut saisi de frayeur à la vue du bourreau armé d'énormes tenailles. Croyant qu'il allait vraiment passer de vie à trépas, il s'écria : « *Grâce !, Grâce !, Monsieur le bourreau !* » Le public ricana : « *Eh, Languille crie avant qu'on l'écorche !* » (Pierron, 1998). Pour l'académicienne Danièle Sallenave, attribuer le rôle de l'écorché à un nommé Languille, à Melun et le jour de la fête patronale, n'était certes pas innocent. Dans cette ville arrosée par la Seine à une cinquantaine de kilomètres en amont de Paris, on pêchait l'anguille depuis le haut Moyen Âge, et il est logique de penser que les pêcheurs s'étaient choisi pour patron le saint des écorchés, dont ils célébraient la fête par un mystère à l'approche de l'automne, saison des belles captures. Une église et une rue de la ville perpétuent d'ailleurs le pieux nom ; celui de Languille, pour l'acteur peu aguerri, résulterait du goût pour les jeux de mots, cher aux mentalités médiévales (site *academie-francaise*, 6 février 2014).

Saint Georges terrassant le dragon. Gravure sur bois rehaussée,
par Hans Springinklee pour l'*Hortulus Animae*, Nuremberg, chez J. Koberger, 1518.
Coll. Musée en Piconrue.

Georges :
un dragon, un cheval et des jeux

Maurice GILLET

Au tour de saint Georges d'honorer cette chronique, modeste écho aux traces qu'il imprima dans la langue. Dans le diocèse de Namur, quatorze églises lui sont dédiées, dont cinq en province du Luxembourg : à Dampicourt, Fontenoille, Grandhan, Vissoule-Cowan et, conjointement à Isidore, à Marloie. En France, il veille sur un millier de paroisses et baptise quatre-vingts localités, ce qui le hisse, après Martin et Jean mais avant Michel et Marie, parmi les champions de l'hagiotoponymie – noms de lieux empruntés à un saint. En 1892 encore, Nuits-sous-Beaune obtint de s'appeler Nuits-Saint-Georges, éponyme du cru fameux, en mémoire de celui dont des reliques seraient parvenues très tôt en Bourgogne et à qui les vignobles étaient voués de longue date. En Hesbaye liégeoise, au VIIe siècle, le village de Saint-Georges (prolongé par « *sur-Meuse* » depuis 1977 – *Sint-Djôr-so-Mouze* pour le dialecte) accueillit le premier sanctuaire consacré à cet élu, grâce à sa zélatrice Ode d'Amay, codédicataire, à Amay, de la collégiale Sainte-Ode et Saint-Georges. Quant au folklore wallon, il accorde une place essentielle à l'illustre personnage, inséparable de la ducasse de Mons, où il livre combat contre le non moins fabuleux dragon (Gennart, 2011 ; Vial, 1983 ; Jespers, 2005).

Avec tous les hôtes du Ciel, un angelot portant couronne et palme du martyre se tient prêt à accueillir saint Georges que l'on va décapiter pour son refus d'abjurer sa foi et de sacrifier aux dieux de l'Empire. Dans l'église San Giorgio in Braida, cette scène, l'une des fiertés artistiques de Vérone, a été peinte en 1566 par Véronèse, le célèbre enfant du pays, ainsi appelé du nom de sa ville natale. En 1615, Rubens signera un tableau sur le même thème, que conserve le musée des Beaux-Arts de Bordeaux.

La belle et la bête

Si, en l'absence de sources authentiques, Georges est devenu une icône, une incarnation de la victoire du bien contre le mal, un parangon de l'idéal chevaleresque, c'est grâce aux exploits dont l'a crédité une tradition fervente, embrasée par un profond sens du merveilleux et du souffle épique. Le peu qu'on sait de cet officier né en Cappadoce se résume à sa mort, en 303, à Lydda (Palestine), lors des persécutions de l'empereur Dioclétien, son culte se développant autour de sa sépulture. Deux siècles plus tard déjà, les Actes de son martyre, ainsi que ses prouesses, étaient jugés apocryphes, mais les récits se surchargèrent d'un luxe de tourments effroyables : il aurait été écartelé, écorché, ébouillanté, étripé,

découpé, broyé, arrosé de plomb fondu, précipité dans un puits ; jusqu'à la décapitation finale, il ressuscitait entre chaque supplice pour accomplir des miracles.

Propagée par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIIIe siècle), la scène de la chasse au dragon contribua à asseoir son mythe dans un Moyen Âge très réceptif au bestiaire fantastique. Ledit monstre exigeait d'une ville de Libye son tribut régulier de chair fraîche, sous peine d'empoisonner les habitants de ses miasmes, et, au jour précis où la fille du roi allait lui être sacrifiée, surgit Georges, qui dompta la bête et la ridiculisa : la princesse, sauvée, fit une laisse de sa ceinture pour la ramener, apprivoisée, devant le peuple. Celui-ci, en échange de sa conversion, fut débarrassé de son insatiable bourreau, dont le saint trancha la tête. Adossé à un vieux fonds de contes et de croyances féeriques, cet épisode, riche en versions et fioritures, l'était en symbolisme religieux : Georges, bras armé du Christ ; l'animal griffu, le diable ; la jeune fille soustraite à son sort, l'Église préservée. Il se racontera aussi que le chevalier providentiel apparut à Antioche en 1098 pour soutenir les troupes en guerre contre les Sarrasins. En 1960, lors de la réforme du calendrier liturgique, le caractère légendaire ou douteux de sa *Vita* conduisit Rome à l'écarter d'un martyrologe qu'il réintégra cependant en 1969 sous l'action de la vénération confiante des fidèles. Somme toute, il a pris consistance à travers la dévotion séculaire dont on l'a entouré, et qu'ont reflétée les quelques mots et expressions qui vont suivre.

Voici une des rares évocations du combat où le cheval brille par son absence. Le saint, au visage rasséréné, foule aux pieds le dragon terrassé. Sa lance a été brisée dans la lutte (*Saint Georges*, peint vers 1460 par Andrea Mantegna, Gallerie dell'Accademia, Venise).

Un héritier auréolé

La comparaison *brave comme saint Georges* saluait les défenseurs de la chrétienté soucieux d'imiter leur fougueux modèle, tels les Croisés : ces *fils de saint Georges* introduisirent son culte en Europe. La Féodalité l'invoquait dans ses adoubements : « *Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier : sois preux, hardi et loyal.* » Un vocabulaire savant l'a distingué : Georges est *mégalomartyr* (« *grand martyr* ») et *tropéophore* (« *porteur de*

victoire ») pour l'Église d'Orient. On l'a également réputé *apotropéen* (« *éloignant le mal* ») et *sauroctone*, soit « *massacreur de lézards* », reptiles monstrueux en l'occurrence. Voilà qui fait de lui l'héritier, certes auréolé, des héros prodigieux du paganisme : Hercule tuant Ladon et l'Hydre de Lerne, Apollon vainqueur du serpent Python, Bellérophon de la Chimère, Thésée du Minotaure, Persée de la Méduse, etc.

L'affrontement spectaculaire de Georges et de la bête malfaisante n'inspira pas moins de trois œuvres au Florentin Paolo Uccello, dont celle-ci, datée des années 1460 (National Gallery, Londres). À leur tour, des saintes eurent raison d'un dragon, rapporte la tradition : avalée par l'un d'eux, Marguerite d'Antioche s'en échappa et le tua en le piétinant ; à Tarascon, Marthe de Béthanie, elle, le domestiqua et lui passa sa ceinture au cou, exactement comme le fit la princesse sauvée par le saint du 23 avril.

Beau comme un saint Georges a dénoté un éclat superficiel, de pacotille, nourri par l'iconographie conventionnelle, aux couleurs profuses et vives, dont le rouge du sang jailli du dragon. *Rendre les armes à Georges*, c'était, à l'instar de la bête, se soumettre, s'incliner face à plus fort que soi ou devant l'adversité en général. *Être couvert comme un Saint-Georges* revenait à « *être vêtu trop chaudement* », allusion à la lourde armure corsetant le saint : « *Défais-toi un peu, tu es couvert comme un Saint-Georges !* » Bien que l'étymologie ne l'unisse pas formellement au cavalier cuirassé, on présume que *jhorgi*, ce terme du Midi qui ciblait une « *personne emmitouflée ou surchargée d'habillements* », a dérivé de son nom et de sa chatoyante imagerie. À côté du verbe *enjourgiá* (« *être mal fagoté* »), les Niçois disposaient de *enjourginá*, pour « *harnacher, envelopper* », et, par extension, « *enjôler, parer d'artifices* ». *Georges l'enflé* (*Georgi l'enflé*) a caractérisé un obèse ou un orgueilleux à Marseille, et, sous l'effet d'autres glissements ou contre-emplois péjoratifs, *Geòrgi* fut synonyme de « lourdaud » (*geòrgi-empègna*, « gros lourdaud » en Haute-Provence). Aussi attestés par le passé : *jòrgi-banet* (*Georges cornu*) pour « nigaud » et, dans le Valais, *dzordzo*, pour « simple d'esprit » (Cazelles, 1996 ; Le Roux, 1842 ; De la Colombière, 1868 ; von Wartburg, 1922-1978).

À l'époux d'une femme revêche et médisante, les Picards, narquois, conseillaient d'*écrire à saint Georges*, le malheureux étant « *monté su l'diâle* ». Accoutumé à

Veilleuses St. Georgius
Début xxe siècle
Coll. Musée en Piconrue

discipliner les plus redoutables créatures, le saint offrait de la sorte son appui aux maris en quête de patience pour supporter les injures (Hécart, 1834).

Passez la monnaie

Si on a passagèrement entendu par « un Saint-Georges » un guerrier ou un escrimeur de premier plan, ce composé s'est associé à des parades équestres : « *Un Saint-Georges a témoigné chez les chevaux de sept ans du travail fourni par les élèves du manège* » (L'Avenir, 27 août 1999). Il fut employé par Apollinaire (*Les onze mille vierges*, 1907) sous l'acception épicée de « chevauchée sexuelle » : « *Ils* (les deux partenaires) *commencèrent une vigoureuse Saint-Georges, comme disent les Anglais*. » Placés depuis huit siècles sous la houlette du saint, ces mêmes Anglais se réclamaient de lui dans leur cri de guerre, répliquant ainsi au *Saint-Denis* ! de leurs ennemis français. Ses armes, la croix rouge sur fond blanc (combinée à la croix de saint André), décorent toujours leur drapeau. Au centre de l'Angleterre (Midlands), une superstition garantissait aux nommés George d'échapper à la potence. Au nord (Northumbrie, Écosse), où proliférait le prénom, les variantes Geordie et Jock servirent de sobriquets (de Benoist, 1983).

Dans l'iconographie populaire aussi, dominent le rouge et le blanc pour illustrer le destrier, généralement cabré. Si les saints Michel et Georges ont en commun de pourfendre la figure allégorique du mal, le premier, archange et céleste milicien, ne monte pas à cheval pour exécuter sa mission.

Dès le XIIe siècle, l'effigie du saint au cheval a frappé des monnaies en France (*florins S. George, Jorgy, Jourge*). Outre-Manche, elle garnissait le revers des pièces d'or, ce qui fit éclore, au XIXe, la formule ironique *cavalerie de Saint-Georges*. Elle identifiait, non des troupes, mais des fonds secrets, investis par les diplomates anglais pour acheter les consciences : en période de conflits, l'Angleterre, raillait-on, recourait plus volontiers à ses sous qu'à ses soldats, et cette cavalerie-là ne manœuvrait qu'en soudoyant les pays rivaux.

L'heure de la récréation

Le plus souvent représenté en blanc, le destrier a fasciné autant que le cavalier : les chevaux de Cappadoce étaient convoités par les Anciens pour leur élégance et leur robustesse, ce qui fondera le stéréotype *être monté comme un saint Georges* allant à l'homme « *qui a un bon cheval* » (Oudin, 1640), « *un bon et beau cheval* » (Littré), bref « *monté avantageusement* » (Académie, 1762). À propos, qu'était-ce donc qu'un bon cheval pour un lexicographe du XVIIe ? La réponse de Furetière (*Dictionnaire universel*, 1690) laissera le lecteur pantois : « *Un cheval, pour estre bon, doit avoir trois parties correspondantes à trois de la femme, la poitrine, le fessier & les crins, c'est-à-dire poitrine large, croupe remplie & les crins longs.* »

À une époque où l'équidé détenait encore sa position dominante dans la vie rurale et où les consoles vidéo épargnaient le jeune âge, les enfants du Languedoc s'amusaient au *petit cheval de saint Georges (cabalet de san Jorgi)*, un jeu sportif que ceux du Limousin, enfourchant le même dada, baptisaient brièvement (*jeu de*) *georges*. Ce sont là des noms dialectaux d'un ancestral passe-temps connu ailleurs par *cheval fondu*. Avec deux cents autres divertissements qui ne nous parlent plus guère aujourd'hui (hormis les billes, les quilles, les dames, la marelle ou le colin-maillard), il était pratiqué par le *Gargantua* (1534) de Rabelais. Les joueurs se répartissent en deux camps, chevaux et cavaliers. Les premiers, courbés à la file, reçoivent les seconds sur le dos et, sous leur poids, ils peuvent *fondre* (« s'effondrer »). En s'ébrouant, ils tentent de désarçonner leur fardeau pour que, perdant l'équilibre, celui-ci devienne cheval à son tour. Le cavalier de tête s'élance avec énergie afin que ses coéquipiers puissent sauter à califourchon à sa suite. Lui et ses camarades sont tenus au silence, surtout lorsqu'on cherche à les déstabiliser en les accusant à tort de toucher terre.

Le jeu du cheval de saint Georges, dit plus couramment « cheval fondu », tel que l'ont représenté, à gauche Brueghel l'Ancien (détail de sa toile Les jeux d'enfants, 1560), et, à droite, Michel Corneille père (détail d'une tapisserie, vers 1660). Sur ces images, peu de participants disputent la partie, mais ce divertissement, qu'on ne confondra pas avec le saute-mouton, pouvait en réunir bien davantage (musée de l'Histoire de l'art, Vienne, et musée national du Château de Pau).

Garçons et filles s'adonnaient à un autre jeu, celui des *clés de saint Georges*, ces « *claus de sant Jorgi* » (ou *Jordi*) qu'Honnorat (*Dictionnaire provençal*, 1846) définissait en quatre mots : « *mouchoir derrière le cul* ». Il correspond au *renard qui passe*, variante du jeu du mouchoir. La « clé » est ce mouchoir, noué, qu'un joueur promène à l'extérieur du cercle formé par ses camarades accroupis avant de la déposer derrière l'un des petits postérieurs. Le règlement interdit de se retourner pendant sa chanson, où la phrase « *Ne regardez pas le renard qui passe, regardez plutôt quand il est passé* » était précédée pour l'occasion de « *Je porte, je porte, la clé de Saint Georges / Quand je l'aurai assez portée, je la laisserai tomber au pied d'un rocher.* »

Imparable, le *couteau de saint Georges* s'aiguisait dans une comptine enfantine « à hannetons ». À l'insecte retenu par un fil à la patte et contraint de tourner en rond, on lançait cette consigne : « *Hanneton, vole, vole, vole, / Ton mari est à l'école, / Il a dit si tu ne voles / Qu'il te couperait la gorge / Avec un couteau de saint Georges !* »

De même que la météorologie populaire a tiré parti de la consonance *orge* / *Georges* (« *À la Saint-Georges* / *Bonhomme, sème ton orge* »), la rime *gorge* / *Georges* fut mise à profit dans les prières pour éloigner les loups des troupeaux : « *Saint Georges* / *Serre-leur la gorge* », ou, dans les Ardennes, s'agissant du prédateur : « *Que le bon saint Georges* / *Te ferme la gorge !* ». La paronymie explique d'autre part que l'on se soit parfois tourné vers l'intercesseur pour guérir les maux de gorge, voire les goitres. De surcroît, au moment de sa fête, on reste en butte aux refroidissements. À cette date, le vignoble lui-même craint un coup de froid : Georges était alors « geleur de vignes ». Avec Marc et Nicolas, et sous des étiquettes locales, on le regardait aussi comme « grêleur » : « *Georget, Marquet, Colinet* / *Sont trois méchants garçonnets* », prêchait un plaisant adage. « *Djwér èt Markèt mahèt vol'tî l'brouwèt* » (« *Georges et Marc mélangent volontiers le brouet* »), renchérissaient les vieux Liégeois pour signifier que ces deux voisins dans le calendrier d'avril (23 et 25) pactisent pour attirer la pluie (Meyrac, 1890 ; Merceron, 2002 ; Sébillot, 1904-1907 ; Montreynaud, Pierron, Suzzoni, 1989 ; Haust, 1933).

Saint Georges terrassant le dragon. Gravure sur bois, début XIXe siècle. Coll. Musée en Piconrue.

Autre « petit Georges », Georgeon fut dans le Berry l'appellation privilégiée du diable, ainsi désigné par son antidote, triomphateur des puissances maudites. L'être maléfique et ses suppôts ont été évoqués par George Sand, cette romancière née Aurore Dupin, qui, pour *masculiniser* sa carrière, intégra dans son pseudonyme « *le prénom qui* (lui) *paraissait synonyme de Berrichon* », si typique d'un terroir où on l'attribuait surabondamment.

Le Verdoyant

En appuyant sur le champignon, on cueille le *tricholome de la Saint-Georges,* mousseron charnu, comestible, qui parsème les prés à la pieuse échéance calendaire. *Herbe de saint Georges* est un nom vernaculaire de la valériane officinale, commercialisée pour ses propriétés sédatives, mais dont le champ thérapeutique était autrefois si large

(épilepsie, rhumatismes, morsures) qu'on en faisait la « *guérit-tout* ». Venait-elle à bout du *mal saint Georges*, croûte de lait au pays de Liège (Esneux) mais « pourriture de la face » (furonculose) chez les Bretons, qui se soignaient avec l'eau et la boue d'une fontaine miraculeuse près de Dinan ? Dans l'herbier, se découvrent aussi la *fleur de saint Georges*, ou lis des vallées, et la *rose de saint Georges*, pivoine officinale, aux vertus antispasmodiques et anti-inflammatoires notamment. C'est toutefois en cas de peste, de lèpre et de syphilis qu'on prêtait au saint le plus d'efficacité (De Méry, 1829 ; Jones, 1995).

La valériane officinale, ou herbe de saint Georges, fait toujours partie de l'arsenal thérapeutique.

Outre l'Angleterre, Georges a prodigué ses bienfaits à d'autres États, comme le Portugal et la Géorgie. Longtemps, avec Gautier de Metz (XIIIe s.), on a même soutenu, indûment, que ce territoire du Caucase reproduisait son nom, car, lorsque ses habitants, bon chrétiens, guerroyaient contre les païens, ils le hurlaient dans les batailles.

Rose de saint Georges est l'un des noms vernaculaires de la pivoine officinale, une des quarante variétés de cette plante vivace. Elle trouve sa place chez les herboristes et dans l'industrie cosmétique.

Enfin, sous sa houlette, se bousculent cavaliers, armuriers, militaires, policiers, archers, ainsi que les scouts depuis Baden-Powell. Les cultivateurs sont étonnamment absents de cette panoplie, alors qu'ils collent aux semelles de Georges par le grec *ghiorghios*, labeur de la terre (« *gê-ergon* »), répercuté par les *Géorgiques* de Virgile, hymne à la nature et au travail du sol. Çà et là, des rites agraires propitiatoires ont néanmoins été attachés au saint, simplement parce qu'il se fête au printemps, d'où son surnom de « Verdoyant » (Gaignebet, 1985).

Mousseron de printemps, le tricholome de la Saint-Georges pousse au moment de la fête du bienfaiteur, souvent en une formation circulaire dite « rond de sorcière ».

Martin,

treizième apôtre et roi du bestiaire

Maurice Gillet
Ami du Musée

Si quatre mille sanctuaires sont consacrés à Martin en France, quantité d'églises et de paroisses lui ont aussi été vouées en province de Luxembourg : à Amberloup, Assenois, Awenne, Bercheux, Bihain, Bleid, Compogne, Ebly, Forrières, Guerlange, Heyd, Hives, Humain, Jenneret, Longvilly, Lorcy, Mabompré, Malempré, Martelange, Muno, Musson, Nives, Oppagne, Petit-Han, Rechrival, Robelmont, Rouvroy, Soy, Torgny, Transinne, Warmifontaine... Des édifices dont il est le dédicataire, plusieurs autres sont classés, en partie (autel, tour), ou bien totalement, comme à Arlon, Bovigny, Chassepierre, Latour, Marcourt, Tohogne et Villers-sur-Semois. À Léglise, le bâtiment, qui le fut peu avant la tornade de 1982, a été reconstruit en 1987. N'oublions pas les chapelles, puisque c'est là le diminutif, via ***capella***, de la chape, l'habit à capuchon porté par le saint :

Foisonnante, l'iconographie se résume surtout au partage du manteau avec un miséreux, apparu ensuite en songe, sous les traits du Christ, au charitable saint. Militaire jusqu'à sa conversion, Martin patronna les soldats, voire les objecteurs de conscience : refusant de verser du sang, il s'était dressé sans armes, en bouclier humain, devant les tribus des Alamans. S'il a veillé aussi sur les mendiants, son coup de glaive dans l'étoffe lui valut d'étendre sa protection aux tailleurs, couturiers et marchands de tissu. Localement, vignerons, hôteliers et touristes se sont à leur tour placés sous sa houlette (Miniature du XIVe siècle, Bibliothèque municipale de Boulogne-sur-Mer).

cette précieuse relique désigna l'endroit où la conservaient les rois francs, puis des lieux de culte en général. De tels oratoires sont établis à Vieux-Virton (classé), Arloncourt, Champs, Mageret et Séviscourt ; certains sont ruinés (Tavigny). Enfin, l'élu patronne des villages dont l'église bénéficie pourtant d'autres destinataires : ainsi Muno (saint Barthélemy), Orsinfaing (Hélène, Apolline), Baranzy (Sainte-Famille), Palange (Visitation), Verlaine (Remacle), Willancourt (Walfroid), Houmart (Hubert) ou Durbuy (Nicolas). Belle hégémonie de celui que l'on surnomma le treizième apôtre pour son intense activité pastorale !

Redoux et ripaille

Autrefois opulente, sa fête (11 novembre) a été éclipsée par les commémorations de l'Armistice de 1918, mais la notion d'*été de la Saint-Martin*, pour un redoux automnal, reste vivace, en dépit de la concurrence, depuis la chanson de Joe Dassin (1975), de l'*été indien*, concept propre à l'Amérique et moins tardif dans la saison. L'embellie observée quand revient la froidure était même perçue comme une délicate attention du saint. Le 11 novembre 397, lors de la translation de son corps sur un bateau remontant de Candes, lieu du décès, vers l'évêché de Tours, à 50 km de là, se produisit, dit-on, une prodigieuse renaissance de la nature : tous les buissons d'aubépine bordant la Loire se couvrirent de fleurs. Au figuré, l'*été de la Saint-Martin*, gorgé d'ardeurs ultimes, est le démon de midi, regain de jeunesse chez les hommes d'âge mûr avant l'inexorable déclin ; de même chez les

Église Saint-Martin de Tohogne (Durbuy)

Saint Martin
Image allemande,
Düsseldorf, entre 1841-1847
Musée en Piconrue

dames, il réveille la sensualité dans un sursaut où la beauté, tel le soleil, rayonne de ses derniers flamboiements. S'emparant de la métaphore dans *Saturne* (1964), Brassens en baptisait la tranche de vie qu'il appelait ailleurs (*L'assassinat*, 1961) un « retour de printemps » : « *Viens encor', viens ma favorite, / Descendons ensemble au jardin, / Viens effeuiller la marguerite / De l'été de la Saint-Martin.* » Une plume inventive (*Le Patriote illustré*, 21 novembre 1897) rapportait la hausse de la température du *petit été* à un des hauts faits prêtés au bienfaiteur : « *Quand saint Martin, de son couteau, / Coupant son drap et sa doublure, / Donna la moitié du manteau / Au vieux mendigot sans pelure, / Dieu sourit de l'unique pan / Que le grand saint cherchait à mettre / Et, paternel, il fit d'un cran / Monter le thermomètre !* » Pourquoi donc Martin, cavalier de la garde impériale, n'offrit-il que la moitié de sa cape ? Légalement, il ne pouvait disposer que de cette part, réglée de ses deniers, l'autre appartenant à l'État, qui subsidiait à 50 % les équipements. *Tirer saint Martin par l'épaule* se disait encore plaisamment au XVIIe siècle lorsqu'on aidait un invité à se débarrasser de son manteau.

Flanquée de foires où l'on renouvelait fermages et contrats des domestiques, l'échéance calendaire marquait la reprise officielle des séances des Académies royales et servait au calcul du temps par le peuple : « *J'aurai 45 ans à la Saint-Martin sonnée.* » Elle était surtout l'occasion de festoyer avant les restrictions du « *petit carême* » qui, à partir de la fin novembre, préludait à la Noël. Les bovidés rentraient à l'étable (« *À la Saint-Martin, / Les vaches au lien* »), on menait la chèvre au bouc (« *Pour Saint-Martin, / Mène la chèvre au bousin* »), on sacrifiait le cochon et on multipliait les rasades (« *Tue ton cochon à la Saint-Martin, / Bois le vin et laisse l'eau aller au moulin* »). On faisait honneur au vin bourru, à peine vendangé, et *martiner* équivalait à le soutirer, voire à ripailler : « *Parquoy un chacun de l'armée commença à martiner, chopiner et trinquer de même* » (Rabelais). *Faire la nuit saint Martin* revenait à « *faire la noce* ». Du XIIIe au XVIIIe siècle, le *mal Saint-Martin* fut un pieux euphémisme pour l'ivresse, les picoleurs se recommandant sans scrupule de la bénédiction de celui que des kermesses wallonnes affublaient du sobriquet de « *bon vivant* ». L'abstinent passait pour une andouille (« *Pour la Saint-Martin, / Âne qui ne boit du vin !* »), mais la démesure n'avait pas bonne presse (« *Âne deux fois / Qui trop en boit !* »). Selon Châtelain-Courtois (2001),

les vignerons, par ces libations rituelles, épongeaient une dette de reconnaissance envers le saint, regardé comme le père de la viticulture en Touraine, et envers son âne : attaché dans une vigne, ce bourricot avait, paraît-il, dévoré une partie des ceps, mais, à l'excellence de la récolte, on ne put qu'applaudir à cette taille.

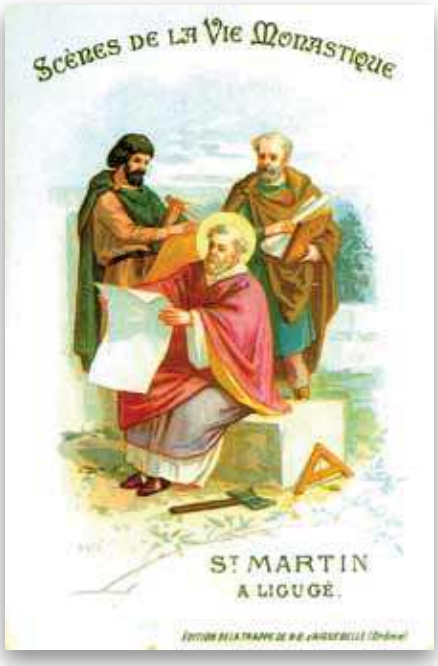
Par *filets de saint Martin*, on entendait les filaments cotonneux traversant le ciel d'automne, ainsi que les filandres, ces fils de l'araignée. L'arc-en-ciel était chez les Picards l'*arc de saint Martin* et chez les Bigourdans son *portail*. On baptisa communément l'orme *arbre de saint Martin*, car c'est sous la forme de ce végétal qu'avait, croyait-on, germé le bâton fiché un jour dans le sol par le grand homme, dont le nom estampilla de surcroît, outre des cépages (*martin-cot-blanc*, *martin-cot-rouge*), d'anciennes variétés fruitières : *martin-fessard*, pomme à cidre ; *martin-sec*, *martin-sire*, *martin-sucré* pour des poires, – la *poire Saint-Martin* (ou *poire d'oiseau*) étant la cenelle, baie rouge de l'aubépine.

À la vingtaine d'espèces qui, de l'ours à l'âne via le singe, ont été baptisées ici ou là Martin par le parler populaire, s'ajoutait une série de volatiles, dont chacun répondait, au gré des terroirs ou des dialectes, à la désignation indifférenciée d'« oiseau de saint Martin ». Ce fut notamment le cas du martin-pêcheur, du faucon lanier, du busard, de la petite bécassine, du martinet, de l'oie et de la corneille (de gauche à droite et de haut en bas sur ce montage).

Poils et plumes

En voiture pour le *Martin-Circus*, car, de toutes les figures du martyrologe, Martin a été, de très loin, la plus associée aux animaux. À l'âne d'abord, qui passait pour sa monture favorite (« *Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin* »), d'où le tour vieilli *faire le martin* (le têtu), pour un obstiné que corrigeait le *martin-bâton* (baguette, trique), père supposé du martinet si redouté des enfants. L'ours ensuite, que pérennise

Sur ce chromo naïf, Martin, accompagné d'architectes, consulte les plans de l'abbaye de Ligugé (Vienne), doyenne des communautés monastiques françaises, qu'il fonda à 44 ans. Il y restera dix ans avant d'être proclamé, en 371, évêque de Tours, charge à laquelle il ne se sentait pas destiné. Il persistera d'ailleurs dans son activité de missionnaire rural, déboulonnant les idoles du polythéisme et créant ermitages et églises.



le « *tintin* », nounours en peluche : « *L'ours s'appelle généralement Martin* » (Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*). À son sujet, on a invoqué la proximité, au calendrier, entre Martin et Ursin (9 novembre), à l'identité si suggestive, ou bien une anecdote relative à Martin IV († 1285) : ce pape, qui régna sous ce nom en hommage « *au plus grand saint du paradis* », possédait plusieurs ours, son animal préféré. Veut-on une interprétation plus pointue ? Le saint, pèlerin de la foi dans la Gaule du IVe siècle, a été décrit par des hagiographes (dont son disciple et ami Sulpice-Sévère) comme un rustaud, grossièrement vêtu et affichant une inclination pour la vie sauvage ; pour Walter (*Mythologie chrétienne*, 2003), il était même une sorte d'ours, au sens de « *personne qui fuit le monde* », à une époque où le plantigrade rejoignait dans l'imaginaire le mythe de l'Homme sauvage, l'un et l'autre couverts de poils et aptes à la station debout. Dans les Pyrénées, l'ours devint par anthropomorphisme l'« *homme pelut* » (velu), le *Martin aux pieds déchaussés* (nus). Quant à la connivence entre l'ours et l'enfance, elle se fonderait sur la douceur du pelage et sur une tradition médiévale, où, pour conjurer sa peur, on faisait toucher au marmot la bête exhibée par le montreur.

Prenons de l'altitude avec l'*oiseau* (*de*) *saint Martin*, vieux nom du martin-pêcheur, naguère pourvu d'autres appellations régionales (*pêcheur-martin*, *martin-rivière*, ou *martin* tout court), toutes délivrées, pour la beauté du plumage, à la gloire de l'inspirateur. Mais la locution est allée aussi au busard (*Circus cyaneus*), qui « *passe à travers la France vers le 11 novembre* » (Rolland, *Faune populaire*, 1877), imité en cela par la *bécassine de* (*la*) *Saint-Martin* (*Scolopax gallinula*). Il y a de quoi battre de l'aile car, dans le Loir-et-Cher, *oiseau de saint Martin* s'appliquait à la corneille et, ailleurs, au lanier, faucon femelle dressé pour la chasse, ainsi qu'au martinet. Une croyance instituait ce dernier ambassadeur du céleste protecteur : il surveillait les cultures pour en chasser les pilleurs de récoltes, et les cultivateurs, ravis, lui réservaient des pieds de chanvre pour qu'il puisse s'y reposer. Si le *poulet de saint Marin* fut une huppe dans les Pyrénées, un peu partout d'autres *oiseaux de Saint-Martin* sont les oies : elles constituaient le mets privilégié servi là où la fête était saluée avec faste. Un jour qu'il était pourchassé, relate une légende ingénue, Martin de Tours s'était caché dans un troupeau d'oies, mais

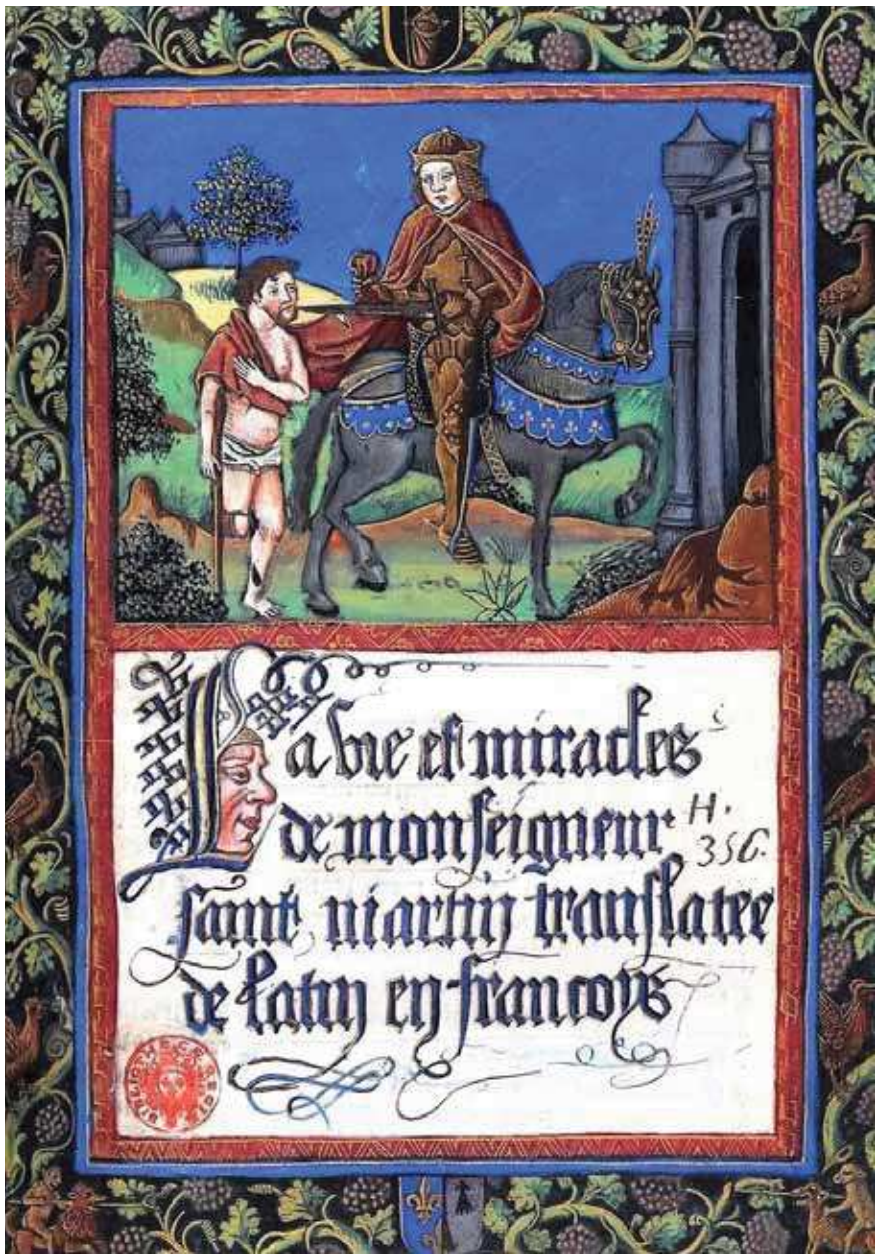
elles le dénoncèrent par leurs cris répétés : « ***Il est là, il est là !*** » D'où leur juste sacrifice ! À Visé, on mange toujours les ***oies de Saint-Martin***, saucées à la crème et à l'ail. Dans les provinces de Luxembourg et de Liège, l'os de la volaille donnait consistance à des prédictions : rouge, il annonçait un hiver rude ; blanc, un hiver doux (Reinsberg-Düringsfeld, 1862).

La basilique Saint-Martin à Tours. Dans sa crypte, près du tombeau, un ex-voto daté du 11 novembre 1918 porte le nom du maréchal Foch qui, profondément croyant, a ainsi honoré, à la fin de la guerre, l'un des protecteurs de la France. Mais c'est fortuitement que l'Armistice, dont il fut l'un des signataires pour les forces alliées, tomba à la Saint-Martin, même si naguère on a invoqué la recherche d'une concordance entre les deux événements.

Dans la cage aux martins pépient encore les variétés qu'énuméraient les traités d'ornithologie (***martin à ailes noires*** ou ***aux oreilles blanches***, ***martin brame***, ***martin vieillard***, ***martin soyeux***, ***martin huppé de la Chine***, ***martin pygmée***, ***martin porte-lambeaux***, etc.). Au XVIIIe, Buffon affecta notamment le nom propre à un passereau aux mœurs d'étourneau, habile destructeur d'insectes. Le ***martin triste*** est un mainate, le ***martin roselin*** un merle rose, et le ***martin-chasseur*** a pour fief l'Australie. Même l'anglais fait voleter ***martin*** : ainsi « ***house martin*** » pour l'hirondelle de fenêtre.

À Dinant, par ***petite couturière de saint Martin*** (***kostîrèt' di sin Mârtin***), les gosses interpellaient poétiquement la coccinelle qu'ils promenaient sur leur main. Son envol était gage de beau temps s'il précédait la fin de l'énoncé de cette formulette (Monseur, 1892) : « ***Kostîrèt' di sin Mârtin, / Si vo n'mi d'jo nin / K'i frè bya dmwin / D'ji v'kop li tyès' int' deu fyèrmin*** » (« ***Si vous ne me dites pas / Qu'il fera beau demain, / Je vous coupe la tête entre deux haches*** »). La ***bête à bon Dieu***, quelquefois ***bête à Martin***, disposait d'autres termes dialectaux de même souche, tels, à Namur, ***pèpin-maurtin*** (***pépin martin***) et ***capichot-maurtin*** (***petite fourmi martin***).

Édifiant est le cas du singe, déjà nommé ***martin*** dans des récits du Moyen Âge, et maintenu en wallon sous l'enseigne du ***maurticot*** ou ***marticot***.



On faisait volontiers précéder le nom des saints de la qualité de Monseigneur ou, par contraction, de Monsieur, d'où ce titre, accompagnant cette illustration de 1496 : « *La vie et miracles de monseigneur saint martin translatée de latin en françois* ».

Par extension, ces mots se sont appliqués à un individu farfelu, ou bien laid ou grimaçant comme le modèle, et le verbe ***marticoter*** s'est défini par « ***faire des pitreries*** » au pays de Liège, où la guenon était une ***mârtikène***. ***Marticot*** fut si généreusement substitué à « ***singe*** », entre autres pour réprimander un garnement turbulent ou rebelle, qu'il le supplanta longtemps en Belgique (et en Suisse). Dans ***Les noms wallons du singe*** (1944), Maurice Piron tenait ces emplois pour exemplaires « ***de la déchéance du prénom Martin dans le vocabulaire du règne animal*** ». Le saint n'est pour rien dans cette disgrâce, mais la dévotion qui l'entoura fut telle que Martin s'imposa en patronymie : numéro un en France, numéro trois en Belgique francophone derrière Dubois et Lambert. Son devancier, le nom de baptême, si répandu pendant des siècles, est aujourd'hui chichement dévolu, en raison, justement, des dépréciations : c'est ce qu'observait en 1951 Albert Dauzat en se bornant, pour les péjorations, à l'***âne Martin*** et au ***martin-bâton***.

Saint Martin
Image anversoise
de Michiel Cabbaeÿ (1660-1722)
Musée en Piconrue

Prospectons le bestiaire au gré d'autres espèces héritières çà et là, par le passé, du célèbre nom : la mule (cabocharde comme l'âne), la brebis et le bouc (Lyonnais), le mouton bêlant (***martin bée***, Furetière, 1690) et le bélier (en Normandie), la vache (Hautes-Pyrénées), la petite vive ou le tacaud (***faux martin***, poisson dont on craignait la morsure), la rainette (grenouille arboricole, dite ***grenouille de la Saint-Martin***, ***martinette*** et ***martinolle***), la lapine domestique (***martine***), le bœuf – celui de droite dans les attelages landais s'appelait d'office Martin (et Jouan celui de gauche) –, la martre, parfois perçue par les Normands comme un animal diabolique, et la ***chèvre-martine***, échassier au cri si lugubre qu'on lui prêtait dans le Massif central « ***la voix de la femelle du diable*** ». Ledit diable fut chez Rabelais l'***estaffier*** (***valet***) ***de saint Martin***, le saint s'étant, racontait-on, moqué de lui lorsqu'il heurta le pilier d'une église ; on appelait aussi Martinet « ***le démon par qui sont initiés ceux qui veulent être admis aux mystères des sorciers*** » (Pinchinat, ***Dictionnaire des hérésies***, 1718). À Liège, ***mârtin-diâle*** ciblait l'inoffensive libellule,

le prénom altérant peut-être ici ***marteau*** en raison des saccades de l'insecte. Quant au ***martinet***, l'outil de forge des moulins, il se réclamerait en partie du saint : corvéable comme son baudet, il fonctionnait dans le voisinage, statistiquement plausible, d'une chapelle ou d'une paroisse dédiée au prélat tourangeau. Le catalogue zoologique se clôturera avec deux ***martin*** à nouveau extraits du lexique wallon : un faucheux (araignée des champs) à Écaussines (Hainaut) et un hanneton à Bouillon (***martiko***).

Du dieu Mars à la martinette

Une des prouesses de l'évangélisateur et thaumaturge aura été l'ample christianisation de sa propre identité, païenne et issue de Mars, le dieu de la guerre : il substituera des églises, bientôt étiquetées de son nom, aux temples magnifiant la divinité latine, et il y installa les premiers curés de campagne. Revers de la médaille, on l'a deviné, la forte diffusion du prénom a assigné à celui-ci, comme à tant d'autres (cf. ***jean-foutre***, ***marie-salope***) des flétrissures, à travers les composés archaïques ***Martin-couillart***, ***Martin le sot*** (***niais***, un pendant de ***Jean le veau***), ***Martin le bécu*** (***cocu***), ***Martin Crédit*** et ***Martin garant*** (***qui paient pour autrui***, 1460), ***Martin galant*** (***noceur***), ***Martin Braillard*** (***ridicule***, 1674). ***Martin*** seul aurait déjà été dévoyé au XIIIe siècle sous l'acception de « ***balourd*** », puis sous celle de « ***quidam, manant*** », tandis que le stéréotype ***Gaultier, Martin ou Pierre*** visait le tout-venant, à la manière de ***Pierre, Paul ou Jacques***. La langue familière, vers 1830, rhabillait en ***Martin-Rouant*** le gendarme, d'après ***rouin*** (***prévôt***). Le ***prêtre Martin*** était un importun, un touche-à-tout, la tournure « ***C'est le prêtre Martin qui chante et qui répond*** » égratignant celui qui fait à la fois les demandes et les réponses (à l'instar du curé seul à l'autel) ou l'inconstant accomplissant une chose et son contraire. On rencontre au XVe la variante ***être le prêtre et Martin*** : « ***J'estoye le prestre et Martin, / Car je respondoye en chantant / Et parloye françois et latin.*** » Plus tôt (XIIe), est attesté ***parler*** (ou ***chanter***, ou ***plaider***) ***d'autres Martins*** pour « ***changer de ton*** ». Au XVIIe, ***être Martin*** signifiait « ***être affligé*** », et ***La Comédie des proverbes*** (1633) renseignait « ***se lever matin pour baiser le cul à Martin de peur qu'il n'y ait presse*** », un sarcasme accablant « ***ceux qui parlent de se lever de bonne heure*** ».

Proverbiaux aussi sont ***prendre martin pour renard*** (se tromper) et ***Martin vaut sa serpe*** (l'homme et son outil se valent). L'argot du XIXe en remit une couche avec le ***Martin***, un spiritueux, calembour sur « ***Marc-teint*** », eau-de-vie de marc colorée de cassis (La Rue, 1894), puis avec ***avoir Martin*** pour « ***avoir ses règles*** », construit sur le paradigme ***verbe + prénom*** (cf. ***avoir François***, ***voir Sophie***), et éclairé par « ***recevoir une visite habituelle mais intempestive*** », celle de la mauvaise semaine, celle ou l'on avait ses ***jours***, et même ses ***ours***, clin d'œil supplémentaire au plantigrade. Par ailleurs, jusqu'au début du XXe, ***nourrir Martin*** correspondait dans la province française à « ***nourrir un bel âne*** » : ainsi brocardait-on des parents « ***qui élèvent de vaniteux imbéciles*** », rejetons dodus, opposés à la maigreur présumée des ânes Martin des monastères.

Le saint redore son auréole avec le ***lit de saint Martin***, couche de paille où, dans le Pas-de-Calais, on étendait les morts chez eux jusqu'aux funérailles, et avec le ***mal de saint Martin*** qui caractérisait, à défaut de l'ivresse, l'inflammation de la gorge et le rachitisme.

Il est décidément partout, ce polyvalent, en droite ligne ou non. Comment Colomb pouvait-il nommer autrement que ***Martinique*** l'île où il aborda un 11 novembre, en 1493 ? Comment appeler d'un autre mot que ***baryton Martin*** la tessiture qui distingua le chanteur lyrique Jean-Blaise Martin († 1837) ? Et comment épargner à la cuisinière à gaz de marque Nestor Martin le surnom spontané de ***martinette***, si couru dans les années 1950 ?

Agathe

Un culte riche en surprises

Maurice Gillet

Sur cette toile de Francisco de Zurbaran (1598-1664), la sainte, en tenue d'apparat, tient un plateau garni de deux petits dômes, que la bienséance a quelquefois confondus avec des boules de pain.

Musée Fabre, Montpellier

En terre luxembourgeoise, l'église d'Ourthe (Gouvy) lui est dédiée et elle patronne le village de Beffe (Rendeux). À Bruxelles-Capitale, elle est l'éponyme d'une des dix-neuf communes, Berchem-Sainte-Agathe, où l'ancien sanctuaire roman, classé et restauré, possédait déjà sa statue au 13e siècle.

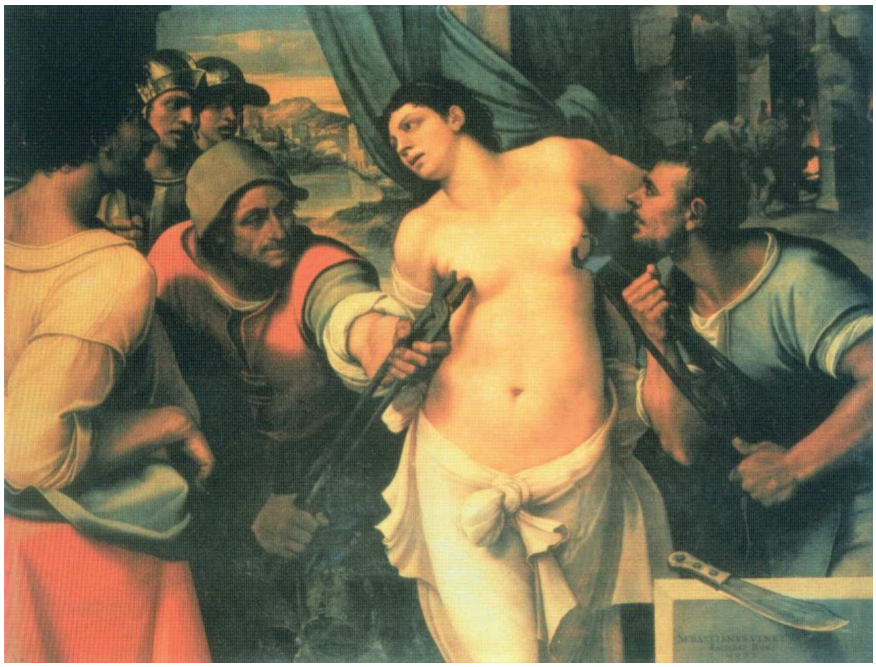
Par son nom, son culte et son légendaire, cette sainte, l'une des plus typées par l'imagerie, apparaît sur plus d'un point comme la réminiscence ou le prolongement d'une déesse antique. En Italie et en France, l'histoire de sa dévotion aura emprunté les chemins les plus inattendus.

« Plus sacrée que sainte »

Étrangement, dans *Les saints successeurs des dieux* (1907) de Saintyves, elle a été omise par cet anthropologue qui, au fil de son « *Essai de mythologie chrétienne* », se faisait pourtant fort d'établir, « *nettement et sans crainte d'erreur,* (que) *le culte des martyrs et des saints est d'origine païenne* ». Mais l'organe officiel du Vatican lui-même, *L'Osservatore romano*, est très explicite sur le sujet (numéro du 2 février 2014) : « *Plus sacrée que sainte, Agathe reprend les attributs d'Isis, l'antique divinité de la Méditerranée sacrée. La religion est vraiment* re-ligere, relier ensemble, *le temps et les lieux, les âmes et l'éternel* », constate en effet l'écrivain et journaliste Pietrangelo Buttafuoco, natif de Catane, cette ville de Sicile où la vierge et martyre fut suppliciée en 251.

Celle qui, dans l'évocation classique, exhibe sur un plateau les seins arrachés par ses bourreaux – raison d'être de la tutelle qu'elle exerce sur les nourrices et les mères allaitantes –, incarne, par le grec *Agatha*, la « bonne », la bonne divinité : réplique ou continuation, via la christianisation, de la *Bona dea* des Romaines, cette protectrice de la

fécondité dont les mamelles étaient déjà l'emblème. À la sainte, s'associe le voile qui couvrit sa sépulture ou ménagea sa pudeur pendant ses tortures : prodigieuse relique, toujours promenée le 5 février, jour de sa fête, et qui, rappelle Buttafuoco, fit barrage à l'écoulement de la lave de l'Etna (en 252 et en 1886), à un séisme (1169), à la peste, et même aux bombardements américains (1943). Outre que le volcan ainsi domestiqué dans ses éruptions perpétue la nymphe sicilienne Ætna, fille d'Ouranos et de Déméter, la secourable pièce d'étoffe garde l'empreinte d'Isis, l'Égyptienne à la puissance universelle, vénérée partout en Europe du Sud jusqu'aux premiers siècles de notre ère : « *Il est clair que ce voile est celui-là même que portaient les jeunes filles grecques en signe de pureté ; c'est le voile d'Isis qui symbolisait la voile gonflée par le vent. Sainte Agathe est donc l'héritière d'une des plus vieilles traditions des cultes méditerranéens* », confirme, dans *La Sicile, carrefour des mondes et des empires* (1965), l'historien Maurice Andrieux, en observant que les processions en l'honneur d'Agathe adopteront les mêmes dates et itinéraires que les cérémonies païennes qui honoraient Isis, mère d'Horus.



La description des atroces tourments par Sebastiano del Piombo, sur ce tableau de 1520, montre les tenailles et la pince qui arrachèrent la poitrine par torsion. Agathe a les cheveux noirs, comme la plupart des Siciliennes. Les lueurs que l'on devine à l'arrière-plan droit sont celles des braises incandescentes sur lesquelles on étendra le corps de la jeune vierge.

Florence, Palazzo Pitti

De manière sibylline ou trop érudite, le grec « *gala-galaktos* » (lait) a aussi été rapproché du nom d'Agathe. La lactation qu'elle stimule en gonflant les poitrines répondrait par métaphore aux voiles gonflées par le vent sous l'action d'Isis. Veillant précédemment sur la maternité et les naissances, cette dernière recevait en offrande des récipients de lait en forme de sein, ainsi que des gâteaux de même aspect, gages de reconnaissance et porte-bonheur pour les donatrices. Une fois la déesse supplantée, la pratique pâtissière se reportera sur la sainte, jusqu'à nos jours.

Sainte Agathe

Huile sur panneau, vers1600-1610
58,5 x 26,5 cm

Fabrique d'église de Longvilly,
en dépôt au Piconrue-Musée
de la Grande Ardenne

Pervers et idolâtre

La *Vita* d'Agathe, brossée ici à grands traits, met en scène une jeune vierge de la noblesse, pieuse et belle, qui avait dédié sa vie à Dieu mais qu'harcelait de ses assiduités le consul Quintien, pervers et idolâtre. C'est en vain qu'il cherchera à la débaucher en la séquestrant dans un lupanar, en vain aussi qu'il lui enjoindra de renoncer à sa foi. Furibond, il lui fit trancher les seins. L'apôtre Pierre, précise une croyance, s'introduisit la nuit suivante dans le cachot de l'agonisante et la guérit. À l'aube, au moment où Quintien, hors de lui, la fit étendre nue sur des charbons ardents, l'Etna se réveilla et la terre trembla : des signes perçus par le peuple comme la punition du Ciel à tant de cruauté. Redoutant une sédition, le persécuteur renvoya sa victime dans sa geôle, où elle mourut de privations.

On l'invoque logiquement contre les maladies du sein et les phénomènes naturels menaçants (tonnerre, volcanisme). En plus des nourrices, des mères et même des femmes stériles, se regrouperont sous sa bannière les fondeurs de cloches, en vertu de la ressemblance entre celles-ci et les rondeurs amputées, ou par analogie entre la lave en fusion et le métal fondu versé dans les moules, ou bien encore parce que les cloches sonnent l'alerte en cas de péril ou de catastrophe. Plus subtil est le parrainage accordé aux bijoutiers : il s'appuie sur la concordance entre Agathe et l'agathe, graphie ancienne de la pierre précieuse, de souche sicilienne elle aussi, et redevable de son étymologie, non à la martyre, mais à sa découverte parmi les cailloux charriés par l'*Akhatès*, une rivière de l'île.

Le lien entre le minéral ou ses ersatz (telles les billes) et les yeux – en argot, les « gros yeux » sont toujours des agathes – a conduit à étendre les bienfaits d'Agathe aux malades de la vue. À Néris-les-Bains (Allier), son pouvoir était d'autant plus flagrant pour les pèlerins de la fontaine Sainte-Agathe que, dans le patois du lieu, le mot « *gatte* » correspondait à « yeux ». À Saint-Désiré, dans le même département auvergnat, et selon Merceron (*Saints imaginaires et facétieux*, 2002), la fontaine Pissepot (ou Pissacot) où se soignaient les malvoyants était née, disait-on, du pissat des bœufs qui avaient tiré le charriot où l'on coucha la dépouille de la sainte. Car les fidèles du Bourbonnais s'étaient appro-

Œuvre de Ramon Oscariz, ce panneau de retable du 16e siècle résume la scène de février 251 : à l'arrière, de part et d'autre de la sainte, la malheureuse et ses bourreaux, à gauche ; à droite, la venue dans sa prison du bienveillant apôtre Pierre, qui soigna ses blessures.

Musée de Navarre, Pampelune

prié celle-ci, tenue pour une humble enfant du pays et rebaptisée Gathe, ce qui l'assimilait à « *gate* », terme du cru signifiant « bergère ». Ils la priaient pour la protection des troupeaux, faisaient bénir des baguettes à son nom et, le temps d'une neuvaine, en frappaient le bétail, dont les vaches laitières. Dans la Nièvre, Agathe devint sainte Alaithe, par corruption de « *sainte (qui) allaite* » ou de « *sainte-à-lait* ».

Deux hémisphères sur un plateau : la pâtisserie rejoint l'imagerie religieuse.

Le pelage des chats d'enfer

« *Blanche et bonne comme le lait qui perle de ses seins, blanche et chaude comme la toison des moutons* », Agathe pouvait se révéler, dixit Merceron, « *noire et électrifiante comme le pelage des chats d'enfer* ». En effet, des récits du Midi unissaient son nom à celui, maléfique, du chat, « *gato* » dans les parlers occitans, avec des transcriptions ou corruptions en sainte Chapte ou Chatte. Il se murmurait, en Ariège et dans le Pays basque, qu'une chatte noire, sinon la sainte elle-même, apparaissait, vindicative, le jour de sa fête (la *Santo-Gato*), pour châtier les femmes osant travailler à cette date. Gare à celles qui lessivaient ou pétrissaient, et gare aux fileuses : elles filaient alors leur propre linceul. Le folkloriste Gaignebet (*Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, 1985) avance de son côté qu'en sa qualité de maîtresse du feu et de la foudre, cette Agathe à contre-emploi recueillait même les prières des sorcières !

L'interdiction ponctuelle, pour les ménagères, de toute besogne, et spécialement de la fabrication du pain, se fonderait sur la confusion, entretenue ou non par souci de décence et de respect, entre les deux petits dômes alignés sur la coupelle dans l'iconographie et deux miches à enfourner. Mais la veille de l'échéance calendaire, la confection d'un pain spécial, sphérique, celui de la *Santo-Gato*, était encouragée, notamment chez les Provençales : béni avec solennité à la messe du lendemain, il garantissait l'intercession efficace de la bienfaitrice. Se soustraire à cette coutume exposait les mamans au risque d'un lait aigri ou tari, et les nourrissons à des maux redoutables. Comment réagir en cette circonstance, sinon par l'exclamation *Par les tétons de sainte Agathe !*, trahissant l'indignation ou l'étonnement ?

Seins et mains en pâte

Agathe, féministe avant l'heure ? Le jour de relâche imposé dans les tâches domestiques contribuera à faire du 5 février l'authentique précurseur de la Journée des femmes. Abandonnant aux maris leurs corvées, celles-ci « *sortaient pour banqueter et jouer aux cartes* » (Besnard, *Mœurs et humeurs des Français au fil des saisons*, 1989). Ces pratiques s'inscrivaient au surplus en une période de l'année où le cycle du carnaval stimulait l'inversion des rôles. En excluant les hommes, les dames, libérées, allaient « *faire la gueta, c'est-à-dire en patois l'agathe ou la chatte* », et désignaient de ces mots les pâtisseries préparées pour l'occasion (Poly-Bournazel, *La mutation féodale*, 10e-12e siècle, 2004).

L'expression traversera les âges : au XXe siècle, *faire la gueta* revenait encore à « *faire un banquet, en parlant des femmes* », la *guèta* étant elle-même « *une sorte de gâteau avec deux proéminences en forme de seins, que les femmes mangent le 5 février* » (Van Gennep, *Folklore du Dauphiné*, 1933). À Saint-Pierre d'Albigny, vers 1930, les jeunes mères savoyardes se rassemblaient à leur tour à la Sainte-Agathe par groupes de dix à quinze, pour partager et manger des confitures, des fruits, ainsi que des *agathes* (*guetes*, *guetas*), qui leur assuraient chance et lait abondant. Dans leur cas, les gâteaux prenaient la forme de mains à quatre ou cinq doigts : réminiscence des mains que la sainte aurait croisées sur sa poitrine pour en empêcher l'amputation, mais que ses tortionnaires ne se firent pas faute de lui couper. Ces brioches-là, safranées, se dégustent encore aujourd'hui, lors de goûters familiaux. Il en va de même pour le *gâteau de Saint-Genix* (à Saint-Génix-sur-Guiers, Savoie) ou le *gâteau Labully*, survivances, toutes rondes cette fois, des « *guetas* », mais muettes sur leur vertueuse référence depuis qu'un boulanger, en 1880, les a rhabillées d'un toponyme et de son propre nom. Quant à la dévotion de la Savoie envers Agathe, elle avait bénéficié d'un nouvel essor en 1713, lorsque le duc de Savoie annexa la Sicile, dont il obtint le titre de roi jusqu'en 1720.

Pendant quelques années, au début du 18e siècle, le duc de Savoie fut aussi roi de Sicile. Et, en Savoie, on fabrique toujours des « mains de sainte Agathe », brioches safranées, en souvenir, conscient ou non, des mains que croisa la Sicilienne sur sa poitrine pour tenter de la soustraire à la mutilation.

Cerise sur le mamelon

Depuis des temps immémoriaux, le plus fameux des gâteaux, fréquemment servi par paires, a pour fief Catane, berceau de la sainte : c'est la « *cassata* (ou *cassatella*) *di sant Agata* » ou « *minnuzzi di sant'Àjita* », soit « petits seins de sainte Agathe ». À base de ricotta, de génoise, de pâte d'amandes, de fruits confits et enrobées d'un glaçage au sucre, les cassatas sont de souche sicilienne, mais le modèle catanais accommodé aux alentours du 5 février se présente comme le plus expressif sur le plan anatomique et le plus enraciné dans la tradition. Si ses ingrédients peuvent varier au gré des recettes (fromage frais, massepain, pépites de chocolat, pistache pilée, macarons), une cerise confite figure le plus souvent le mamelon, blanc ou rose.

Les « olivettes de sainte Agathe », en pâte d'amande, sont censées être une résurgence, profane, de l'anecdote selon laquelle un olivier surgit de terre à l'endroit où, traînée vers son juge féroce, la Catanaise fit une courte halte.

Oblongue, une autre spécialité locale et sucrée est l'*olivette de sainte Agathe*, en pâte d'amandes colorée en vert pour suggérer une olive. Elle renvoie au loin à la légende selon laquelle un olivier jaillit de terre à l'endroit précis où la martyre, en chemin vers son pseudo-procès, fit une brève halte pour lacer ses chaussures.

La cité sicilienne connaît l'effervescence à la date susdite, où se déploient cortèges et processions aux flambeaux, et où, certifie-t-on, les mafiosi eux-mêmes aménagent des reposoirs.

La « cassatella di sant'Agata » ne fait nul mystère des parties du corps de la sainte qu'elle représente. On imagine pourquoi ces gâteaux se servent parfois en double exemplaire.

Sur le petit banc

Hors d'Italie, Agathe a animé la tournure régionale *porter à la Sainte-A(u)gathe*, ce qui consiste, pour deux personnes, à en transporter une troisième assise sur leurs mains croisées, entrelacées. Il s'agirait à

Porter à la Sainte-Agathe, c'est, pour deux personnes, en porter une troisième, assise sur leurs mains entrecroisées : nouvelle allusion aux mains que croisa la martyre pour essayer, en vain, de faire obstacle à ses tortionnaires.

nouveau d'un écho lointain aux mains que croisa la suppliciée dans un réflexe de protection. Cette façon de convoyer un passager, souvent un enfant, voire, pour des secouristes, de prendre en charge un blessé, a répondu à d'autres énoncés plus pittoresques : *faire la chaise du roi*, *faire le petit banc*, *la petite chaise*, (*porter*) *à Madame Tchèyère* (à Namur), etc.

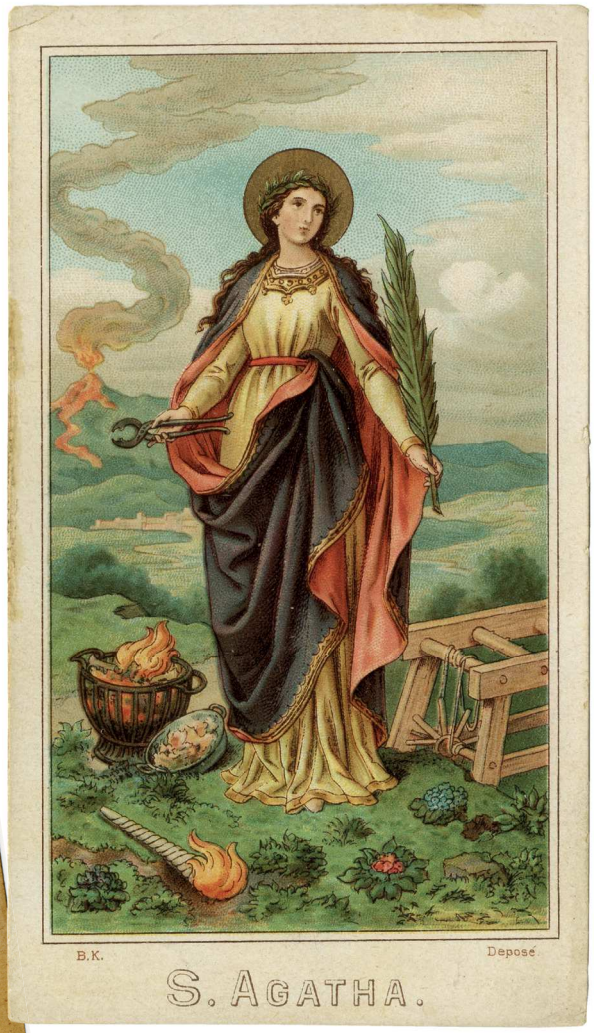
La présence du nom d'un saint dans des locutions populaires était naguère chose courante : *faire le saint François*, en usage à Saint-Hubert, c'était, pour un jeune garçon, s'étendre sur le dos dans la neige, avant de se relever avec précaution pour juger du bel effet de la trace produite ; dans le Brabant wallon, les filles qui se livraient au même exercice faisaient *la sainte Catherine*. Ici aussi, ce jeu bien innocent s'identifiait par d'autres formules : *faire un homme*, *faire un bon Dieu*.

La chèvre et la bonne femme

En wallon, Agathe n'ouvre rime ni à un chat ou à une bergère, ni à un œil, un festin ou une gourmandise, mais bien à une « *gate* » (chèvre), ce dont a tiré parti le dicton nivellois « *À l'Sinte-Agathe, lès alouwètes tchantent pour les gates* » (*Les alouettes chantent pour les chèvres*). Des adages français prêchent l'abstention du labeur féminin le 5 février : « *À la Sainte-Agathe, ni filin ni filatte* » (accessoires pour fileuse et travaux d'aiguille). D'autres soulignent l'influence proverbiale de la sainte sur le lait, même et surtout s'il pleut le jour de sa fête : « *Si sainte Agathe emplit les rivières, le lait coulera dans les chaumières* » ; « *Eau qui court à la Sainte-Agathe mettra du beurre dans la baratte* ». Certains, purement météorologiques, semblent contradictoires : « *À la Sainte-Agathe, le temps se gâte* » ; « *À la Sainte Agathe, l'hiver se hâte* ».

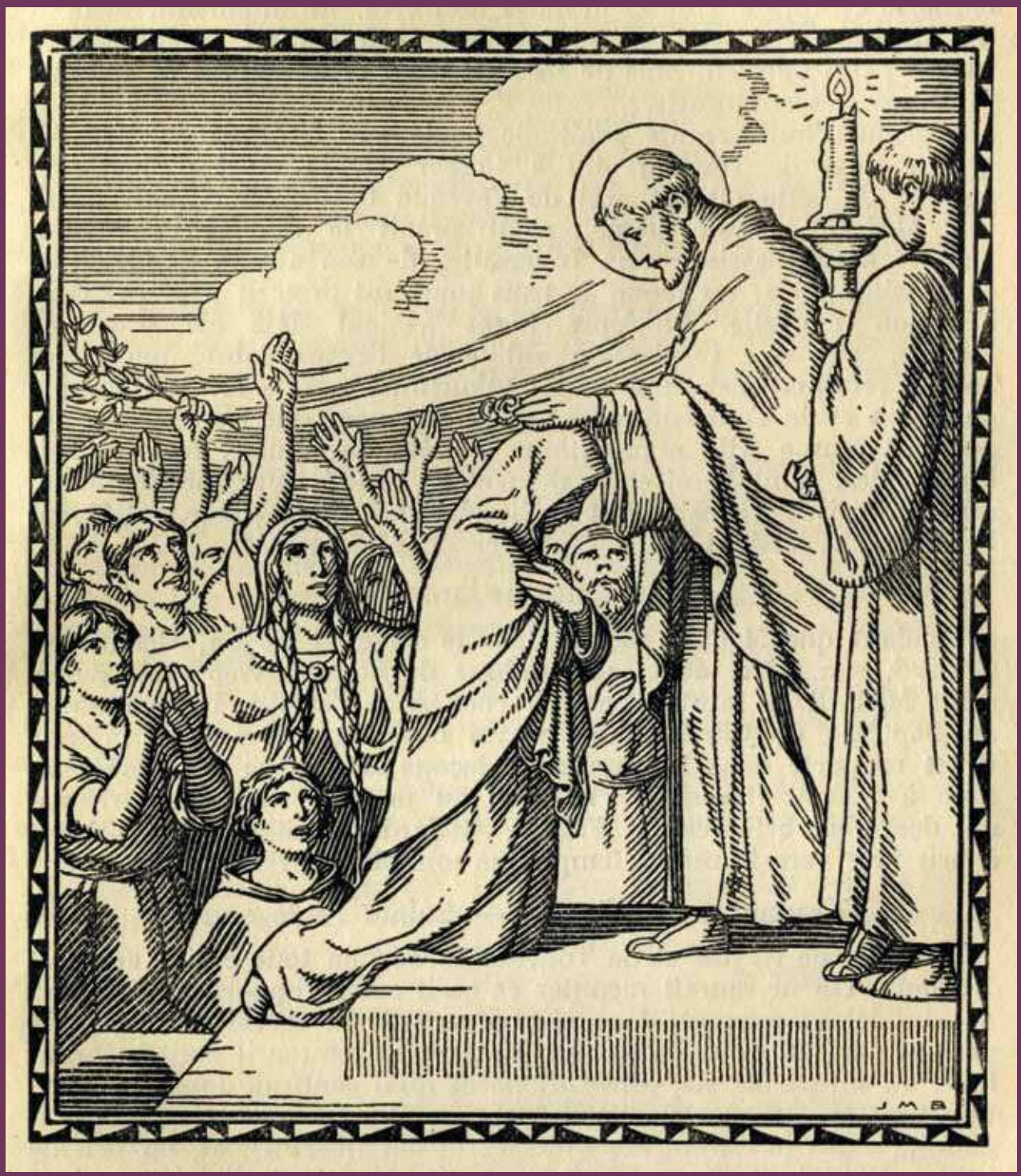
Le prénom qu'a légué Agathe au calendrier n'est certes pas un champion dans les états civils, mais il a été constamment et fidèlement dévolu. Il a conservé un petit côté aristocrate, assez conforme, à en croire l'hagiographie, à l'extraction bourgeoise de sa première et glorieuse titulaire. Resté discret jusqu'au 19e siècle, il a affiché son plus

faible score historique en 1947, avant un bond spectaculaire, couronné par un pic d'attribution très net en 1997, suivi d'une sensible régression. Les statistiques attestent désormais qu'il s'est largement démocratisé. En dépit du nombre restreint de ses porteuses, il a subi autrefois quelques péjorations dans les parlers régionaux : on a ainsi épinglé « *egat* » pour « *commère oisive et bavarde* » en Suisse romande (von Wartburg, 1922-1978), et, en Moselle, « *augatte* » pour « *jeune fille sotte, bornée* » (Adam, *Patois lorrains*, 1881). Enfin, dans le registre populaire, Agathe équivaut parfois actuellement à « *femme quelconque, bonne femme* ».



Sur cette image pour missels, Agathe, vêtue et auréolée, a pour attributs la palme du martyre, et, à ses pieds, les instruments de son supplice.

Sainte Agathe
Image pieuse éditée par Bernard Kühlen, Mönchenglabach, 20e siècle


J M B

Médard,

le pissard qui riait du bout des dents

Maurice Gillet

Le prélat est finalement assez peu présent dans l'iconographie chrétienne. En voici deux sculptures, d'époques différentes, avec pour principaux signes distinctifs la mitre et la crosse.

Médard l'arroseur, Médard la rosière : c'est lui qui institua la fête de la rosière, en l'honneur de la jeune fille la plus vertueuse et la plus méritante. Cette gravure ancienne le montre couronnant la première lauréate, sa propre sœur.

Gravure extraite de *Un saint pour chaque jour du mois*, Paris, maison de la bonne presse, 1932

Il fait la pluie et le beau temps, la pluie surtout. La météorologie populaire l'a institué contrôleur des vannes célestes : fonction ingrate qui a occulté, chez ce prélat du 6e siècle, une vie édifiante de charité, de compassion et de conversions. Il distribuait des aumônes, offrait ses habits aux indigents et exprimait même sa sollicitude envers les paresseux ou les maraudeurs venus chaparder son miel et ses œufs. Il créa la fête de la rosière – elle subsiste dans une quinzaine d'endroits en France –, avec pour première lauréate sa propre sœur, couronnée de roses pour sa sagesse, sa modestie, sa soumission à ses parents

(Reinsberg-Düringsfeld, 1862). Enfant, il fit cadeau, à un paysan démuni, d'un cheval que son père tenta aussitôt de récupérer, au plus fort d'une averse qui le trempa jusqu'aux os, tandis que lui, le fiston, pareillement exposé au grain, demeura bien au sec : un aigle providentiel l'avait couvert de ses ailes.

C'est cet événement, où l'on vit le doigt divin, qui l'installa dans ses prérogatives de préposé aux intempéries. Une faculté dont se sont goulûment emparés les dictons, l'échéance de sa fête (8 juin) devenant ainsi « le jour le plus universellement connu de l'année *dictonnière* », selon l'aimable néologisme de Cellard et Dubois (1985). En une époque où nos anciens vivaient dans l'ignorance du quantième du mois, seuls les saints et leurs adages rythmaient les travaux et les jours, et Médard a constamment figuré parmi les repères les plus emblématiques.

Identifié sur cette image médiévale par son auréole d'or, Médard offre des vêtements à un mendiant aveugle.

La bouche naïvement entrouverte

Abandonnons-le un moment à son nébuleux refuge pour évoquer une particularité oubliée, à laquelle on l'a pourtant associé pendant des siècles, du 16e au 19e : son sourire, son *ris* comme on disait alors : un rire jaune, contraint, sonnant faux et « *qui ne passe pas le nœud de la gorge* ». Tel fut donc le *ris* (*de*) *saint Médard*, ceux qui l'arboraient étant réputés *rire comme saint Médard*. On pourrait soupçonner une joie forcée, comme celle s'affichant sous la pluie battante dont il est le maître. En fait, ce rictus était le reflet de son efficacité dans la guérison des douleurs dentaires, rebaptisées dans la foulée *mal Saint-Médard* : « *Pour spécifier cette vertu, les artistes le représentaient naïvement la bouche entrouverte pour découvrir ses dents, esquissant un sourire encourageant pour les malades qui avaient recours à lui* » (Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, 1905). « *Ainsi paraissait-il rire, mais du bout des dents* » (de la Mésangère, 1823).

Dans son ouvrage *À la gloire des confesseurs*, le saint évêque et historien Grégoire de Tours, illustre contemporain de l'élu, avait déjà mentionné cette puissance thérapeutique. « *D'un ris de saint Médard, il lui fallut répondre* », écrira en 1605 le poète satirique Mathurin Régnier.

« *On ne nous voit guère rire bien fort non plus, n'ayant pas souvent sujet de le faire ; nous rions comme saint Médard, du bout des lèvres* », lira-t-on en 1897 encore (Eugène Le Roy, *Jacquou le croquant*). Du bout des lèvres, ou plutôt du bout des dents, insistait Oudin (1640), qui, sautant du rire aux larmes, glosait la tournure par ces mots : « *faire mauvaise mine, estre fâché, estre en état de pleurer ; le vulgaire y ajoute ''comme saint Médard''.* » À ce rire-là, Furetière (1690) accrochait le rire *sardonien* (sardonique), importé de Sardaigne, là où pousse l'*herba sardonia*, venimeuse, et « *qui fait une telle contraction des muscles du visage de ceux qu'elle tue qu'ils semblent rire en mourant* ». En effet, cette renoncule provoque par ingestion une intoxication se traduisant par des spasmes de la face.

Sourire forcé, le « *ris Saint-Médard* » renvoie aux vieux portraits du saint la bouche béante, comme pour engager les malades à l'invoquer en cas de maux de dents, spécialité incombant en priorité à sainte Apolline. L'extraction dentaire n'était pas une mince affaire : en témoignent à gauche le motif d'une lettrine du XIVe siècle, et, à droite, une scène du XVIIIe, où l'opérateur lui-même affiche un rire sonnant faux, sardonique ou sarcastique. L'emploi d'anesthésiques locaux ne s'est propagé qu'au début du XXe siècle.

Du Brabant à la Gaume

Médard étant, dans une mesure moindre que Léonard, l'un des patrons des prisonniers, le *mal* (*de*) *saint Médard* qualifia d'autre part l'emprisonnement (Deyrolle, *Almanach perpétuel*, 1831). Sous l'action de subtiles extensions inspirées des souffrances de la bouche, ce *mal de saint* alla au surplus à la mélancolie et aux « *vapeurs* », ces exhalaisons dues aux humeurs et montant au cerveau (Comité historique de Noyon, 1845), de même qu'à d'autres affections siégeant dans la tête : méningite, migraine, épilepsie, neurasthénie et maladies mentales. Dans ce dernier cas, on coiffait les patients d'une *couronne de saint Médard*, cerclée de fer et surmontée d'une croix.

À Jodoigne, d'abord invoqué pour les rages de dents, Médard fut aussi sollicité pour traiter les crises frénétiques (agitations fébriles),

rapporte Joseph Tordoir (2013). Cette ville brabançonne possède depuis le 12e siècle une église vouée au bienfaiteur, édifice classé au patrimoine exceptionnel de Wallonie. Dans le Hainaut, Médard, qui fut évêque de Tournai – il en unifia le diocèse avec celui de Noyon, fusion maintenue durant six siècles –, est le dédicataire de paroisses à Anderlues, Solre-sur-Sambre et Ghoy (Lessines). Depuis 1662, en son honneur, une procession annuelle se déploie fidèlement à Rouveroy (Estinnes), où l'on promène ses reliques : cette ferveur lui a même valu en 2010, avec l'approbation spontanée de l'évêque Mgr Harpigny, d'être désigné deuxième patron du lieu, conjointement à Rémi, l'unique titulaire jusque-là.

Non, le diocèse de Namur n'a pas été en reste : paroisses Saint-Médard à Bouvignes-Dinant, Boneffe et Hingeon, église annexe et fontaine à Samart, chapelles à Filée et à Jannée-Pessoux, potale à Namèche. Mais la province de Luxembourg se distingue davantage que le territoire namurois. D'abord, à Herbeumont, un village appelé Saint-Médard, le seul en Belgique francophone, avec une église de 1857 (restaurée en 1985), à l'enseigne de celui que le dialecte a nommé *Medåd* ou *Médâ*, et dont le culte remonterait ici au 10e siècle : en le priant, on retrouva le corps de la fille du châtelain, disparue lors d'une chasse, et ce notable, en exécution d'un vœu, érigea un premier sanctuaire, noyau de la localité, précise une légende dont gardent trace les vitraux actuels. Ensuite à Saint-Mard (*Sié-Mâ* ou *Sî-Mâ* en gaumais, *Sint-Må-dlé-Vierton* en wallon), né d'une contraction de *Médard* : un autel de l'église Saint-Médard, bâtie en 1867, s'orne de sa statue, et une autre, où il bénit les fidèles, trône au-dessus du porche.

Deux églises Saint-Médard en province de Luxembourg : à gauche celle du village de Saint-Médard ; à droite celle de Saint-Mard, par contraction du nom.

Glissements et dérapages calamiteux

Large dévotion ancestrale en France également, où le saint est l'éponyme de 35 communes (une de mieux que saint Nicolas !), et même de 58 en considérant ses variantes Mard, Méard, Mars, etc. « *Honni soit*

qui mal y pense ! », avertit Vial (*Noms des villes et des villages*, 1983) en remarquant que, par le jeu d'érosions phonétiques et en dépit de sa noble souche germanique « *maht-hard* » (« *vigueur et force* »), Médard s'est quelquefois corrompu en *Merda* et, trois fois au moins, en *Merd* : voyez Saint-Merd-la-Breuille, un patelin de la Creuse, ou, en Corrèze, Saint Merd-de-Lapleau et Saint-Merd-les-Oussines (dont les habitants sont les Mercantois). Il s'est de surcroît transformé en *Cinq-Mars* en toponymie (Ille-et-Vilaine) et en patronymie, sans assujettissement à une prétendue date ; à ce titre, il surnomma le favori de Louis XIII et grand écuyer de France Henri de Ruzé d'Effiat, exécuté en 1642 sous l'accusation de complot contre Richelieu, thème exploité par Alfred de Vigny dans son roman *Cinq-Mars* (1826).

Pas de quoi déclencher une drache : pour tout le 20e siècle, à peine 180 prénommés Médard sont nés dans l'Hexagone, les deux derniers en 1994 – n'en déplaise au site religieux *Nominis*, Mehdi, emprunté à l'arabe Mahdi (« *guidé* »), n'en est pas le diminutif. Il faut reculer jusqu'au premier tiers du 17e siècle pour dénicher score plus reluisant. Pour le nom de famille, on pointera les (rares) déclinaisons Medaar, Medaard, Medaart, Medaer, Medaerd, Medaert, Medar, Medardo, Medardos, Medardum, Medardus, Medart, Medhard, Mézard et à nouveau Mard et Merd. En Belgique, Medda, Medaerts, Medot et Medens sont recensés par Jean Germain (2007), qui ne se prive pas d'épingler la synonymie séculaire entre le chef de file et la pluie. Voilà qui nous facilite la transition !

Déménagements et anachronismes

L'idée d'une douche persistante entretenue par le pieux arroseur repose pour une part sur une tradition qui situait au 8 juin l'anniversaire du déluge de la Bible.

Lors du siège de Namur contre les Hollandais, pendant tout le mois de juin 1692, il plut sans cesse des hallebardes, y compris à la Saint-Médard, et, parmi les 60 000 soldats français emmenés par Vauban, beaucoup, courroucés, se répandirent en imprécations contre le saint, dont ils déchirèrent ou brûlèrent les images. Louis XIV s'était déplacé en personne sur le théâtre des opérations ; elles se clôturèrent par la

reddition, le 30, de la Citadelle occupée par l'ennemi, qui la reconquerra trois ans plus tard.

Antérieurs à la réforme du calendrier grégorien, la plupart des vieux dictons axés sur le modèle « *Quand il pleut à la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard* » pèchent par un défaut majeur : ils sont erronés, ou à tout le moins en franche discordance chronologique.

En effet, en 1582, et pour combler le décalage accumulé dans le calcul du temps réel depuis le calendrier julien (établi en 45 avant notre ère), le pape Grégoire fit passer à la trappe, d'un seul coup, une douzaine de jours, et le brave Médard déménagea ainsi du 20 au 8 juin. Jusqu'à ce remaniement, les pluies autour du 20 juin s'inscrivaient dans une observation empirique entérinée par le peuple : elles marquaient le passage au solstice d'été, fréquemment ponctué de perturbations atmosphériques prolongées, à caractère orageux, et d'autant plus perceptibles que la clarté diurne atteignait son maximum. Une fois la correction calendaire adoptée, la pluie du 8 juin n'avait plus le même impact sur les esprits, d'où la convocation de saint Barnabé (le 11), en qualité de régulateur des débordements, désormais infondés, de son prédécesseur délogé (« *Barnabé peut tout raccommoder* »), puis celle de saint Gervais (19 juin) aux prouesses pluviométriques conformes à celles de Médard avant son transfert : « *Quand il pleut à la Saint-Gervais, il pleut quarante jours après* » (Bidault de l'Isle, astronome et écrivain, *Les vieux dictons de nos campagnes*, 1951, et Montreynaud-Pierron-Suzzoni, *Proverbes et dictons*, 1989).

À Gussignies, localité de l'Avesnois touchant la frontière franco-belge, la brasserie *Au Baron* produit plusieurs bières Saint-Médard (une ambrée, une brune, une cuvée de Noël) dont l'étiquette s'orne de l'effigie du pieux homme, qui veille sur les brasseurs, les vignerons et les cultivateurs. On remarquera, au-dessus de sa silhouette, la présence de l'aigle de la légende, qui, en déployant ses ailes, le protégea de la plus copieuse des averses.

En associant le saint du 8 juin aux chutes d'eau tenaces, la piété populaire lui a forcément attribué la protection des marchands de parapluies, ainsi qu'en fait foi cette illustration.

On relève semblable hiatus anachronique pour la Sainte-Luce, qui tombait jadis juste après le solstice d'hiver, quand, effectivement, « *Les jours croissent du saut d'une puce* » : un constat dépouillé de toute pertinence depuis que Luce, devançant l'antique appel, campe au 13 décembre.

Barnabé le castrateur

« *Pour nos ancêtres chrétiens comme pour les paysans païens, le temps est le fait personnel des dieux et des saints* », rappelle opportunément Cellard (1985). Voilà pourquoi nos dictons climatiques n'incriminent jamais la pluie mais son supposé pourvoyeur. Ils le dénoncent sous une forme qui peut se révéler d'une concision extrême : « *Médard, grand pissard* ». Trois mots, un record : il n'a d'égal que le « *Madeleine pluie amène* » du 22 juillet, où les larmes de la pleureuse des Évangiles se font gouttes ou gouttelettes. À l'énoncé classique « *S'il pleut à la Saint-Médard* », ont répondu une kyrielle de rimes en *- ard* : « *Le temps sera bousard* », « *L'été sera bâtard* », « *C'est beau temps pour les canards* ». Le cas échéant, le pronostic se fâche avec les fractions : « *La récolte diminue d'un quart* » s'oppose à « *Un tiers des biens est au hasard* ». La fantaisie a naturellement voix au chapitre : « *Pendant quarant' jours faut prendr' son riflard* » (dans la chanson des Frères Jacques, 1953) ; « *On reste au plumard* » ou « *On rince son falzar* » (créations parodiques).

Chez les Normands, dans un réflexe de déférence, Médard fut à l'occasion le « *grand pleurnichard* », mais les *Ch'tis*, eux, s'en sont tenus au « *grand pichard* », et les Wallons au « *grand pichaud* » : « *Sint Mèdau, / Grand pichaud, / À mwins qu'sint Barnabé / N'lî vêreut côper s'vét !* » (« *Saint Médard, / Grand pissard, / À moins que saint Barnabé / Ne lui vienne couper son vit !* »). Car c'est parfois le vit, l'attribut viril du trublion, que le bon Barnabé, promu castrateur, est censé sectionner. L'expression « *pôve laîd m'vé !* », que le patois destine par compassion à un misé-reux (en recourant à « *sot m'vé* » pour un imbécile), ne pourrait-elle pas elle-même viser les parties intimes du locuteur, interpellant sa propre anatomie dans une sorte de *lamento*, d'auto-apitoiement ? « *Médard a*

« *À la Saint-Médard, mon Dieu qu'il a plu !* », chantaient les Frères Jacques en 1953, dans ce qu'on n'appelait pas encore un tube.

pissé / Barnabé a tranché ! », professe une autre formule à peine plus révérencieuse. Avec davantage de respect, ou moins d'audace, on dit de Barnabé qu'il vient arrêter l'importun, qu'il lui coupe le pied, qu'il lui cloue ou qu'il lui lie le *bé* (bec), qu'il le frappe sur son *bé*, ou encore qu'il lui reboutonne la culotte : autant d'images suggérant la fermeture du robinet vecteur de pluie. Geste salutaire dont s'avère capable le saint Gervais du 19 juin, s'il renonce à déclencher les averses : « [*Si tu n'as pas Barnabé*], */ tu auras encore Gervais qui le beau temps va ramener.* »

L'arc-en-ciel tant espéré s'est nommé dans le Mâconnais *couronne de saint Barnabé* (voire *Barnabé* tout court), ou, en Bourgogne, *croix de saint Médard* (Depecker, *Mots des régions de France*, 1992) : réduit par son mutilateur à l'abstinence dans ses précipitations proverbiales, Médard n'est-il pas contraint à porter sa croix ? Dans le Condroz, on entendait par *arbre Saint-Barnabé* une formation nuageuse aux contours flous, annonciatrice de pluie si elle a « *les pieds mouillés* », en clair si elle se développe dans la direction d'un cours d'eau.

De l'eau, du vin, du lard

« *Saint Médard, grand pissard, fait boire le pauvre homme comme le richard* », nous instruit un dicton plus confidentiel. Si l'eau du ciel suffit à abreuver le manant, le riche, lui, a droit au vin. C'est là une nouvelle résurgence de la fête cantonnée auparavant au 20 juin : Sylvère, le saint squattant dorénavant cette date, est d'ailleurs salué par la maxime pluvio-vineuse et significative « *Pluie d'orage à la Saint-Sylvère, beaucoup de vin dans ton verre* ».

Il n'en est pas moins vrai qu'à la Saint-Médard « *qui ne boit vin mange lard* » (ou « *si t'as pas de vin t'auras du lard* ») : pour tous, la viande compense l'absence de beau temps et de pinard. Une astuce rimée a même défini Médard par « *mangeur de lard* », histoire de fustiger son

comportement peccamineux. À en croire l'hypothèse émise par Cellard en effet, tout comme la consommation de lard le vendredi contrevenait aux commandements de l'Église, le saint se rend coupable d'une transgression, d'une faute symboliquement reportée par ironie dans son chef : il fait pleuvoir d'une façon funeste, injuste, illégitime, qui le place hors-la-loi.

« *Quand Médard ouvre les yeux, écoute voir s'il pleut* », prescrit la sagesse rurale : le paysan qui sort du sommeil à l'heure où s'éveille le saint perçoit le bruit de la pluie bien avant de se poster à sa fenêtre. S'il ne se mettait à pleuvoir qu'en cours de journée, au point d'interrompre les tâches champêtres, le fermier affectait de se réconforter par cette réflexion : « *C'est de nouveau saint Médard qui abreuve ses poulains.* »

Enfin, mais de manière indirecte, le saint a animé une expression bien connue des historiens, celle des *convulsionnaires* (ou *miraculés*) *de Saint-Médard*, du nom du cimetière contigu à l'église Saint-Médard, à Paris, sur la rive gauche de la Seine. De 1727 à 1732, des prodiges s'accomplissaient près de la tombe d'un diacre janséniste, qu'entourait une foule fanatique et délirante, agitée de spasmes ou figée par l'extase mystique. Des malades se proclamaient guéris, des pèlerins prédisaient l'avenir, des curés encourageaient cette hystérie, preuve à leurs yeux du soutien divin au jansénisme, alors en perte de vitesse. Pour stopper ces désordres probablement orchestrés, l'Archevêché et la Cour firent clôturer l'enclos. Sur la porte cadenassée, un des expulsés, persifleur, accrocha un écriteau promis à la célébrité : « *De par le roi, défense à Dieu de faire miracle en ce lieu !* » Dans *Le frère à la bague* (1999), l'essayiste et romancier belge Jean-Claude Bologne a mis en scène le frère aîné de Voltaire, Armand, manœuvrant parmi les protagonistes de ces épisodes sectaires et sulfureux.

L'évêque est parfois accompagné, comme ici, de saint Gildard ou Godard, qui fut évêque de Rouen, et dont la *Légende dorée* (XIIIe siècle) nous apprend qu'il était son frère jumeau : « *Ils naquirent le même jour, moururent le même jour et furent béatifiés le même jour.* » À leur décès, ils étaient quasi centenaires.

À l'aise Blaise !,
sous une bannière prodigieuse

Maurice Gillet

Le martyre du supplicié, aux chairs lacérées par le peigne de fer (Triptyque du 16e siècle, *Vie et martyre de saint Blaise*, Musée Denon, Chalon-sur-Saône).

« *Hé, saint Blaise, prête-lui ton peigne !* » Rapportée par Lecotté (*Recherches sur les cultes populaires de l'actuel diocèse de Meaux*, 1953), cette boutade circulait parmi les tisserands dès que l'un d'eux bafouillait, s'embrouillait dans des propos qu'il convenait de clarifier. Elle se fondait d'une part sur l'attribut iconographique de leur céleste protecteur, le peigne à démêler, à carder, avec lequel ses bourreaux lui labourèrent les chairs, et, de l'autre, sur la souche latine de son nom : *blæsus* (« *bègue* »).

La dévotion et la légende

Ce n'est là qu'une des curiosités attachées à ce saint, auquel, en province de Luxembourg, sont consacrées les églises de Vellereux (Houffalize), construite vers 1700, classée en 1993, et de Thibessart (Léglise). Au surplus, le martyr a fait l'objet de pèlerinages à Sélange (Messancy), avec les « *grands bienfaisants* » – les quatorze intercesseurs les plus secourables –, et à Étalle, en sa qualité de patron secondaire de la paroisse, vouée à saint Léger. À Arlon, il possédait une chapelle, démolie en 1558, puis remplacée par une autre en l'honneur de saint Donat. Ailleurs dans le diocèse de Namur, où on le révère tous les ans notamment à Beuzet (Gembloux), il est l'éponyme d'un village, Mesnil-Saint-Blaise (*Mwin.ni saint Blèse* en wallon, commune de Houyet), et de son église, érigée en 1777, ainsi que le dédicataire de divers humbles oratoires ou potales, à Gesves, Warnant ou Denée.

De sancto Blasio episcopo ꝛ martyre.

AVe presul honestatis martyr maggne sanctitatis. Sancte Blasi vir laudande: toto orbe predicande et opere comprobāde. Qui das lapsis releuamē: et infirmis das iuuamen: tu pro nobis intercede: vt celesti nos mercede: ditet deus cū beatis: regno sue claritatis. Amen. ℣. Ora pro nobis beate pater et martyr Blasi. Vt digni efficiamur promissionibus Christi.

Oratio.

CONROE - Musée de la Grande Ardenne - Immesnel 8/2022 - N° 14

Si on sait peu de choses sur cet évêque de Sébaste (Arménie), des récits merveilleux, peu soucieux de vérité historique, donnèrent pleine consistance à sa *Vita* : « *Toute sa popularité tient à une légende* », soupçonne Alison Jones (1992). Datée de 316 par l'hagiographie, sa mort précéda de cinq siècles au moins son culte, stimulé par l'ample diffusion de ses reliques. Parmi elles, Collin de Plancy recensera en 1821 huit bras et quatre têtes (*Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses*).

Fuyant les persécutions, Blaise s'était, dit-on, réfugié dans une caverne où des oiseaux lui apportaient de quoi subsister, et où il rendait la santé aux animaux, dont les bêtes féroces traquées ou blessées par les chasseurs. Des soldats, en quête de fauves pour les jeux du cirque, le découvrirent et le capturèrent pour le mener à ses juges. En chemin, une mère le supplia de guérir son fils sur le point d'étouffer, et, posant les mains sur le cou de l'enfant, il fit jaillir de sa bouche une arête (un os, dans d'autres versions). Puis surgit une autre femme, une veuve, dont le seul bien, un porcelet, venait d'être emporté par un loup. Blaise ordonna au

Saint Blaise
Gravure sur bois
par Hans Springinklee
dans *L'Hortulus Animae* ou « *Jardin des Âmes* », Nuremberg, 1518
Piconrue - Musée de la Grande Ardenne

Sur le seuil de son ermitage sylvestre, l'évêque de Sébaste, paré de sa tenue épiscopale, accueille les animaux, sauvages ou non. Il en sera le protecteur (*Vie et martyre, Musée Denon*, Chalon-sur-Saône).

ravisseur de restituer sa proie indemne, ce qu'il fit, tout contrit. Reconnaissante, la propriétaire tuera son cochon, en offrira la tête et les pieds au saint une fois celui-ci jeté en prison, pour qu'il puisse se nourrir, et, à cette pitance, elle joindra deux chandelles. Comme le prélat persistait à ne pas abjurer, le gouverneur du lieu le fit rouer de coups et attacher nu à un arbre où ses tourmenteurs le lacérèrent avec des herses de fer, les fameux peignes. On le précipita ensuite dans un lac, dont, d'un geste, et pour ne pas sombrer, il rendit l'eau dure comme de la pierre. Seule la décapitation eut finalement raison de lui.

Saint Blaise
Image pieuse allemande,
fin du 19e siècle
Piconrue - Musée de la Grande Ardenne

Collier, pain d'épice, lard et pois

Au gré des croyances, et peut-être pour avoir été lui-même « *labouré* », il veille sur les cultivateurs dont il fut un éminent indicateur météorologique (« *À la Saint-Blaise, l'hiver s'apaise* ») ; sur les animaux de la ferme, les moutons et les bœufs surtout, et sur leurs gardiens, bergers et bouviers (« *Voici demain Saint Blaise* ! », psalmodiaient chaque année ces derniers) ; sur les bâtisseurs et les tailleurs de pierre. À ce sujet, Merceron (2002) rappelle que la « *pierre de saint Blaise* », du grès immergé dans l'eau bénite et appliqué sur la joue, a soigné à Nassogne les patients atteints d'éruptions ou du « *mâs d'sint Blêse* », une fluxion du visage, gonflement inflammatoire. On lira plus loin l'importance du flux d'air, et du souffle en général, dans le chef du thaumaturge. Mais c'est bien l'instrument de son supplice qui aura déterminé son parrainage privilégié des peigneurs de laine, cardeurs, matelassiers, tisserands et drapiers – le cardage des fibres préludant à la fabrication du drap. Quant à la guérison de l'enfant suffocant, elle fera tardivement du vertueux Arménien, réputé médecin de formation, un patron des laryngologistes.

La guérison de la gorge obstruée, illustrée à gauche par une miniature du Graduel de l'abbaye Notre-Dame de Fontevrault (milieu du 13e siècle, Bibliothèque municipale de Limoges) et à droite par une sculpture de l'École portugaise (1475-1500, Collection particulière).

La tradition de soulager, sous son invocation, les malades de la gorge par l'imposition de chandelles croisées, en souvenir de celles reçues dans sa geôle, ne semble pas antérieure au 16e siècle. Cette pratique s'est propagée en Ardenne, et *Cathobel* la signale aussi à la cathédrale

F.Ittenbach invt.
N.Barthelmess sculp.

de Namur, les cierges étant bénis la veille de la Saint-Blaise, qui tombe le 3 février, soit à la Chandeleur, le 2, fête des chandelles justement, rite païen des lumières, christianisé en 472. Dans son *Dictionnaire des parlers wallons du pays de Bastogne* (1994-2019), Michel Francard renseigne l'expression *Bitchi l'colé sint Blâze* (« *baiser le collier* [de] *saint Blaise* »), autrement dit « *se faire imposer sur la gorge deux cierges bénits à la Saint-Blaise* », rituel que prolongeait le partage en famille d'un pain d'épice que l'on avait fait bénir pour l'occasion (*Fé béni dol coûke al Sint Blâze*).

Imposition des cierges à la Saint-Blaise, à Villers-la-Bonne-Eau
Fin des années 90
Photo Cl. Raskin — Piconrue - Musée de la Grande Ardenne

Au Grand-Duché, Chandeleur et fête de la Saint-Blaise se combinent toujours grâce à la coutume du *Liichtmëssdaag*, qui, l'après-midi ou le soir du 2, voit défiler des groupes d'écoliers porteurs de lampions (*Liichtebengelcher*) fabriqués en classe. Allant de maison en maison, ils entonnent le *Léiwer Härgottsblieschen*, chanson de quête ancestrale où l'on demande au saint du lard et des pois (*Speck an Ierbessen*), et ils reçoivent en contrepartie des friandises ou quelques pièces. Leurs aînés, s'ils poursuivent leurs études à Trèves (Allemagne), interprètent cet air au porte-à-porte, avec, en guise de compensation, des bouteilles de bière...

La Saint-Blaise et la Chandeleur se superposent au Grand-Duché, où les écoliers parcourent les rues avec les lampions qu'ils ont confectionnés en classe (Editpress / Fabrizio Pizzolante).

L'air, la gorge, le loup et le drap

Le 3 février est par ailleurs la date la plus précoce du Carnaval, ce « *gras temps* » où, en 1471, les bâfreurs lorrains se réclamaient du saint, le priant de les préserver « *de la douleur d'estranglexion* ». Glouton patenté, insigne champion de la gorge, Gargantua naîtra à son tour un 3 février – par l'oreille de sa mère – sous la plume de Rabelais (1534). L'écrivain se serait inspiré d'une figure mythique, associée par des érudits au dieu gaulois Bélénos, dont, selon Gaignebet (*Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, 1985), Blaise représenterait à la fois la forme élidée et la réinterprétation : « *Le culte de Blaise, patron chrétien du souffle, a succédé à la personnification celtique du gonflement des premiers jours de février en Carnaval* », écrit ce folkloriste et mythologue, qui voit dans ce saint « *le vent personnifié* ».

Certes, l'étymologie unit Blaise au bègue, mais, renchérit cette source savante, le bégaiement est précisément l'état de l'homme secoué par le souffle divin : « *Il parle trop précipitamment, délire, paraît fou, comme ceux qui, au jour de la Saint-Blaise et du Carnaval, s'ouvrent librement au souffle des morts, errant alors.* » Une passerelle est hardiment jetée entre le saint du souffle, les vieilles cérémonies agraires et l'ancien culte de l'ours : jusqu'au 17e siècle, en Ardèche, lors d'une « *messe des fous* » à l'échéance calendaire, un des déguisés soufflait dans un cor, le *cor de Saint-Blaise*, pour annoncer le creusement du premier sillon de printemps ; ailleurs, la sonnerie saluait la fin de l'hibernation de l'ours. La Chandeleur elle-même s'appela longtemps la Chandelours, y compris en Ardenne, par réminiscence des cultes jadis rendus en février au plantigrade (Michel Pastoureau, *L'ours, histoire d'un roi déchu*, 2007).

À l'ours, Philippe Walter préfère substituer le loup, en reliant Blaise à son paronyme breton *bleizh* (« *loup* ») : pour ce médiéviste, le saint serait plutôt « *la réincarnation chrétienne d'un dieu-loup* » (*Mythologie chrétienne*, 2003). Par parenthèse, *Blézou*, autre variante bretonne de Blaise, est aussi allé dans cette région à l'escargot, dont ce fut là l'une des rares dénominations anthropomorphiques, dévolue en

Sur cette gravure ancienne, Blaise bénit les bêtes féroces, dont il n'avait nulle crainte.

Le thème classique de l'imposition des chandelles croisées, ici sur un vitrail de la chapelle Notre-Dame-de-L'Hor, à Métairies-Saint-Quirin (Moselle). Ce sanctuaire, restauré depuis peu, est toujours le lieu d'un double pèlerinage : à la Vierge le 15 août, et, le jeudi qui suit le 3 février, à saint Blaise. La dévotion des fidèles allemands, qui l'invoquent contre les maux de gorge, se joint alors à celle des Français, qui le prient pour la protection du bétail.

hommage à l'« ermite du carnaval » (Claudine Fabre-Vassa, *Le soleil des limaçons*, 1982). Et on pourrait à la limite apparier Blaise au crabe, à en croire d'audacieux chercheurs s'appuyant sur l'adjectif grec *blaisoï* (« *aux pieds tournés vers l'extérieur* »), repéré chez Homère lorsqu'il évoquait la progression singulière du crustacé.

Le maître des vents et les filles à marier

Si le prélat du 4e siècle a symbolisé le vent, c'est également parce qu'on le vénéra en Allemagne, où les fidèles exploitèrent, par naïveté ou non, la vague concordance entre son identité, *Blasius*, et le terme *Blasen*, qui signifie « *souffler* ». Il n'en fallait pas davantage pour l'instituer patron des musiciens, joueurs de trompe ou de cornemuse, métiers qui ne manquent pas d'air, et des meuniers, dont il actionnait les moulins. Tous les vents, racontait-on, se battaient pendant la semaine précédant sa fête.

Le même verbe d'outre-Rhin, quelquefois dévoyé au sens d'« *émettre un pet* », éclaire la superstition qui recommandait, à la Saint-Blaise, de s'abstenir de vents ou flatulences, en se privant, à titre préventif, de consommer des féculents. Pour l'anecdote, c'est encore sous l'enseigne de saint Blaise, « *Blesensis* », que fut publié, en 1620 et en latin, « *le plus ancien traité relatif aux évacuations alvines* (du bas-ventre) », dont l'auteur s'abritait sous cette auréole et sous le pseudonyme fantaisiste de Buldrianus Sclopetarius. En outre, *Blesensis* veut aussi dire « *de Blois* », cette ville du Loir-et-Cher, riche du château de prédilection des rois de France au 16e. Dans la cour, sous la saillie d'une corniche, jaillit un bouffon sculpté, un « *fol joyeux* ». Il « *siffle, saute, rote, pète, virevolte, fait de ses vesses lanternes de sagesse,* (et) *nourrit son esprit creux au souffle divin* », argumente ou extrapole Gaignebet, pour qui les artistes de la Renaissance ont ainsi exprimé dans la pierre le calembour *De Petitu*, où se rejoignent le gentilé, le

souffle, le saint maître des vents et le péteur (*À plus haut sens – Ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, 1986).

Chez les germanophones, des approximations phonétiques promurent de surcroît le pieux homme guérisseur des cloques ou ampoules (*Blase*) et des troubles de la vessie (*Harnblase*). Phénomène identique de logique analogique chez les Anglais, où *blaze* équivaut à « feu » : le saint étant censé écarter les incendies, on allumait des feux dans les jardins le jour de sa fête. En France (Isère, Savoie), un jeu de mots sur « *blé* » et « *saint Blé* » ou « *san Blâ* » l'établirent spécialiste de la fertilité : à la Saint-Blaise, le curé bénissait des semences ou des céréales qui, mélangées à celles mises en terre, garantissaient une bonne germination. Et, dans l'Ain, c'est vers sa statue que se tournaient les filles pressées de se marier : on prétendait que l'effigie réagissait par une œillade et un hochement de tête, gages que leurs prières seraient exaucées.

Le renard et la poule mouillée

Parmi les animaux favoris du saint retiré dans sa grotte, le renard passe pour occuper la place de choix, au point de justifier l'adage picard du 14 décembre : « *À la Saint-Nicaise / Le renard est souvent Blaise.* » Blaise ayant volontiers désigné un nigaud rural, cette tare séculaire se reporte ici sur le carnivore, pour deux raisons antinomiques : à la mi-décembre il s'éloignerait des poulaillers, perdant de sa ruse proverbiale et de sa superbe, ou, au contraire, à ce moment-là, il en serait réduit à attaquer les basses-cours, car sa nourriture habituelle se raréfie dans les bois (Wathelet, *Dictons des bêtes, plantes et saisons*, 1985).

Pauvre Blaise ! Au mépris de son fabuleux porteur, le prénom a en effet souvent été assimilé jadis au naïf, au dadais, quitte à se décoiffer de sa majuscule pour la circonstance : « *Sans doute il me prend pour un blaise / Ah ! Pal sans bleu* (sic)*, j'en suis bien aise / Holà, gardes du corps, holà, / Éventrez-moi ce drôle-là !* » (Fougeret de Monbron, *La Henriade travestie*, 1745). La rime *aise / Blaise* anime l'exclamation expansive *À l'aise, Blaise !* glissée dans notre titre et traduisant la facilité, la satisfaction, un peu à la manière de « *comme sur des roulettes* ». Pléthoriques, ces tours où un prénom n'est recruté que pour l'allitération (*Tu parles,*

Une pieuse image montrant le bienfaiteur parmi les enfants, lors de la scène du miracle. Blaise est aussi un des thérapeutes de la toux, de la coqueluche, des oreillons, des douleurs dentaires et des enflures de la joue.

Charles ! ; T'as tort, Hector !) ne sont pas qu'un tic du langage contemporain : en 1579 déjà, « *Ne vous déplaise, Blaise* » ouvrait le conte facétieux *D'une chienne chaude*, du Picard Philippe d'Alcripe.

En 1814, Blaise l'hargneux s'est employé au théâtre comme terme d'insulte : « *L'aimable caractère, mais c'est un vrai Blaise l'hargneux !* » (Bassompierre, dans la comédie *Rustaud ou La Roxelane du Chatou*). En 1827, dans son livre *Les noms de baptême*, Antoine-Vincent Arnault assignait à Blaise un profil de froussard, de poule mouillée : « *Le nom de Blaise n'est pas le plus héroïque de ceux qu'un galant homme puisse recevoir ; il ne messiérait ni à un poltron ni à un imbécile. Mais qui diable penserait à un imbécile ou à un poltron, quand ce nom de Blaise sera suivi de Pascal ?* » Voici pourtant, du vivant dudit Blaise Pascal, en 1656, un *sire Blaise* plus vaniteux que couard : « *La gloire des braves gens / Ne consiste qu'à bien faire / Non à faire l'orgueilleux / À vouloir, en sire Blaise, / Se rengorger dans sa fraise* » (Guillaume de Brébeuf, *Lucain travesti*).

Le châtiment de Babel

Le bégaiement propre à l'origine du prénom a sans doute contribué à la disgrâce qui l'a terni autrefois. Dans les Charentes, blaiser revenait à « *bégayer d'une manière peu prononcée* » (Éveillé, *Glossaire saintongeais*, 1887), et, en explorant les dialectes de France, le philologue von Wartburg a noté blez (« *benêt, niais* »), *blaiser* (« *pleurer bêtement* », dans l'Yonne), *blaisa* (« *agir avec nonchalance* », en Languedoc) et *blasi* (« *homme mou* »).

Vocables techniques, *blésité* et *blèsement* caractérisent un vice de prononciation où, par exemple, un son correct s'efface au profit d'un autre : *zeveu* pour *cheveu*. *Blésité* apparaît dans un manuscrit du 14e siècle pour un bredouillis, un baragouin : il qualifiait alors la confusion née de la multiplication des langues, punition infligée aux orgueilleux maçons de Babel, qui défiaient Dieu en voulant élever leur tour jusqu'au ciel. Le bon saint Blaise et son peigne n'étaient pas encore là pour démêler leur charabia…

Les fiacres (sur cette photo, l'un d'eux en 1910 à Paris) furent ainsi appelés parce que les premiers d'entre eux stationnaient au pied d'une statue à l'effigie du saint.

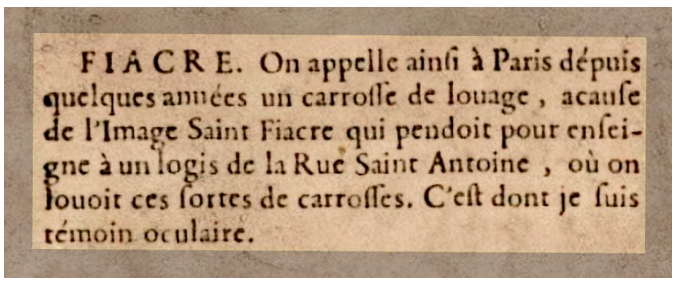
Fiacre,

un champion au jardin des mots

Maurice Gillet

Avec son attribut proverbial, la bêche, le voici représenté sur un vitrail du 19e siècle, en l'église Notre-Dame, à Bar-le-Duc (Meuse)

Par excellence, il est le saint devenu mot[1], et il le resta trois siècles durant, de 1630 à 1930 environ, moment où l'on remisa les derniers fiacres hippomobiles au profit des taxis, tandis que déclinait son propre culte, si intense depuis le Moyen Âge. Sa statue était en effet l'enseigne d'un hôtel de la rue Saint-Antoine, « *la plus belle de Paris* », la plus animée par ses spectacles forains, lorsque, vers 1620, un commerçant astucieux, Nicolas Sauvage, établit, au pied de cet immeuble, le sien, une station de voitures attelées, la première en France à pratiquer un tarif de location à l'heure ou à la course. Ses « *carrosses à cinq sols* (sous) » furent bientôt appelés *voitures-fiacres* puis uniquement *fiacres*, eu égard à leur point de départ – quelques passagers étant au surplus des pèlerins en route pour Meaux, à 50 km de là, région où vécut, au 7e siècle, l'ermite irlandais. Le saut du nom propre au nom commun (*Fiacre / fiacre*) fut consigné dès 1650 par le lexicographe Gilles Ménage, qui, dans une édition ultérieure de ses *Origines de la langue française*, précisera avoir été le témoin privilégié du phénomène.



FIACRE. On appelle ainſi à Paris depuis quelques années un carroſſe de louage, acauſe de l'Image Saint Fiacre qui pendoit pour enſeigne à un logis de la Rue Saint Antoine, où on louoit ces ſortes de carroſſes. C'eſt dont je ſuis témoin oculaire.

Natif d'Angers, le linguiste Gilles Ménage n'était encore en 1632 qu'un tout jeune avocat de 19 ans lorsqu'il vint à Paris plaider plusieurs causes. Il se trouvait ainsi aux premières loges pour observer la conversion du nom propre en nom commun, une évolution dont ses dictionnaires se firent l'écho.

Une ribambelle d'emplois

Dépouillé de toute auréole, le fiacre, mine de rien, suscita une litanie d'expressions et d'extensions de sens, souvent argotiques et forcément démodées : il désigna, outre toute carriole inconfortable, les cochers eux-mêmes, et l'on dira *jurer, parler, sacrer, chanter* ou *jouer comme un fiacre*, vu leur propension à se répandre en imprécations, à seriner des refrains d'une voix éraillée et à miser gros aux tables de jeux. Car ils n'avaient pas tous bonne réputation : « *La plupart sont des maquereaux, qui connaissent tous les lieux de débauche* » (1750). Leur véhicule non plus, parfois taxé de « *corbillard de la vertu des femmes* » et favorisant des étreintes à l'abri des regards, élans inconcevables dans les chaises à porteurs : c'est d'ailleurs à propos d'un fiacre que surgira en 1718 le tour « *bordel ambulant* ». Dans l'acception régionale et surannée de « *mauvaise toupie* » renseignée pour « *fiâkre* » par von Wartburg, *toupie* pourrait aussi identifier par métaphore une « *femme de mauvaise vie du plus bas étage* » (Littré), celle qui virevolte, que l'on fait tourner à plaisir comme le jouet. Vers 1900, par un « *fait en fiacre* », on entendait un gringalet, un avorton ; plus tôt, *fiacre* seul s'était déjà appliqué à un homme faible, malingre ou inculte, à un avocat ou à un écrivain maladroit : *rencontrer quatre princes dans un fiacre* revenait à saluer « *quatre vers heureux dans un mauvais poète* » (1839).

Les voyageurs formaient une *fiacrée*, alors que *tire-fiacre* eut cours pour une viande coriace, à base de chair de chevaux squelettiques trop âgés pour la traction, mais vendue pour du bœuf – comme dans le scandale de la fraude aux lasagnes en 2013. En 1971, dans ses mémoires, Arletty décrira Marcel Aymé et ses *paupières en capote de fiacre* (longues et plissées sur des yeux saillants), et, en 1982, Alphonse Boudard évoquera un regard exorbité par *des yeux en capote de fiacre*.

Au 20e siècle encore, *fiacre* se confondra avec le postérieur, rejoignant de la sorte les ancestrales compétences thérapeutiques du saint (cf. infra) : *en avoir plein le fiacre* (1902), *expulser* (ou vider) *à coups de pompe dans le fiacre* (1935), *se grouiller le fiacre* (« *se dépêcher, se magner le train* »). Bref, sur cette voiture qui, dans la chanson de Xanrof (1892), « *allait trottinant, jaune avec un cocher blanc* », les notations positives ne déboulent

Roses épanouies, légumes charnus, arrosoir, râteau, faux et bêche sur cette estampe, où la couronne et le sceptre rappellent que, promis au trône par sa naissance, l'humble moine « *préféra l'art de la culture au plaisir de la couronne* »

Saint Fiacre, patron des MM. Jardiniers Pépiniéristes et Horticulteurs

Lithographie coloriée au pochoir, dessinée par Thomas Napoléon et imprimée par Becquet frères, Paris, 1874

© Musée de l'Image – Ville d'Épinal, cliché H. Rouyer

NAP. THOM.

pas au galop. Citons néanmoins, au 19e, *s'atteler à son fiacre* (« *s'investir dans une occupation* ») ; *remiser son fiacre*, préfiguration de l'actuel *se ranger des voitures* (« *changer de conduite, s'amender, s'assagir* ») ; *mener son fiacre* (« *mener sa barque, bien gérer ses affaires* », et singulièrement, dans la bouche du roi Louis-Philippe, « *gouverner* »).

La bêche et la bêcheuse

L'évangélisateur de la Brie élut domicile à Breuil, aujourd'hui Saint-Fiacre (Seine-et-Marne), près de Meaux, dont l'évêque, Faron, l'autorisa, pour l'accueil de ses visiteurs et l'extension de son potager, à disposer d'une propriété aussi vaste que celle qu'il serait capable de délimiter par un large fossé en une seule journée. Délaissant l'araire, Fiacre traîna derrière lui son bâton qui, en moins de quatre heures, creusa une profonde tranchée sur un périmètre considérable. Ce récit très ancien expliquerait pourquoi la bêche, héritière du bâton fabuleux, devint son attribut, avec, à la clé, le patronage des jardiniers.

L'épisode en remorquera un autre, magnifié par des légendes du 12e siècle, et éclairant le pouvoir thaumaturgique prêté au religieux dans les maux siégeant au fondement. Outre le pieux moine, il met en scène une commère nommée Houpdée, rebaptisée Becnaude par l'hagiographie, ce dont gardait trace au 17e la locution « *becquenaud qui a accusé saint Fiacre* », brocardant une enjôleuse, une caqueteuse (Oudin, 1640). Rejetant toute intervention divine dans le tracé prodigieux du domaine,

Saint Fiacre, patron des MM. Jardiniers et des MM. Pépinéristes

Estampe coloriée au pochoir, imprimée par Berthet, Paris, 1840

© Musée de l'Image – Ville d'Épinal, cliché H. Rouyer

elle accusa l'ermite de sortilège et le dénonça pour sorcellerie auprès du prélat Faron, un autre de ses griefs étant que, dans son expansion territoriale, le défricheur aurait annexé un bois lui appartenant. Faron ne lui accorda aucun crédit, mais convoqua Fiacre, dont il se fit l'ami. Pour patienter avant l'audience, celui-ci s'assit sur une pierre, qui s'amollit aussitôt à son contact : nouveau miracle, qui l'instituera guérisseur des hémorroïdes ! Dans une variante mineure, la cancanière elle-même prit place sur la roche magique en attendant de plaider sa cause. Elle fut en tout cas sévèrement punie de sa malveillance, et avec elle les autres filles d'Ève, « *jugées d'esprit léger et portées à la calomnie* » (Chalon, 1922) : en effet, c'est depuis ce moment, dit-on, que l'accès à l'espace occupé par le monastère de Breuil sera interdit aux femmes, y compris à Anne d'Autriche, l'épouse de Louis XIII, qui, venue à pied en pèlerinage en 1641, n'obtint pas de se recueillir dans l'église.

Liévin van Lathem (1430-1493), Saint Fiacre et Houpdée (Becnaude)

Manuscrit enluminé (Ms. 37, fol. 38), Gand et Anvers,1469

© The J. Paul Getty Museum, Los Angeles

Bourgeons et verrues

Dès 1250, circulera la formule *mal* (*de*) *saint Fiacre* (plus tard *fic Saint-Fiacre*, ou *Saint-Fiacre* tout court) pour les hémorroïdes et les troubles circonvoisins : les malades se soignaient en s'installant sur la pierre providentielle où le saint avait posé son séant. Le jeu de l'analogie était sollicité : les renflements des tumeurs variqueuses ne suggéraient-ils pas le bourgeonnement des plantes, et, au-delà, le jardinage, spécialité du guérisseur ? (Beaucarnot, 2004). Mais plus convaincante encore fut la paronymie entre son nom et les vocables *fic, fi, phy, fiac, fiaque* (du latin *ficus*, « *figue* ») qualifiant jadis excroissances, tumeurs, abcès, polypes, ulcères, chancres, kystes, furoncles, etc. On n'hésita même pas à démembrer *Fiacre* en « *fi-âcre* », soit « *verrue fétide* », en accord avec son champ d'action.

En 1422, Charles VII succomba au Saint-Fiacre, ainsi défini par son contemporain, l'historien Juvénal des Ursins : « *C'estoit un flux de ventre merveilleux* [sic] *avec hemorrhoïdes*. » En 1621, lui-même sujet à des crises à répétition, Richelieu se fit apporter de Meaux, où elles avaient été déplacées en 1568 lors des guerres de religion, les reliques enchâssées du bienfaiteur, non sans déclencher les sarcasmes des pamphlétaires, ironisant sur ce transfert requis « *pour le Q de M. le*

Cardinal ». Louis XIII, lui, ne se séparait jamais de la médaille du saint et il la baisa en mourant, en 1643. Lorsque son fils Louis XIV fut opéré de sa fistule anale (1686), l'évêque de Meaux, le grand Bossuet, fit une neuvaine à Saint-Fiacre pour son prompt rétablissement. C'est en faveur de cette guérison que Lully composa « *Dieu sauve le Roy* » : ce glorieux cantique séduisit Haendel, musicien officiel de la Cour d'Angleterre, qui, vilain plagiaire, s'en accaparera en 1714 et en tira le majestueux « *God save the King* » [ou *the Queen*], depuis lors hymne national anglais.

Saint Fiacre, patron des jardiniers
Estampe coloriée au pochoir, éditée par Pellerin,
Épinal, 1842
© Musée de l'Image – Ville d'Épinal, cliché H. Rouyer

Assiette décorative à l'effigie de saint Fiacre réalisée pour le 150e anniversaire de la Confrérie Saint-Fiacre de Luxembourg (1808-1958)
Villeroy&Boch, Luxembourg
Coll. Piconrue – Musée de la Grande Ardenne

CONFRERIE ST. FIACRE LUXEMBOURG
1808-1958
1808-1958
150E ANNIVERSAIRE

Un adjuvant végétal

Pour résorber leurs douleurs et irritations rectales, les patients recouraient également à l'*herbe de saint Fiacre*, nom vernaculaire de la molène commune, plante émolliente par l'étymologie (Hermant-Boomans, Médecine populaire, 1928).

Mélange de fiente de bœuf et de terre glaise, l'*onguent* (ou *emplâtre*) de *saint Fiacre* s'utilisait, lui, pour recrépir les ruches en osier et surtout pour boucher les plaies d'un arbre (Jaquelot-Lex, 1926) : mécanisme de cicatrisation anthropomorphique, à l'enseigne du céleste protecteur.

Sous son invocation, et outre les horticulteurs, se groupèrent de façon spontanée les fleuristes, maraîchers, pépiniéristes, voire les phytothérapeutes ; les cochers, voituriers et chauffeurs de taxi. Tuiliers, potiers, faïenciers et porteurs de blé militèrent à leur tour sous sa bannière. Les raisons de certains parrainages ne sautent pas toujours aux yeux : par exemple, si les bonnetiers le revendiquèrent, c'est, conjecture-t-on, parce qu'il avait vu le jour parmi les Scots, peuple irlandais éponyme de l'Écosse, et que le fil d'Écosse fut de tout temps très recherché. Et c'est en prétextant sa misogynie, réelle ou supposée, que des auteurs lui ont attribué sans rire les secours qu'il se serait empressé de prodiguer en cas de maladies honteuses.

Dans la langue populaire, l'herbe de saint Fiacre est ce végétal duveteux, la molène : ainsi que l'indique son nom dérivé de « *mol* » (mou), ses propriétés sont émollientes, dans le droit fil du roc amolli par l'ermite guérisseur, instruit par ailleurs de tous les secrets des plantes. Sous son autre étiquette de bouillon-blanc, elle s'employait aussi dans la confection de tisanes expectorantes. Le Moyen Âge la baptisa en outre cierge de Notre-Dame, car sa hampe servait communément de torche.

« Fils d'un roi d'Écosse, Fiacre refusa de porter la couronne offerte par le peuple d'Hibernie », relate sa *Vita*, dont le volet français tient dans cette illustration : à droite, l'oratoire marial qu'il construisit dans une clairière ; à gauche, sa rencontre avec l'évêque du lieu, de même que la pierre miraculeuse et l'envieuse ou médisante Becnaude (ici Beguenault) qui se mit en travers de sa route ; en bas, les fidèles qu'il gratifia d'une « infinité de miracles »

(Détail d'une image abondamment légendée, distribuée en 1838 pour la fête des jardiniers de Meaux, Bibliothèque nationale de France).

« Priez et travaillez »

Les capacités curatives du saint ne se bornèrent pas constamment à leur localisation initiale : une oraison de 1574 les répute souveraines pour les langueurs, la gravelle, les vers « *et aussi, chez qui supplye dévotement, pour d'autres maulx divers dont médecin ne peut guérir* ». On se tournait vers lui pour les fièvres, la circulation du sang et même la stérilité : c'est d'ailleurs Fiacre qu'Anne d'Autriche implora en 1637 pour obtenir une descendance (après 23 ans d'un mariage contracté à 14 ans), et elle fut exaucée, puisqu'en 1638 naquit le dauphin, futur Roi-Soleil.

Sous son sens premier, le *mal saint Fiacre* était connu par les Bretons (*drouk-sant-fiakr*) ; en Wallonie (*èl mô Sint-Fiake*), où il est attesté à Liège, Verviers, Malmedy, Dinant et Nivelles par Élisée Legros (*Enquêtes du musée de la Vie wallonne,* Tome VI, 1951), il visait plutôt les coliques et les maux de ventre en général. Dans le Brabant wallon, Fiacre était à l'occasion renommé *Fouya*. Si des dévotions semblables ont aussi été signalées dans le Hainaut, c'est avant tout la protection des cultures et l'espoir de belles récoltes qui motivaient le culte. Des chromos du 19e siècle montrent fréquemment le pieux patron prêchant la foi et le travail, en propageant le slogan : « *Priez et travaillez, voilà la source de tout bien.* » Lorsque le ciel est engageant le jour de sa fête (30 août), il le restera toute une semaine : « *À la Saint-Fiacre, soleil ardent, / Pour huit jours encore, du beau temps*. »

Église Saint-Fiacre de Parette

Photo extraite de : https://mapcarta.com/17924266

En province de Luxembourg

Plusieurs églises de la province de Luxembourg lui sont dédiées, la plus ancienne (1733) à Parette (Attert), coiffée d'une nouvelle tour en 1837 et agrandie en 1929. À Tournay (Neufchâteau), l'édifice a été rebâti en 1861 et restauré en 1936.

Rue du Paradis, Cielle : non, ce n'est pas ici l'adresse de saint Nicolas, mais, dans cette section de La Roche, celle de l'église Saint-Fiacre dont

St Fiacre

St Fiacre

La chapelle Saint-Fiacre
de Burtonville
© CC BY-SA 4.0 mini-ardenne

Statue de saint Fiacre
en bois polychrome
1ère moitié du 18e siècle
Fabrique d'église de La Roche-en-Ardenne (chapelle Saint-Quoilin)
en dépôt au Piconrue –
Musée de la Grande Ardenne

les paroissiens ont salué les 150 ans en 2017. Le toponyme de Cielle renvoie moins au firmament qu'à l'ancien français ciele (« *maisonnette* »), du latin *cella* (« *cellule, petit ermitage* »).

« *La chapelle Saint-Fiacre de Burtonville a cent ans* », titrait en 1981 *L'Avenir du Luxembourg* (22 mai). Inscrit au Patrimoine monumental, ce coquet sanctuaire néoroman, dit aussi église, remplaça un premier bâtiment de 1703 démoli en 1878. Sa réaffectation a été mise à l'étude en 2019 par les édiles de Vielsalm, dont dépend la localité. « *Son architecture dégage de belles proportions* », applaudit le site *mediardenne*, en rapportant dans la foulée une surprenante anecdote, contemporaine de l'inauguration, et qui priva le lieu du vicaire bâtisseur et de la parole divine. Intraitable quant aux mœurs, l'ecclésiastique, raconte-t-on, s'était posté un soir pour guetter celles de ses ouailles présentes à un bal dans une grange voisine, et, lors de son sermon dominical, il dénonça avec fougue tous ces jeunes fêtards, traités de dépravés. Aux vêpres, ceux-ci répliquèrent par un tel chahut – l'un d'eux allant jusqu'au sacrilège en crachant sur l'autel – que l'office dut être interrompu. Le vicaire fut déplacé par sa hiérarchie, sans désignation d'un successeur pendant

trente ans. À partir de 1910, le presbytère sera occupé par six desservants consécutifs, le dernier étant le curé Célestin Guillaume (1868-1944), une forte personnalité, un érudit rompu à la philosophie et à la théologie, auteur de divers ouvrages, dont *L'Ardenne satanique* (1915). Il se doublait d'un Ardennais matois, volontiers farceur, et aux propos savoureux, écrit A. Jacoby (*Figures du temps passé*, 1976).

Nassogne dispose depuis 1896 d'une chapelle Saint-Fiacre dans la rue du même nom ; Rendeux-Bas d'une croix Saint-Fiacre, et Barnich (Autelbas) d'un calvaire avec, taillé dans son support, une sculpture du saint (1723). Enfin, avec sa tour de 1751 et son vaisseau reconstruit en 1864, l'église Saint-Étienne de Marvie (Bastogne) comptait jadis pour dédicataires supplémentaires Fiacre et Notre-Dame.

1 Le processus inverse, celui du mot transformé en nom propre et associé à un saint, est flagrant dans le cas de l'apôtre Simon, devenu Pierre, socle de l'Église, par la parole du Christ.

À Barnich, rue du Hämmelsmarsch, saint Fiacre se devine, sculpté à mi-hauteur de ce calvaire de style baroque. Le millésime (1723) apparaît plus nettement (Wikimedia Creative Commons).

pour allié saint Cocufat. Le bonhomme partageait la couche de l'épouse d'un marchand de pieuses statues quand ce dernier rentra à l'improviste. Il courut alors se réfugier entre deux grandes statues d'anges, croyant passer inaperçu dans l'obscurité. Survint le curé, qui, venu acheter des statues pour meubler son église, trouva un peu trop « nature » cette sculpture centrale. Lorsque le mari trompé annonça qu'il allait chercher l'outil nécessaire à rectifier l'anatomie, le faux ange se volatilisa, et le curé, naïf, cria au prodige, en se demandant quel saint de la boutique avait pu opérer pareil miracle. « – *Moi, je sais !*, l'instruisit le lendemain, à la sortie de la messe, le plus avisé des paroissiens à qui il narrait la scène. *C'est saint Cocufat !* »

Le bout du voyage

Presque tous les pays assignent à un nom de lieu, pittoresque mais avéré, une fonction fictionnelle, iconique de l'éloignement. Par exemple, dans l'île Maurice, le village de Quatre Cocos répond à Houte-si-Plou ou à Saint-Cucufat, par son sens de « recoin retiré » ou de « n'importe où » : « *Elle vous a encore emmenés à Quatre Cocos, je parie ?* »

Mais tous les trous perdus n'ont pas prêté à sourire. Ainsi *Pitchipoï*, soit justement « *trou perdu* » en yiddish, désignait-il le territoire, « loin vers l'Est » mais sans autre localisation, qui attendait les futurs déportés juifs internés, entre 1941 et 1944, au camp de Drancy. Ignorant alors où les convois ferroviaires les conduiraient, ils « apprivoisaient » de la sorte le terminus de leur voyage. Celui-ci aboutissait en définitive dans un camp d'extermination, Auschwitz le plus souvent. *Aller à Pitchipoï*, c'était aller à la mort...

Plaque tournante de la déportation antisémite, le camp de Drancy, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Paris, était un point de départ vers Pitchipoï, le « pays perdu » de l'imaginaire, celui de la mort dans la réalité.

Saint Hubert
a vraiment du chien

Maurice Gillet

Dans *La folie des grandeurs* (1971), il lèche à travers une haie la main de la duègne (Alice Sapritch). Fétiche des studios Disney, il y a pris les traits de Pluto (*Mickey*), de Rouky (*Rox et Rouky*), de César (*La belle et le clochard*), de Pataud (*Cendrillon*), de Grognard (*Les 101 dalmatiens*) ou de Napoléon (*Les aristochats*). Son flair infaillible l'institue champion des pisteurs. Sa race, la doyenne de Belgique, est la seule de souche wallonne. Voici donc le chien de Saint-Hubert, dont le saint lui-même aurait élevé les ancêtres lorsqu'avant sa conversion il chassait cerfs, chevreuils et sangliers. Un limier que popularisèrent ensuite les moines de l'abbaye, qui le lançaient sur les traces des pèlerins égarés.

D'une race antérieure au saint-bernard, le chien de Saint-Hubert, énergique et vigoureux, truste les trois acceptions du terme « limier » : « chien de chasse à courre » ; « celui qui a beaucoup de flair, de perspicacité » ; « agent avisé pour retrouver des personnes recherchées ».

Roi des chiens, chien des rois : la couronne de France en peuplait ses meutes, et, chaque année, les religieux ardennais offraient à la vénerie royale les trois plus beaux couples de leur élevage (et dix faucons en prime). Sa notoriété voudrait qu'à l'instar du saint-bernard, il aille se nicher, avec des minuscules, parmi les noms communs des dictionnaires généraux. De subtiles conventions orthographiques ne lui permettent pas, ou pas encore, cette promotion, pourtant déjà adoptée par des ouvrages documentaires : « *La meute des rois de France comptait des chiens gris, des fauves de Bretagne, des courants d'Alençon et des saint-hubert* » (Bord et Mugg, *La chasse au Moyen Âge*, 2008) ; « *Le saint-hubert ou chien de Saint-Hubert* » (*La chasse pour les Nuls*, 2013). La version longue reste de mise pour le

Club belge des Chiens de Saint-Hubert, dont la ville éponyme est le pôle d'attraction naturel.

« *C'est un animal de compagnie affectueux, sensible, mais surtout un tout-terrain, robuste et endurant, à l'odorat cinquante fois plus développé que celui de l'homme* », nous détaille Marie-Paule Preyse, présidente de cette association et spécialiste de longue date de la race, laquelle ne réunit plus qu'une poignée d'éleveurs dans le pays. « *Il demeure trop méconnu en Belgique, où s'est éclipsée sa vocation première, la chasse et la recherche de personnes, les maîtres-chiens misant plutôt sur les bergers malinois. En revanche, en France et en Italie, il traque toujours le gibier et il est souvent mobilisé par les brigades cynophiles, où on l'acquiert à peine né, pour optimiser le dressage. Dommage qu'il soit sous-utilisé chez nous, malgré l'ampleur potentielle de son champ d'action : éboulements, tremblements de terre, sauvetages divers, détection de corps, de disparus (de l'Alzheimer au détenu en fuite).* »

Aux États-Unis, il s'impose comme le chien policier par excellence dans la capture et l'identification des évadés et des criminels. Il y est en quelque sorte assermenté : la désignation par son seul flair d'un délinquant prend valeur de preuve en justice. Là-bas, on l'appelle le *bloodhound* (« *chien de sang* ») : allusion à sa capacité, au temps des chasses à courre, à localiser, par l'odeur de son sang, la bête blessée, une proie que l'on récupérait ainsi plus rapidement – et dont on abrégeait les souffrances.

Par parenthèse, en épluchant des glossaires, on débusque le *saint-hubert* sous d'autres acceptions, régionales, confidentielles ou anecdotiques : « Un saint-hubert : *charlatan qui promenait dans les foires des images du saint et vendait des bagues et des chapelets bénits qui avaient la vertu de préserver de la rage* » (Lachiver, *Les mots du passé*, 1997) ; « *grand parapluie de coton, d'après la toile sous laquelle les camelots abritaient leur bimbeloterie* » (Hector France, 1907) ; « *garde forestier, dans la Sarthe* » (*Nouvel Observateur*, 6 décembre 1976), alors que, dans le Limousin, *Hubert* (tout court) désignait derechef le bonimenteur « *vendant des bagues supposées avoir été bénites et avoir la propriété de préserver de la rage* » (Honnorat, 1846).

Les dents de saint Joseph

Merci, mon chien ! Car il a le nez si fin qu'il nous a ouvert la piste des mots composés à double minuscule, validés, eux, par les lexicographes : ils attestent que bien des saints ont planté leur auréole dans le vocabulaire. Déjà, en soulevant la cloche à fromages, on découvre le *saint-nectaire* (d'un évangélisateur de l'Auvergne au 3e siècle, mêlé au patronyme local Sénecterre) ; le *saint-marcellin* (d'un toponyme rhônalpin né du culte envers le 29e pape, mort en 204) ; le *saint-benoît* (du dédicataire de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire) ; le *sainte-maure* (d'une vierge du 8e siècle – ou des femmes maures, berbères, qui le fabriquèrent en France après la bataille de Poitiers).

Savoureuse vedette fromagère, le saint-nectaire est redevable de son nom au dédicataire de l'église de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), un village lui-même ainsi baptisé par le culte envers cet apôtre de la foi en Auvergne. L'édifice en abrite la statue en bois polychrome, datée du 15e siècle.

Et que boire ? Un *saint-émilion*, ce bordeaux corsé issu de Saint-Émilion, ancienne bourgade romaine où vécut en troglodyte l'ermite de ce nom (8e siècle), ou, à défaut, un *saint-estèphe*, du village de Saint-Estèphe, ainsi baptisé d'après le protomartyr Étienne (en grec *stephanos*, « *couronné* »). Dès qu'il ne s'accompagne plus des mots *vin* ou *cru*, le nom d'un vin devient nom commun (Jouette, 1989) : si l'on sirote du vin de Brouilly dans le Beaujolais, on déguste un *saint-pourçain* à Saint-Pourçain (Allier) et, dans la vallée du Rhône, un *saint-joseph*. Pour l'anecdote, une *Saint-Joseph* se dit parfois en Wallonie d'un modèle de scie, en

À gauche, ce vitrail du sanctuaire Saint-Joseph d'Allex (Drôme), où l'outil est une sorte de coutelas, semble accréditer la légende selon laquelle les scies n'existaient pas avant l'intervention du diable. Mais la lame est bien pourvue de dents au bas de l'image de droite, qui montre l'atelier du patron des menuisiers (Robert Campin, détail d'un volet du Triptyque de l'Annonciation, 1425, Metroplitan Museum of Art, New York).

hommage à l'insigne protecteur des menuisiers. Répandu un peu partout en Europe, un aimable conte attribue au diable l'invention de l'outil, qu'il soit ou non à cadre. Dans l'Antiquité, raconte-t-on en effet, il était inconnu : les planches se débitaient à l'aide d'un couteau tranchant. Un beau jour, pour jouer un vilain tour au père nourricier un instant éloigné de son établi, le Malin prit plaisir à entailler et à tordre avec rage et en tous sens la lame de l'objet. Un moment contrarié, Joseph, loin de rejeter l'instrument saboté, l'aiguisa avec patience, obtenant bientôt une belle rangée de dents triangulaires, redoutablement mordantes, au grand dam du démon, mais à la vive joie des travailleurs du bois, au labeur désormais allégé (Sébillot, 1895).

Au dessert, le *saint-honoré*, créé en 1847 par un pâtissier parisien de la rue Saint-Honoré à la gloire du patron des boulangers (6e siècle).

Une légende colporte que celui-ci, tout jeune enfant, annonça naïvement sa vocation sacerdotale à sa nourrice, occupée à cuire son pain. Elle riposta, narquoise : « *Et quand ma pelle aura des feuilles, tu seras évêque !* » Miracle : sa pelle à enfourner se mit à reverdir sur-le-champ. Le petit garçon deviendra effectivement évêque d'Amiens, où une autre tradition allègue qu'il aurait vu Dieu lui-même venir bénir sur son autel le pain de la messe.

La fête de saint Honoré, le 16 mai, est en France le Jour du pain. Sur l'image d'Épinal (1875), sa crosse épiscopale s'associe à la pelle à enfourner. Il étend ses bienfaits à tous ceux qui mettent la main à la pâte et leur évite de tomber dans le pétrin. Pâtisserie et religion entretiennent des rapports gourmands : le saint-honoré, le pet-de-nonne, la religieuse, la nonnette (gâteau champenois au miel et aux épices, né d'une recette monastique du Moyen Âge). Voire le jésuite, un feuilleté à la frangipane, triangulaire comme le chapeau qui coiffait ces ecclésiastiques.

Crépin droit dans ses bottes

Mais quittons la table. Si la marine à voiles nous offrait la *sainte-barbe*, magasin à poudre, en référence à la bienfaitrice des artilleurs, l'attirail du cordonnier s'appelait de son côté le *saint-crépin* : Crépin et son ami Crépinien étaient cordonniers ambulants, une manière de diffuser leur foi sans éveiller l'attention des persécuteurs, à qui ils n'échappèrent pourtant pas puisqu'on les supplicia en 287. Ils furent louangés « *pour avoir mieux soigné les âmes que les pieds* », et Shakespeare lui-même les encensa en 1599 dans *Henry V*, à l'occasion du discours de ce roi. Le *Crépin* s'érigea jadis en synonyme de « *cordonnier* » ; chez Rabelais, la locution *lance de saint Crépin* s'appliqua à l'alène, tandis qu'*étole de saint Crépin* allait au tire-pied, et *cervelle de saint Crépin* à la cire des sabotiers. D'autres expressions essaimèrent dans le public : *être dans la prison de*

Sur ce fragment d'un retable de 1510 sculpté par Kerstgen van Ringenberg (église Saint-Nicolas de Kalkar, près de Düsseldorf), Crépin a pour attributs son marteau de cordonnier et l'épée de son supplice. Le composé saint-crépin nommait d'abord le sac renfermant les accessoires nécessaires à la pratique itinérante du métier, puis tout l'outillage d'un atelier comme celui-ci, qui illustrait la planche « Cordonnier-bottier » dans l'Encyclopédie du 18e siècle.

Saint-Crépin (« *porter des chaussures trop étroites* ») ; *prendre la voiture de Saint-Crépin* (« *circuler à pied* », par euphémisme) ; *offre de Saint-Crépin*, tantôt pour un leurre (un tableau donnait l'impression qu'un miséreux était hors d'atteinte des souliers tendus par le saint), tantôt pour un cadeau fait aux dépens d'autrui (Crépin dérobait du cuir aux tanneurs pour chausser les pauvres).

Manger son saint-crépin revenait à « *dilapider follement sa fortune* », puisque le mot distinguait tout un capital, un patrimoine. En Wallonie, *crèspin* seul équivalait aussi à un pécule (« *On lî a hapé si p'ti crèspin* », Haust, 1933), et *sint-crèspin*, associé aux biens du ménage, pouvait l'être à l'union conjugale, au contrat de mariage : « *fé on hård è s'sint-crèspin* », c'était faire un accroc, donner un coup de canif audit contrat.

De Lazare au grigou, d'Acaire au grincheux

Par ailleurs, et par dérivation, le nom d'un élu peut aboutir à un adjectif ou à un substantif. Ainsi *ladre* (« *avare*, *grigou* ») renvoie-t-il aux deux Lazare des Évangiles : le ressuscité (au martyrologe romain le 29 juillet)

Saints Crépin et Crépinien
Porcelaine de Creil, 19e siècle
Musée de la Grande Ardenne

N° 6
Ste CRÉPIN et CRÉPINIEN
Patrons des Cordonniers

et le mendiant ulcéreux de la parabole du mauvais riche. On fit du second, Lazarus, réduit à *lazre* puis à *ladre*, le protecteur des lépreux, d'ailleurs appelés *ladres* jusqu'au 18e siècle. À son image, ces malades étaient regardés comme des morts-vivants, des cadavres ambulants, un sort partagé par le Lazare de Béthanie ficelé de bandelettes quand il sortit du tombeau. Un glissement s'opéra du physique au mental : l'insensibilité de la peau, symptôme de la lèpre, se reporta sur celle du caractère, et se confondit avec la dureté morale, l'âpreté, la cupidité, pour produire le sens de « *pingre* » (Dictionnaire historique de la langue, 1993). *Lazaret* fut par le passé synonyme de « *léproserie* » ; en allemand *lazarett* correspond encore à « *hôpital* ». En langage soutenu, l'italien dispose de *lazzaro* pour « *mendiant* », et le vénitien de *lazaretto* pour « *infirmerie* ».

Le mendiant aux plaies suppurantes de la parabole du mauvais riche (à gauche) et le ressuscité (à droite) sont les deux Lazare des textes sacrés. Ils furent tenus pour des morts-vivants, tels les lépreux à qui alla d'ailleurs leur nom transformé en « ladre », mot qui devint aussi, par glissement de sens, synonyme d'« avare » (fragment d'une enluminure de Herrade de Landsberg au 12e siècle ; détail d'une icône).

Pères de l'écriture cyrillique, les saints Cyrille et Méthode la mirent au service de la christianisation des peuples slaves. Ils en produisent symboliquement un échantillon sur cette icône.

Autre illustration : les caractères *cyrilliques*, propres à deux cents millions d'utilisateurs, remémorent saint Cyrille (9e siècle), ce prédicateur qui ouvrit aux fidèles des pays slaves l'accès aux textes religieux en concevant pour leur transcription un alphabet adapté. Il le fit avec Méthode – tel était en effet le nom de son frère. L'un et l'autre, proclamés patrons de l'Europe par Jean-Paul II, sont fêtés par les chrétiens orthodoxes le 24 mai, jour voué à l'écriture et au savoir.

Patron des fous et titulaire d'un nom exprimant l'aigreur, saint Acaire, ici statufié en l'église normande de Tollevast, nous a légué l'adjectif « acariâtre ».

Plus édifiant est le cas d'*acariâtre* (« *revêche, ronchon* »), perpétuant saint Acaire (6e siècle) : cet évêque de Noyon, qui christianisa le Tournaisis, fut un éminent thérapeute de la folie, régulièrement assimilée par les mentalités médiévales à l'infestation diabolique. Signifiant au départ « *insensé* », *acariâtre* garde l'empreinte, certes édulcorée, de la hargne et de la fureur des déments. Au titre de « *patron des fous* », l'intercesseur est mentionné une dizaine de fois dans le *Jeu de la feuillée* (Adam de la Halle, 1276), une œuvre (déjà) caricaturale où, par la voix du moine exhibant ses reliques, on assure qu'il guérit « *sots et sottes* ». L'origine même de son nom, hérité du latin *acer* (« *aigre* »), raviva son aura au 16e siècle, lorsque l'« *humeur aigre* » fut interprétée comme un signe du mal. Une croyance prêchera qu'à son tour le prélat était d'une humeur détestable avec ses pénitents : bref, ***acariâtre***, en conformité, visionnaire ou non, avec l'évolution sémantique.

Un dernier exemple d'emprunt avec le ***saint-cyrien***, qui n'est nullement un saint syrien, mais un élève de l'école d'officiers fondée en 1802 par Napoléon à Saint-Cyr, près de Versailles. Cyr fut au 4e siècle le benjamin des martyrs : il n'avait que quatre ans lorsqu'il fut massacré pour s'être proclamé chrétien. Parvenues en France, ses reliques nourrirent une dévotion attendrie. Autrefois, par omission du « *r* » final, et dans sa touchante candeur, la piété du peuple plaçait sous sa houlette les scieurs de long. Ce qu'elle fit pareillement avec saint Simon en escamotant la seconde syllabe. Et davantage avec saint Isaïe : ce prophète biblique, scié en deux par ses bourreaux à Jérusalem, véhiculait un nom sonnant comme une onomatopée, celle du crissement d'une lame. Quant à Cyr, le prénom, legs du grec *Kurios* (« *Seigneur* »), il se prévaut toujours de titulaires notables en Belgique, tel le sculpteur Frimout, né en 1938 et frère de l'astronaute Dirk.

« Justes, purs, donnés de Dieu »

Enfin, on n'omettra pas ici ces cortèges de saints porteurs, au fil des siècles, d'un nom concordant cette fois lettre pour lettre, en toute plénitude, avec des mots familiers : Claire, Placide, Rose, Aimé, Modeste, Félicité, Prudence, Rustique, Parfait, Narcisse, etc. En outre, il arrive au personnage élevé sur les autels de susciter lui-même l'éclosion d'un

vocable usuel, homographe et homophone : une précédente chronique l'a confirmé pour saint Fiacre (*Bulletin 144*).

Afin de vénérer chacun des nombreux martyrs mis à mort à leur époque mais restés anonymes, les premiers chrétiens recouraient volontiers à des prénoms mystiques, convenant à tous, analysait, dans son *Histoire des catacombes de Rome* (1876), Mgr Jean-Joseph Gaume. Ce haut dignitaire du Saint-Siège fournissait comme exemples Juste, Candide, Déodat, Victor, Félix, Fortuné ou Pie, en concluant : « *En effet, tous les saints, tous les martyrs, étant justes, purs, donnés de Dieu, victorieux, heureux, fortunés, pieux, on peut, sans l'ombre d'un mensonge, les appeler par ces noms divers.* »

Médaillon reliquaire en métal doré à l'effigie de saint Vincent de Paul, avec les reliques de saint Candide et sainte Eugénie, provenant des Sœurs Oblates du Cœur de Jésus, de Namur

Musée de la Grande Ardenne

En Ardenne condrusienne, un pays de nulle part

Maurice Gillet

Un « *nulle part* » bien réel, qui a copieusement nourri le langage familier.

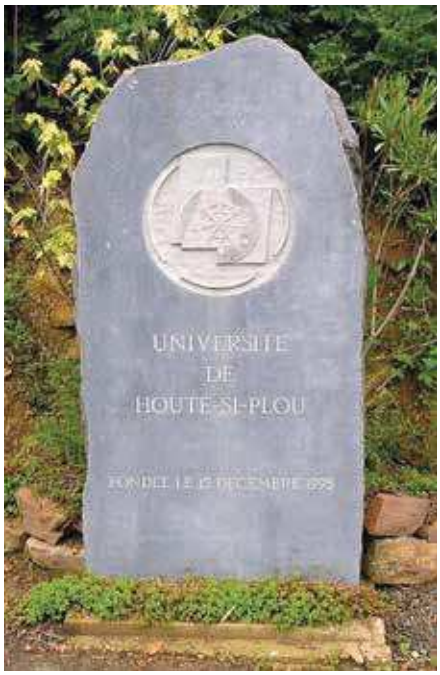
De Trifouillis-les-Oies à Foufnie-les-Berdouilles, l'inventivité populaire pourvoit la géographie de villages imaginaires, emblématiques du patelin paumé, du bled reculé, de la destination floue, lointaine, arriérée. Réputés « *agrandis avec des planches* », ces trous perdus, ruraux, rustiques et éminemment quelconques, sont à la toponymie ce que Tartempion est aux patronymes : des passe-partout, utiles en cas d'oubli du nom réel, ou bien des artifices de fantaisie, servant par exemple à rabrouer les curieux, non sans ironie. De longue date, Houte-si-Plou a intégré ces territoires fabuleux. L'endroit n'a portant rien de fictif : c'est un authentique hameau de l'Ardenne condrusienne, à la limite de Neupré et d'Esneux. Mais son histoire le prédisposait à enrichir la joyeuse collection !

Cette carte simplifiée, où Houte-si-Plou occupe la place centrale, est moins riche en détails, mais plus lisible, que celle de l'IGN (Taviers-Esneux 49/1-2).

Des caprices et une astuce

En 1559, le meunier Martin, déjà propriétaire d'un moulin, obtint de son seigneur d'en bâtir un second, contre paiement hebdomadaire d'un demi-setier de mouture et versement d'un écu d'or à la Saint-Jean d'été. Mais le débit du Pirapré, le ruisseau actionnant le mécanisme, se révéla capricieux, et le faible niveau de l'eau faisait craindre l'assèchement fatal. La moindre averse était donc fiévreusement guettée. « *Houte-si-Plou !* » *(Écoute s'il pleut !)* devint alors la consigne vespérale lancée au fils par le père, parti se coucher après sa vaine attente de l'ondée salutaire. La recommandation *(Choutsiplou, Xhoutte-si-ploux, Choutsiploux, Houtsiploux,* dans des graphies de 1600 à 1778) nommera bientôt le moulin (détruit par un incendie en 1885), puis le site en général. Celui-ci, avance Jespers (Dictionnaire des noms de lieux, 2005), était encore ignoré de la Cité ardente, à 12 km de là, lorsqu'au 18e siècle les Liégeois ont propagé, en guise de réponse évasive et sarcastique, l'expression « *À Houte s'i plout !* » dès qu'un indiscret les interrogeait sur le but de leur sortie. À la question « *Wice alez-ve ?* » *(Où allez-vous ?)*, ils opposaient en effet cette riposte imparable : « *À Houte s'i plout* » ne signifiait plus ici « *Écoute s'il pleut* », mais bien « *À l'abri, s'il pleut* » (« *à yut* », à Namur). Une façon astucieuse de river son clou à leur inquisiteur, de l'éconduire, de lui faire sentir que cela ne le regardait pas.

Quant au hameau homonyme, sa célébrité a vraiment pris racine en 1757, à la faveur de l'opéra-comique wallon « *Li fiesse di Houte-si-Plou* », dont les auteurs, Hamal et Vivario, situaient l'action dans une des rares maisons proches du moulin. Au début du siècle dernier, le tram vicinal emmenait sur place les citadins, qu'accueillaient trois auberges. Regain de gloire en 1965, peu avant l'épisode du « *Walen buiten !* » : des étudiants francophones et des professeurs de l'Université de Louvain, à laquelle on cherchait une future implantation, choisiront d'établir symboliquement leur campus à Houte-si-Plou. La cambrousse profonde, promue capitale du savoir ! Si leur réaction relevait alors de la simple dérision, elle fut suivie d'effet en 1995 avec la création de l'asbl Université de Houte-si-Plou. Une stèle commémore la fondation de cette institution hautement scientifique, dont la tribune (à Esneux) a été occupée par plus de cent conférenciers de tous horizons (le ministre d'État François Perin,



Même si, en France et en Wallonie, une cinquantaine de lieux-dits se réclament d'un nom comparable, celui-ci est le seul à baptiser une université, dont voici la stèle rappelant la fondation.

orateur inaugural ; le professeur de médecine légale Philippe Boxho, les évêques Jousten et Delville, le politologue Dave Sinardet, etc.).

Minouche et mythique

Du nom « *Houte-si-Plou !* », le linguiste François-Xavier Nève († 2022) écrira (*La Libre*, 5 janvier 2004) : « *Il est si minouche qu'à Liège on s'en sert pour désigner le bout du monde* ». D'autres inconditionnels, tel Alain-Gérard Krupa, cité par *memoiredeneupre.be*, le qualifieront de mythique et riche d'une diffusion planétaire : « *(...) De Paris à New York en passant par Londres ou Moscou, de Vladivostok à Terre-Neuve en passant par Ouagadougou, tout habitant de cette terre a entendu résonner dans ses tympans le nom de Houte-si-Plou !* »

Il est en tout cas largement employé en Wallonie, au sens de « n'importe où », avec une nuance péjorative : « *Où ce peintre aux toiles si médiocres s'est-il formé ? À Paris ou à l'académie de Hout-si-Plou ?* » ; « *Si ton bulletin est mauvais, adieu Walibi ! Tes montagnes russes, ce sera à Hout-si-Plou !* ». On menaçait de la sorte les cancres d'être expédiés à Houte-si-Plou, par rétorsion punitive. À moins que ce ne soit en exil à Gingelom, aimable commune du Limbourg, la première plantée juste au-delà de la frontière linguistique, bref à être « *envoyé chez les Flamands* », lorsque ceux-ci passaient dans certaines mentalités wallonnes pour des croquemitaines, répulsifs comme le Pépé Crochet des mares et des étangs... La morphologie même du nom, avec ses deux « *g* » gutturaux, connotait déjà la dégringolade. Modulé *à l'envi* sur les ondes lors d'un long conclave politique en 1974, puis rentré en scène avec ses centres fermés pour migrants, le sonore Steenokkerzeel (Brabant flamand) a pris passagèrement lui aussi les allures d'un ailleurs indéterminé ou inhospitalier. À *lui* et à d'autres, on accroche quelquefois « *les-bains-de-pieds* », pour parfaire la caricature.

Quant à *Macapète* (« *partir pour Macapète* », au diable Vauvert), il appartient davantage à la créativité du peuple qu'à la cartographie wallonne : c'est une « géofiction », comme l'indique David Glomot (*Petit guide des villes et des pays imaginaires*, 2023). Cet historien l'assimile à ces autres casse-têtes pour GPS que sont Perpète-les-Olivettes ou

Trou-du-Cul-du-Monde, voire Pétaouchnok, cité slave *éclose* dans les esprits de 1920 pour évoquer un « quelque part » méprisable, inatteignable, pas sérieux, trop distant pour qu'on se soucie de ce qui s'y passe : « *Un continent de plastique issu de nos déchets est en train de se former dans le Pacifique Nord, c'est à Pétaouchnok… donc ce ne serait pas si grave ?* »

De Manhay à Apollinaire

Mais revenons dans le nord de l'Ardenne. Non, il ne détient pas le monopole de son lieu magique, ni de l'anecdote hydrographique qui s'y adosse. Dans l'arrondissement de Marche-en-Famenne, Malempré, section de Manhay, possède à son tour un hameau baptisé Xhout-si-Plout (ou Xhoût-si-Ploût, avec des « *u* » accentués), uni à une légende du même tonneau. Mais ici, c'est une modeste forge qu'activait le cours d'eau, inconstant et fréquemment à sec, et l'injonction d'épier la pluie s'adressait, non au fils, mais à l'apprenti. À Villers-Poterie (Gerpinnes, en Hainaut), un lieu-dit semblable a été engrangé : c'est à nouveau du grain qu'on a broyé là, pendant quatre siècles au moins (du 14e au 18e).

Xhoût-si-Ploût , hameau de Malempré (Manhay), est associé par la tradition à une forge manquant d'eau. Son nom apparaît quatre fois sur cette capture d'écran de Google Earth.

En réalité, appeler un mécanisme mû par la force hydraulique « Écoute-s'il-pleut » et en dériver un toponyme (pour un ruisseau, un écart, une ferme, un champ, etc.) est un phénomène assez commun, qu'a notamment analysé l'archiviste et linguiste Marianne Mulon († 2011). Son étude (in *Actes du colloque d'onomastique de Reims*, 2007) reprend un répertoire émaillé de quarante-huit « Écoute-s'il-pleut » (ou variantes), répartis dans quarante-et-un départements français, celui des Ardennes étant le plus productif (à Auvillers-les-Forges, La Besace, Le Chesne, Rocquigny, Saint-Jean-aux-Bois). La plus ancienne mention d'un « Écoute-s'il-pleut » pour

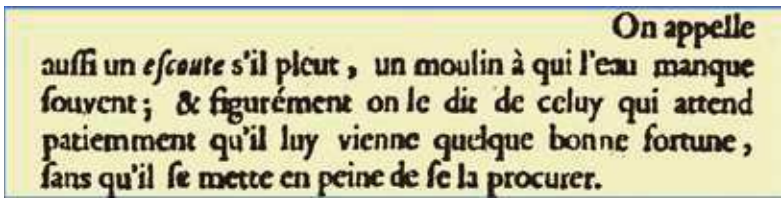
un moulin de l'Hexagone remonterait à 1206, avec « *Escote-si-pluit* » à Montigné-les-Rairies (Maine-et-Loire). Près de là, à Doué-la-Fontaine, la jolie déclinaison « *Courcilpeu* » (*Cours s'il pleut*) a été repérée par Pierre-Louis Augereau (*Les secrets des noms de communes du Maine-et-Loire*, 2005) : il la présente comme « *le plus poétique des noms de l'Anjou* ». Poésie encore avec Apollinaire : dans une lettre à sa fiancée Madeleine, rédigée en 1916 sous une pluie d'obus, il écrit deux fois de suite « Écoute-s'il-pleut », métaphore sur le moulin et les *précipitations*, meurtrières en l'occurrence (Merceron, *Florilège de l'humour et de l'imaginaire des noms de lieux*, 2006).

ÉCOUTE-S'IL-PLEUT s. m. Moulin qui n'est alimenté que par des eaux sujettes à tarir, et qui a souvent besoin de la pluie pour fonctionner.

À la page 163 de son septième volume, le Grand Larousse du 19e siècle définit le sens premier d'un écoute-s'il-pleut : moulin en quête de pluie.

La roue tourne

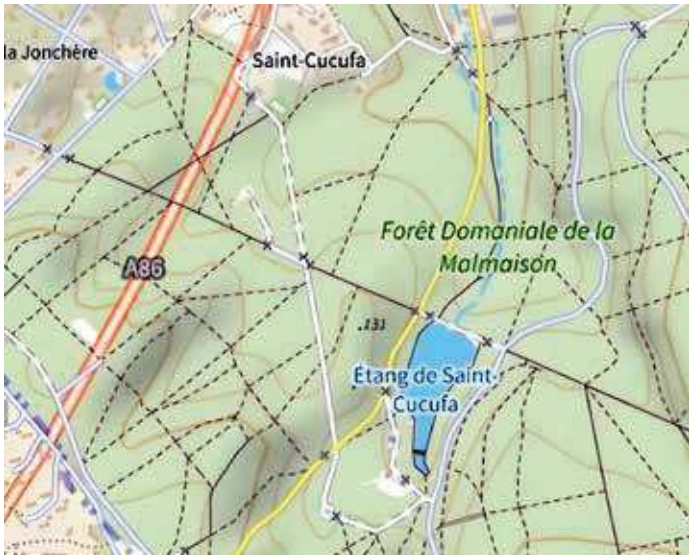
Sous l'acception de « moulin », le mot composé « Écoute-s'il-pleut » était à ce point banal que, jusqu'en 1948, la plupart des dictionnaires lui offraient une entrée. « *Moulin qui n'est alimenté que par des eaux sujettes à tarir, et qui a souvent besoin de la pluie pour fonctionner* », lit-on ainsi dans le Grand Larousse du 19e siècle. Mais très souvent, la définition s'est prolongée d'un sens imagé, allant à un individu : « *Se dit au figuré de celui qui attend patiemment que lui vienne une bonne fortune, sans qu'il ne se mette en peine de se la procurer* » (Furetière, 1690) ; « *Homme qui se fie à de vaines promesses* » (Bescherelle, 1852) ; « *Homme faible que la moindre chose arrête* » (Littré, 1863) ; « *Homme sans initiative* » (Larousse, 1870). Et une autre extension s'appliquait par rebond à des propos douteux, chimériques, « *des paroles stupides ou de sottes explications* » : « *Promesse illusoire, espérance de choses qui n'arriveront peut-être pas* » (Bescherelle). « *– L'immortalité de l'âme est un écoute-s'il-pleut !* » : c'est ce que fera dire le Victor Hugo des *Misérables* (1862) au sénateur en vive discussion avec Mgr Myriel.


On appelle auſſi un *eſcoute* s'il pleut, un moulin à qui l'eau manque ſouvent ; & figurément on le dit de celuy qui attend patiemment qu'il luy vienne quelque bonne fortune, ſans qu'il ſe mette en peine de ſe la procurer.

Publié en 1690 deux ans après la mort de l'auteur, mais quatre ans avant le tout premier Dictionnaire de l'Académie, le Dictionnaire de Furetière désignait déjà aussi par cette formule celui qui attend sans effort qu'une bonne fortune lui tombe du ciel.

Que de bon grain à moudre pour l'étymologie ! En effet, la formule « Écoute-s'il-pleut » pourrait bien se fonder, non plus sur l'ordre de

tendre l'oreille répété à un préposé passif, mais sur le moulin lui-même, personnifié par une délicate allégorie. Assoiffé, n'est-il pas en repos forcé, à l'affût du carburant naturel qui, en l'abreuvant, le remettra au travail ? Et comment va-t-il occuper ces heures creuses ? « *Il semble écouter s'il tombera de la pluie pour le faire mouvoir* », estimait finement Bescherelle. Voilà ce qui s'appelle apporter de l'eau au moulin !



Loin d'être une invention de Parisiens en goguette, Saint-Cucufa existe bel et bien, à 14 km de la capitale. Le nom n'a pas échappé à l'espièglerie populaire.

Les choux de Saint-Cucufa

À l'instar de Houte-si-Plou, Saint-Cucufa est un lieu bien réel, à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine). S'il ne doit rien à l'imaginaire de Parisiens en goguette (Vial, 1993), sa consonance singulière en a fait un archétype du bout du monde. Pour Jean-Edern Hallier (*Les puissances du mal*, 1996), il représentait « *un nom rêvé pour toutes les idylles pastorales d'antan,* (...) *lourd d'un sens polisson* ». On y recourt surtout pour exprimer l'idée d'un isolement, d'un envoi au fin fond du pays : « *Je suis ravi qu'il aille planter ses choux à Saint-Cucufa, sa place n'était pas en politique* », tranchait en 2002 un polémiste après la déconvenue de Lionel Jospin aux présidentielles. Une même locution potagère décorait déjà *Le cinématographe*, chanté par Boris Vian (1954) : « *Maintenant ce n'est plus mon papa / Qui m'accompagne au cinéma / Car il plante ses choux / Là-bas pas loin de Saint-Cucufa.* »

En 1748, dans son conte érotique *Les bijoux indiscrets*, Diderot avait appelé Cucufa le *génie dont l'anneau magique soutirait aux femmes l'aveu de leurs désirs, mais c'est vingt ans plus tard*, en 1769, que Voltaire inventait (et canonisait) son fameux saint Cucufin. Pourfendeur du culte des saints, « *dont les fêtes chômées vident les champs et emplissent les cabarets* », il cherchait en l'espèce à railler, en trafiquant le nom de l'élu, la récente béatification de saint Séraphin. On ignore s'il s'est confusément reporté au véritable saint Cucufa, décapité en 303 à Barcelone pour son refus de sacrifier aux dieux païens. Joint à la dévotion, le transfert en France de reliques de ce martyr, chrétien arabe fêté le 25 juillet, a justifié

« Il eut la tête tranchée et entra victorieux dans le ciel. » Cucufa fut aussi vénéré en Belgique, où, dans la brillante procession annuelle de Louvain, il était l'ermite à la lanterne éclairant saint Christophe et l'Enfant-Jésus. Cette scène de son martyre, peinte en 1507 par Hans Brün (Aine Bru en catalan), est conservée à Barcelone, ville de son supplice (Musée national d'Art de Catalogne).

le toponyme qui le perpétue outre-Quiévrain. Une croyance l'a classé parmi les disciples de l'apôtre Jacques à Compostelle ; une autre a vu en lui le secourable ermite qui éclairait saint Christophe porteur de l'Enfant-Jésus lors de son franchissement d'un fleuve. C'est même dans ce rôle lumineux qu'il fut familier aux fidèles belges : à Louvain, lors de la fastueuse procession (80 groupes et chars) commémorant chaque année la fondation de la ville, un figurant l'incarnait, en agitant sa lanterne auprès de Christophe (Reinsberg-Düringsfeld, 1862). On recensa l'un ou l'autre titulaire de son prénom atypique, y compris dans la vieille chanson française *Ça n'va guère, ça n'va pas*, reprise en 1966 par Guy Béart, où, sur le thème « *De ta nuit de noces, tu ne mourras pas* », on rassure la jeune mariée : « *Si ta mère en était morte, / Vous ne seriez pas là, / Ni toi, ni ta sœur Anne, / Ni ton frère Cucufa !* »

« Celui qui fait cocu »

Cucufa signifierait « *huppe* » (l'oiseau ; latin *upupa*, grec *kukupha*), ou, à défaut, proviendrait de Kûfa, ville d'Irak arrosée par l'Euphrate. Mais, s'il est d'origine phénicienne, il se traduirait, selon Wikipédia, par « *celui qui admet la plaisanterie, qui plaisante* » : de quoi stimuler la malice !

Ses deux premières syllabes n'ont pas manqué de favoriser une reconversion irrévérencieuse mais cocasse : est *cucul* ou *cucu* ce qu'on juge niais ou saugrenu (*cucul la fraise, cucul la praline*). C'est l'arrière-train, le popotin, que convoque ici le redoublement, à telle enseigne que le mythologue et médiéviste Merceron n'exclut pas la possibilité d'un fil conducteur « scatologique » entre le *péta* de Pétaouchnok, le *cucu* de Cucufa, et le *pipi* de Milsipipi – mille six pipis ! : *partir pour le Milsipipi* (« *aller chercher fortune dans un lointain imprécis* »), par corruption farfelue de *Mississipi* (*envoyer au Mississipi*, « *envoyer au diable* »). Trois destinations baignant dans le vague et le vulgaire d'une géographie d'opérette.

Cucufa s'est même trouvé dévoyé en *Cocufat* (« *celui qui fait cocu* »). Recueilli à Toulouse en 1907 et reproduit dans le Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux (Merceron, 2002), un récit licencieux raconte comment un amant, en passe d'être amputé de ses génitoires, aurait eu

pour allié saint Cocufat. Le bonhomme partageait la couche de l'épouse d'un marchand de pieuses statues quand ce dernier rentra à l'improviste. Il courut alors se réfugier entre deux grandes statues d'anges, croyant passer inaperçu dans l'obscurité. Survint le curé, qui, venu acheter des statues pour meubler son église, trouva un peu trop « nature » cette sculpture centrale. Lorsque le mari trompé annonça qu'il allait chercher l'outil nécessaire à rectifier l'anatomie, le faux ange se volatilisa, et le curé, naïf, cria au prodige, en se demandant quel saint de la boutique avait pu opérer pareil miracle. « – *Moi, je sais !*, l'instruisit le lendemain, à la sortie de la messe, le plus avisé des paroissiens à qui il narrait la scène. *C'est saint Cocufat !* »

Le bout du voyage

Presque tous les pays assignent à un nom de lieu, pittoresque mais avéré, une fonction fictionnelle, iconique de l'éloignement. Par exemple, dans l'île Maurice, le village de Quatre Cocos répond à Houte-si-Plou ou à Saint-Cucufat, par son sens de « recoin retiré » ou de « n'importe où » : « *Elle vous a encore emmenés à Quatre Cocos, je parie ?* »

Mais tous les trous perdus n'ont pas prêté à sourire. Ainsi *Pitchipoï*, soit justement « *trou perdu* » en yiddish, désignait-il le territoire, « loin vers l'Est » mais sans autre localisation, qui attendait les futurs déportés juifs internés, entre 1941 et 1944, au camp de Drancy. Ignorant alors où les convois ferroviaires les conduiraient, ils « apprivoisaient » de la sorte le terminus de leur voyage. Celui-ci aboutissait en définitive dans un camp d'extermination, Auschwitz le plus souvent. *Aller à Pitchipoï*, c'était aller à la mort...

Plaque tournante de la déportation antisémite, le camp de Drancy, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Paris, était un point de départ vers Pitchipoï, le « pays perdu » de l'imaginaire, celui de la mort dans la réalité.

Table des matières

PIÉTÉ ET LIEUX D'AISANCES (**Thomas**, **Jules**, **Luc**, **Bernard**) **5**

SAINTS ET POLITIQUE CHEZ LES BELGES (**Saturnin**, **Nicolas**, **Boniface**, etc.) **11**

Pierre **17**

Paul **24**

Judas, l'apôtre sans auréole **30**

Jean **38**

Matthieu **44**

Jacques **52**

Barthélemy **59**

Georges **66**

Martin **75**

Agathe **85**

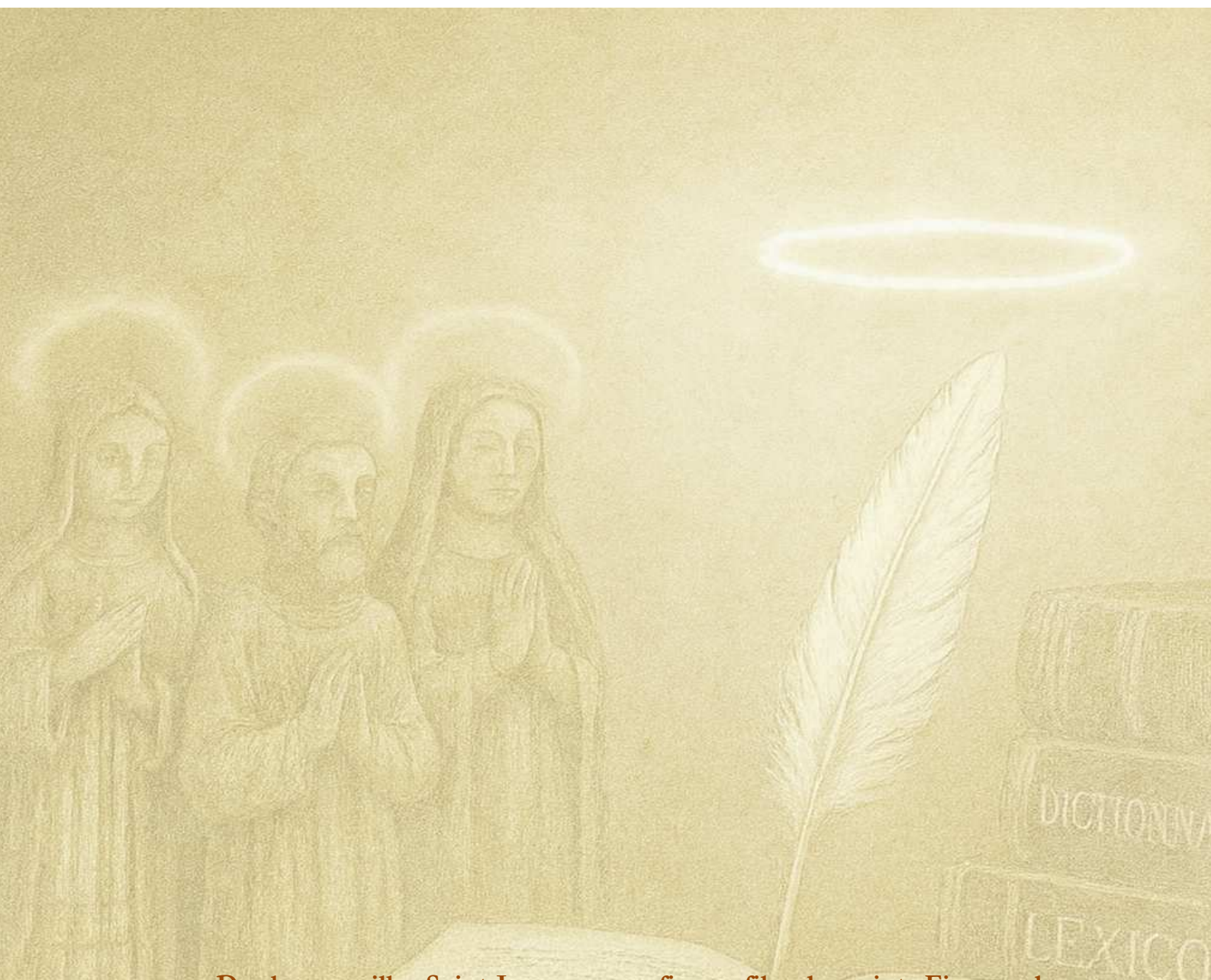
Médard **95**

Blaise **105**

Fiacre **116**

Hubert (et autres élus lexicalisés : le saint-honoré, le saint-bernard, le saint-crépin) **130**

Cucufa (Saint-Cucufa, un des « pays de nulle part ») **140**



De la coquille Saint-Jacques au fiacre fils de saint Fiacre, des tournures qui déshabillent Pierre pour habiller Paul ou qui font de Matthieu un avare, les saints ont glissé leur auréole parmi nos mots. Avec le déclin de la piété populaire, tout un pan de ce rituel langagier s'abime dans l'oubli. Il méritait une résurrection.

C'est l'ambition de ce recueil, qui rassemble dix-sept articles publiés entre 2010 et 2024 par Maurice Gillet dans le Bulletin du musée En Piconrue (Bastogne), voué à l'ethnographie et devenu musée de la Grande Ardenne (MGA).

Pierre, Paul, Jean, Matthieu, Jacques, Barthélemy, Georges, Martin, Agathe, Médard, Blaise, Fiacre, Hubert et même Cucufa sont parmi les vedettes de cette litanie lexicale en odeur de sainteté.

Journaliste retraité des Éditions de l'Avenir (Namur) où il a tenu une chronique de langage, l'auteur a publié en 2007 au musée de Bastogne une étude sur les parodies dialectales du latin liturgique (*Li latin sins dîre amèn'*), ouvrage couronné du prix triennal Langue et Littérature Joseph Hanse.

Maurice GILLET, auteur-éditeur, 2025 *maurice.gillet@belgacom.net*